



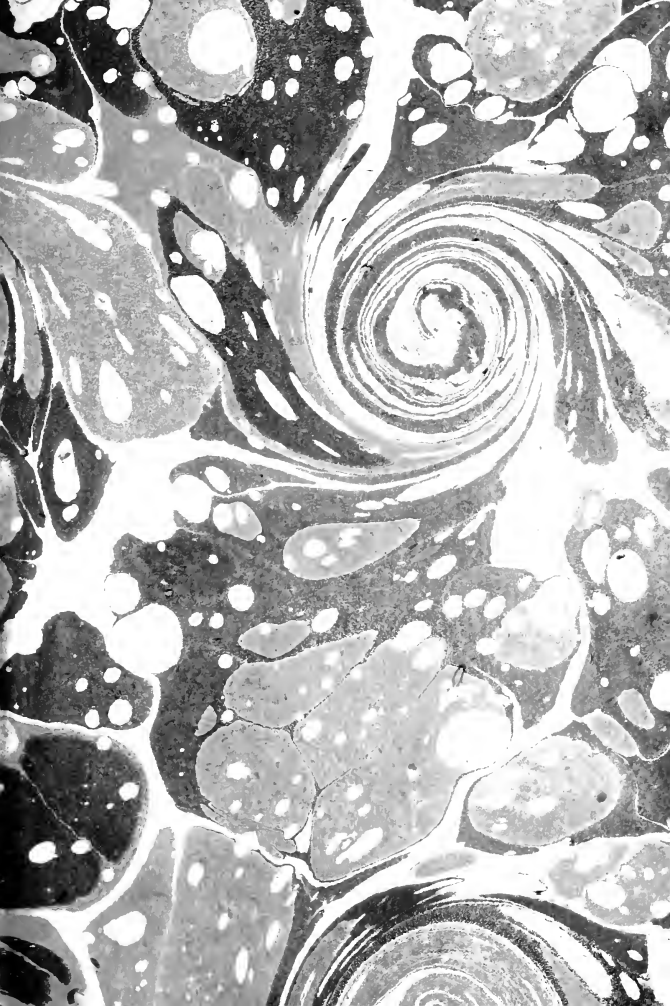
WILLIAM & MARY LIBRARY
MORRIS LIBRARY
UNIVERSITY OF PITTSBURGH

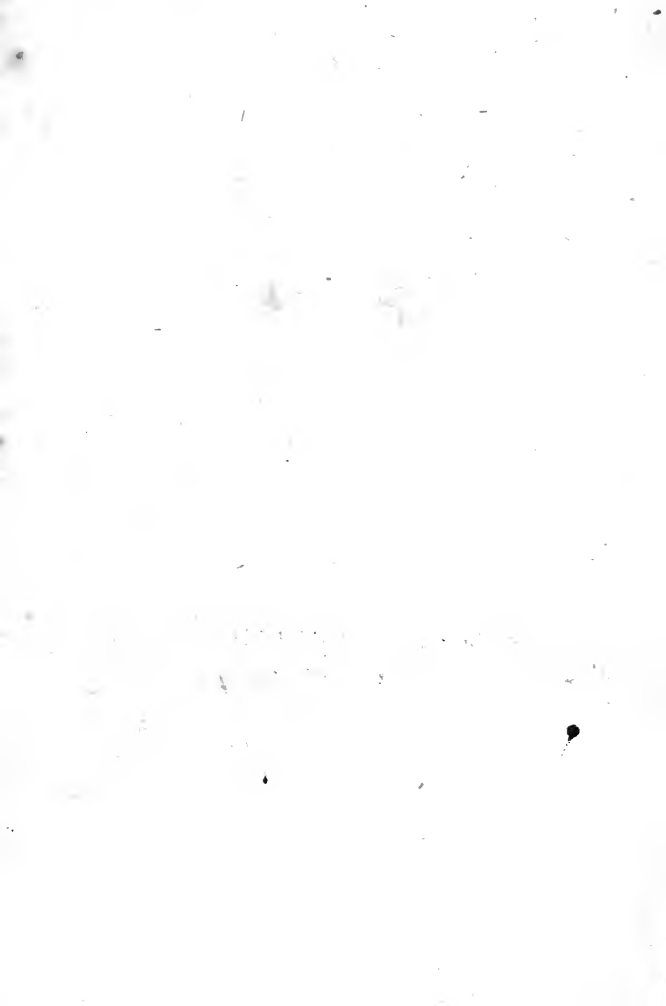
UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Dar.
BV2290
A2
1780
v.13

Darlington Memorial Library







Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME TREIZIÈME.

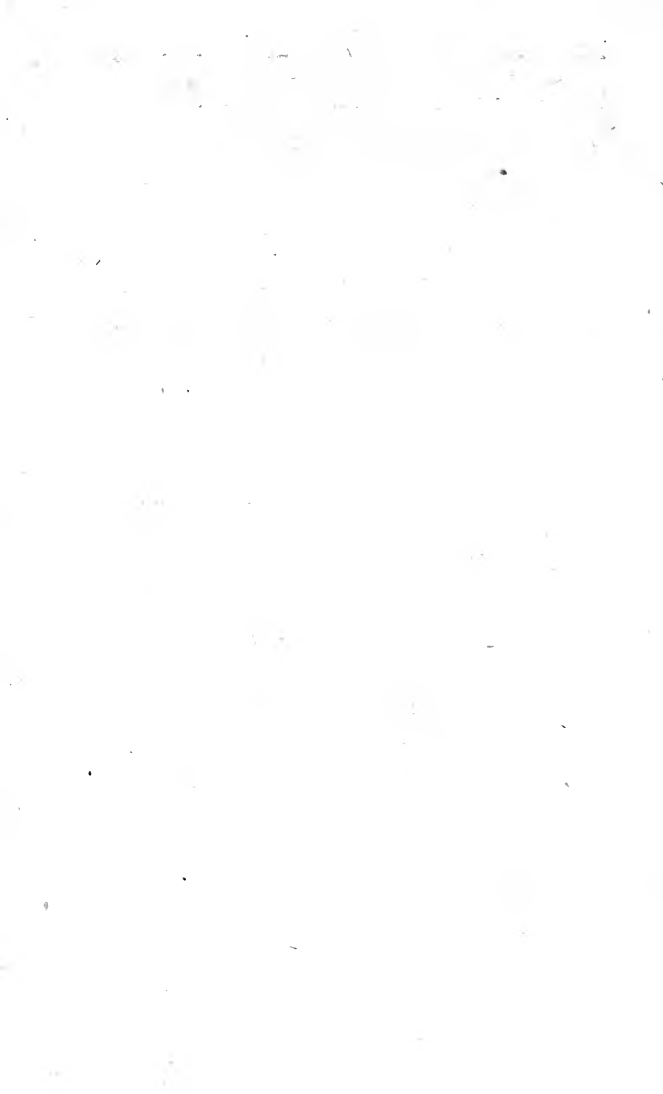


A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.
—
MÉMOIRES DES INDES.
—

LETTRE

*Du Pere Bouchet, Missionnaire de la Com-
pagnie de Jesus, au Pere * * * de la
même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai été également édifié & attendri,
quand j'ai vu, par la Lettre que vous
m'avez fait l'honneur de m'écrire, le

desir ardent qui vous presse de vous consacrer aux Missions, & les instances réitérées que vous faites auprès de vos Supérieurs pour obtenir d'eux cette grace, qui vous paroît la plus grande qu'ils puissent jamais vous accorder. Votre attrait, dites-vous, est pour la Mission de Maduré : vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler & à souffrir, & j'ose dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vue, vous vous adressez à moi comme à un des plus anciens Missionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous instruire des travaux & des peines qui y sont attachées au ministère Apostolique, & en même temps des bénédictions que Dieu répand sur ces peines & sur ces travaux. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire ; & je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer sur ces trois articles, ne vous laissera rien à desirer.

Il faut compter d'abord que votre vie sera des plus austères ; vous sçavez sans doute que la viande, le poisson, les œufs, & généralement tout ce qui a vie, est interdit à nos Missionnaires ; qu'ils ne boivent ni vin, ni autre liqueur capable d'enivrer ; que leur nour-

riture consiste dans du ris cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades , insipides , & la plupart fort ameres. La maniere dont cette sorte de mets s'apprête par les Indiens , cause un nouveau dégoût. A la vérité on peut user de lait & de fruit ; mais les fruits des Indes n'ont la plupart nulle saveur ; & , dans les commencemens , on se sent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire , est assez supportable durant l'hyver : mais il n'en est pas de même quand les grandes chaleurs commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve , venant alors à se dessécher , l'eau en est toujours bourbeuse. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en sépare les parties grossieres ; mais quelque soin qu'on se donne , elle sent la bourbe , & elle est très-désagréable au goût. Si l'on creuse des puits , l'eau qu'on y trouve est salée , & ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un Missionnaire est condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'est pas permis à un *Sanias* de souper : il peut seulement , s'il le veut , prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays : ces confitures , qui se font

avec de la farine de ris, du poivre & du sucre noir mêlé avec la terre, ont quelque chose de si dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer.

J'ai vu des Missionnaires dont l'estomac n'a jamais pu se faire à ce genre de vie. Ils ont enfin été obligés de se retirer sur les côtes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé de quoi satisfaire leur zèle : & ne pouvant mener la vie pénitente de Maduré, ils ont eu la consolation de cultiver les Néophytes qui descendent de ces premiers Chrétiens, auxquels l'Apôtre des Indes, S. François Xavier, a autrefois conféré le baptême.

Une cabane de terre, couverte de paille, sert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit fallon d'environ dix pieds, qui est couvert d'un côté. C'est-là où le Missionnaire entretient les Néophytes qui lui rendent visite. Dans la saison des pluies, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé & les murs sont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens, on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vases de terre font tout le meuble du Missionnaire. Dans l'un, il met ce qui lui est nécessaire pour le saint sacrifice de l'autel : les autres servent à mettre son ris & d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes & de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque sorte, le ris avec les herbes, & l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Missionnaires couchoient autrefois à plate terre ; les maladies fréquentes causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une peau de tigre ou de cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la Mission avec des alimens si légers. L'affiduité à entendre les confessions est peut-être une des occupations les plus pénibles. On a coutume de disposer chaque fois les Néophytes au sacrement de la Pénitence, comme si c'étoit la première fois qu'ils dussent s'en approcher. On leur fait faire des actes de foi, d'espérance, de contrition & d'amour de Dieu ; & dans le temps qu'ils se confessent, on leur fait renouveler les mêmes actes.

Le nombre des pénitens est quelquefois si grand, que le Missionnaire en est accablé, & il y a des occasions où à peine peut-il trouver le temps de dire son Bréviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Néophytes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui n'ont précisément de ris que pour le temps de leur voyage, qui sont sous la dépendance de maîtres idolâtres, lesquels comptent les momens de leur absence, quand un Missionnaire se voit environné de ces fervens Chrétiens qui lui crient : « Mon Pere, il y a deux » jours que nous sommes ici, nous » en avons mis trois à venir, il nous » en faut autant pour nous en retourner, & nos petites provisions sont sur » le point de nous manquer ». Quand, dis-je, un Missionnaire se sent pressé de la sorte, bien qu'il ne puisse suffire à tout, son cœur est attendri, & il prend aisément la résolution de passer la nuit à confesser les hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confessions des femmes : cependant, faute de sommeil, les forces manquent, les maux de tête succèdent, avec un dégoût si grand, que le temps du repas devient un supplice. C'est sur-tout pen-

dant le Carême & au temps pascal que cette fatigue est si continuelle, que sans un secours particulier de Dieu, il seroit impossible d'y résister deux ans de suite. J'ai connu un Missionnaire, qui, succombant sous le poids du travail, disoit au Seigneur avec larmes : Vous connoissez mon accablement, ô mon Dieu, fortifiez ma foiblesse, aidez-moi, afin que je puisse contenter ces bons Néophytes.

La visite des malades qui sont en danger n'est pas moins pénible. On vient quelquefois chercher le Missionnaire de quatre endroits différens, très-éloignés les uns des autres : à peine est-il arrivé d'une bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, sans qu'il puisse prendre un instant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, & après bien des fatigues, il est étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de sa bourgade. On seroit tenté alors de reprocher aux Néophytes les peines qu'ils causent, avec peu de raison ; mais on se donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinssent trop circonspects, & n'exposassent leurs parens à mourir sans recevoir les der-

niers secours de l'Eglise. Je vous raconterai ingénument ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le soleil se couchoit, lorsqu'on vint m'avertir qu'un Chrétien étoit à l'extrémité : il demouroit à une grande journée de l'endroit où j'étois : je me disposai à partir sur l'heure ; mais mes Catéchistes me représentèrent qu'il n'y avoit aucun lieu sur la route où nous pussions nous arrêter ; que les pluies extraordinaires qui étoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux ; que ces terres étoient remplies d'épines ; que la nuit étoit si obscure, qu'il étoit impossible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivières à passer ; qu'aucune n'étoit guéable , parce que les pluies les avoient fort enflées ; qu'en partant si tard , nous nous exposions à ne pas même nous rendre le lendemain à la bourgade , & qu'il seroit beaucoup plus sûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passai la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'état du malade , & je ne pus dormir un quart d'heure de suite, me ré-

veillant sans cesse avec la pensée qu'il pourroit mourir sans sacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes catéchistes ; je n'eus pas fait une demi-lieue, que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions jusqu'aux genoux dans la boue, & je ne m'en fusse jamais tiré, si je m'y étois engagé pendant la nuit. Il me fallut passer deux petites rivières à la nage ; j'abordai à une troisième, beaucoup plus large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embrassai par le milieu, tandis que deux Chrétiens qui la tenoient aux extrémités, me conduisirent ainsi à l'autre bord. Je marchai ensuite près d'une demi-lieue, dans un canal où l'eau me venoit à la ceinture ; enfin j'arrivai fort harassé à la bourgade. Je demandai en tremblant où étoit la maison du malade, dans l'appréhension où j'étois qu'on ne me répondît que je venois trop tard. Je fus fort surpris de le trouver qui m'attendoit sur le seuil de sa porte ; il se réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il étoit fâché des fatigues qu'il m'avoit causées ; mais qu'on lui avoit dit que sa maladie étoit dangereuse, & qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de-là, mon cher

Pere, quelle est l'incommodité des voyages que nous sommes obligés de faire presque continuellement, soit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Eglises & des Chrétientés nombreuses, soit pour assister les moribonds & leur administrer les Sacremens, soit pour prévenir les persécutions qu'attiroit le trop long séjour des Missionnaires dans le même endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtelleries sur la route comme en Europe; à la vérité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes salles tout-à-fait ouvertes d'un côté, où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues; mais outre que dans certaines contrées elles sont fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverse que nous sommes le plus souvent obligés de prendre, pour aller d'une bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur coutume est de faire cuire leur ris la veille de leur départ; ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément: ce ris est tout froid, & ressemble assez à du mortier à demi sec. Non-seulement il est beaucoup plus insipide que celui qu'on apprête pour

manger chez soi, mais encore il s'aigrit aisément, & devient insupportable au goût. C'est cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque saison qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à souffrir : durant les chaleurs on est exposé tout le jour aux rayons d'un soleil très-ardent qui brûle le visage, les pieds & les mains. Il y a tel Missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, sur-tout au visage : l'air est quelquefois si embrasé, qu'on a de la peine à respirer ; & il y a plusieurs mois de l'année, où il est absolument impossible de marcher depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

La saison des pluies a d'autres inconvéniens : comme alors elles sont presque continuelles, & que nous ne sommes couverts que d'un simple vêtement de toile, on est bientôt trempé. On passe la journée dans cet état ; & lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois ni paille pour se sécher, comme il arrive souvent, il faut bien se résoudre à coucher sur la terre nue dans des habits tout mouillés, & à prendre un sommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on se trouve.

J'étois encore nouveau venu dans la Mission, lorsque je fus mis à une assez rude épreuve. Je demourois depuis deux mois avec le Pere Laynez qui m'enseignoit la langue du pays. Le Pere Telles, autre Missionnaire, qui faisoit sa résidence à *Cornepattou*, vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir sa santé. On vint les chercher tous deux en même temps; le premier pour un malade qui demouroit à une bonne journée d'*Aour*; le second pour un de ses Néophytes de *Cornepattou*, qui étoit en danger. Le Pere Laynez partit sur l'heure. L'état de langueur où étoit le Pere Telles, ne lui permettoit pas d'aller au secours de son malade: je m'offris aussitôt à tenir sa place. Il me représenta que n'étant pas encore accoutumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y résister, & que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je présimai peut-être un peu trop de mes forces, & sans avoir égard à ses représentations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi brûlée; je me les enveloppai avec de la toile; mais le sable s'y étant glissé m'écorcha toute la peau, & s'insinuant entre cuir & chair, me

causa des douleurs si aiguës, que je
 fus contraint d'y succomber. Nous ga-
 gnâmes un village, & je passai la nuit à
 l'entrée d'une maison où l'on eut la
 charité de me recevoir. Un peu de lait
 qu'on me présenta, fut un vrai régal
 pour moi, car il est rare d'en trouver
 lorsqu'on est en route. Je tirai, comme
 je pus, les grains de sable qui m'étoient
 entrés dans la chair, & je me traînai en-
 suite environ une demi-lieue. Comme je
 ne pouvois presque me soutenir, un
 Indien Gentil qui m'aperçut, demanda
 à mes Catéchistes ce que j'avois : ceux-
 ci lui ayant répondu que j'étois un
 nouveau *Sanias* qui n'étoit pas accou-
 tumé à marcher sur ces sables brûlans,
 il en fut touché, & s'approchant de
 moi : « Seigneur, me dit-il, souffrez que
 » je vous soulage dans la peine où vous
 » êtes ». Il commanda ensuite à son
 valet de m'amener son cheval & de me
 suivre. Avec ce secours je me rendis
 le soir au village : à peine eus-je con-
 fessé le malade, que je fus saisi d'une
 fièvre très-violente, qui me dura toute
 la nuit ; elle n'eut pourtant pas de suite,
 & je fus en état de dire la Messe le
 jour suivant. A mon retour je pensai
 être fait prisonnier ; nous rencontrâmes

une compagnie de soldats qui cherchoient, depuis quelques jours, un de nos Missionnaires ; on me fit cacher dans une ravine, où je demurai une heure entière, après quoi je continuai ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à son entrée dans la Mission, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à souffrir dans nos voyages. Quelques affaires m'avoient appelé à la côte de la Pêcherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre, je songeai aussitôt à retourner dans ma Mission. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occasion pour entrer avec moi dans les terres. Je lui fis connoître qu'un nouveau Missionnaire, tel qu'il étoit, devoit attendre une saison plus favorable ; que les pluies qui tomboient en abondance dans cette saison, & qui continuoient d'ordinaire jusqu'à la fin du mois de Décembre, lui causeroient des fatigues auxquelles il succomberoit infailliblement ; & qu'il s'accoutumeroit plus aisément aux travaux de la vie Apostolique, s'il en faisoit l'apprentissage dans une saison moins incommode. Ce fut inutilement. Son courage & l'ardeur qu'il avoit de se consacrer au plutôt à la Mission, lui persuaderent

trop facilement qu'il auroit peu de peine à surmonter ces premières fatigues. Nous partîmes de la côte pendant la nuit, afin de n'être pas aperçus d'une Forteresse, où l'on nous auroit arrêtés en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage; mais ils nous furent inutiles, ainsi que je l'avois prévu: ils enfonçoient dans la boue jusqu'aux fangles, & il nous étoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Missionnaire eût beaucoup de peine à se débarrasser des boues. La pluie survint en même temps, nous nous égarâmes au milieu d'une campagne immense, sans sçavoir qu'elle route tenir: la nuit étoit obscure, & nous n'avions de lumière que celle de quelques éclairs. Nous approchâmes du Village. Enfin, les épines mêlées avec la boue, causerent un nouveau tourment au Missionnaire; il en eut les pieds tout ensanglantés. Cependant son courage le mit encore au-dessus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un Missionnaire: sa charité nous fit oublier nos fatigues passées. Cependant la fièvre faisoit le P. Gozzadini, & après trois jours de souffrances continuelles, il eût le courage de me suivre jusqu'à un village

assez éloigné, où résidoit le P. Bernard de Sà : c'est où je le laissai pour me rendre à *Trichirapali*. Pendant ce temps-là les pluies devinrent encore plus fortes & plus continuelles. Comme le pays étoit inondé, la maison du Missionnaire, qui n'étoit bâtie que de terre, étoit sur le point d'écrouler. Un torrent éloigné seulement de 50 pas, s'étoit extraordinairement enflé, & rouloit ses eaux avec impétuosité vers la maison. le Pere de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvoient, d'être accablés sous les ruines de cette maison, qui commençoit déjà à tomber par morceau. Ils prirent le parti de sortir dehors : mais ils apperçurent que la cour qui étoit vis-à-vis l'Eglise, ressembloit déjà à un étang, & qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se réfugier. Ils détacherent la porte de leur maison, & l'ayant fait attacher par un Cathéchiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y monterent, & y demeurèrent toute la nuit. L'ancien Missionnaire qui étoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du P. Gozzadini : il ne put fermer l'œil, & il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui

couloient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servoit d'asyle. L'Eglise qui tomba vers le minuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chute. Enfin il eût tant à souffrir cette nuit-là du vent & de la pluie, que le lendemain il fut attaqué de la dyssenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pondichéry, encore lui fallut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces fréquentes & pénibles courses que doit faire un Missionnaire, on peut compter pour quelque chose le danger où l'expose le passage des rivières ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des Ponts; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils sçavent la plupart fort bien nager, une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sçache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots; ils le mettent sur cette machine, & ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé la première fois que je passai ainsi le Coloran, qui étoit alors aussi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux. Il est vrai que, pour me

raffurer, plusieurs Chrétiens se jetterent dans l'eau, & environnerent la fragile machine où j'étois, jusqu'à ce que je fusse à l'autre bord.

On se sert souvent de bâtons de *Netti*, dont les branches ressemblent assez au liege : mais quelque chose qu'on fasse, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, & souvent à une demi-lieue de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traversent la riviere en embrassant un grand vase de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau jusqu'à la moitié, pour lui donner plus de consistance. Les Missionnaires qui y sont accoutumés, trouvent cette maniere plus sûre & plus aisée, mais pour moi les fagots de *Netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher Pere, des persécutions où l'on se trouve presque continuellement exposé dans cette Mission ? Tout contribue à inquiéter les Missionnaires & leurs Néophytes : l'avarice des Princes & leur attachement aux Idoles, l'orgueil des Brames qui ne peuvent supporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées ; les chefs des diverses Castes qui regardent l'Evangile

que nous leur prêchons, comme l'anéantissement de leurs loix & de leurs usages : les Prêtres des Idoles qui frémissent de rage de voir leurs fausses Divinités tomber dans le mépris, & eux-mêmes regardés comme des séducteurs : enfin, les Pénitens Gentils dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foi s'éblit : ces gens-là se réunissent contre nous & répandent sans cesse toute sorte de calomnies, pour irriter les peuples & pour décréditer le Christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres Missions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les services rendus au Prince attirent sa protection sur les Prédicateurs de l'Evangile, & accréditent la Religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européens fait respecter les Missionnaires : il arrive quelquefois qu'un Ministre, ou un Grand du Royaume qui a embrassé la foi, en devient le Protecteur. Rien de tout cela ne se trouve dans la Mission de Maduré. Il est rare que les Princes nous protègent, encore moins qu'ils se fassent Chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé

le Christianisme dans les Castes les plus nobles, comme est celle des Brame, sont dès-là en butte aux plus indignes traitemens : les Brame Gentils les regardent comme des gens qui se sont dégradés, & qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant soit peu paroître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européens qui habitent la côte : tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici, est infiniment au-dessous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Missionnaires fut renfermé dans une rude prison ; les Européens de la côte qui en furent informés, songerent aussi-tôt à députer quelques-uns d'eux au Prince, pour demander sa délivrance : le Missionnaire s'y opposa de toutes ses forces, aimant mieux expirer dans la prison, que d'employer un moyen qui auroit fait connoître qu'il étoit lié avec les *Pranguis*, (car c'est ainsi qu'ils appellent les Européens) & qui auroit exposé sa Chrétienté à une persécution générale.

Dans

Dans ces orages qui s'élèvent si fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre, c'est la prison; & c'est à quoi l'on est journellement exposé. Quand le Missionnaire se leve le matin, il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en sûreté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un Missionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de sa Mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession: il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que lui donnerent les Néophytes, qu'il s'écria, transporté de joie: oh! que de douceur & de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix & des souffrances! » Ne vous y fiez pas, lui dirent les plus anciens Missionnaires, rien de plus trompeur que le calme présent; tout est à craindre, lorsqu'on est le plus tranquille ». Il ne répondit que par un souris plein de confiance. Mais sa propre expérience le détrompa bientôt; le même jour des soldats envoyés du Prince se saisirent des trois Missionnaires, leur mirent les fers aux pieds, & les conduisirent en prison.

Il ne faut pas vous dissimuler ce qu'on a à souffrir dans ces prisons; il y en a de plusieurs sortes; les unes sont publiques, & le grand nombre des prisonniers les rend insupportables. Nous y avons eu de nos Missionnaires qui n'avoient que l'espace nécessaire pour se coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour, les Officiers se rendoient à la prison avec des bourreaux pour tourmenter les prisonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, & les cris lamentables qu'ils pouffoient, jettoient la frayeur dans les esprits, chacun attendant le moment où il alloit être appelé pour souffrir les mêmes supplices. J'ai lu une lettre du Pere André Freyre, qui a été nommé depuis à l'Archevêché de Cranganor, où il fait la description de la prison dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaour* avec un autre Jésuite; le seul récit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour le lieu, mais toujours très-fâcheuses pour le genre de vie qu'on y mène. C'est la coutume des Pénitens Indiens, de redoubler leurs austérités lorsqu'ils sont prisonniers; c'est même un moyen d'obtenir plutôt la liberté, dans la crainte

qu'on a que ces Pénitens n'expirent dans les fers ; d'ailleurs comme on n'a point la commodité de faire cuire le ris & les herbes à la façon du pays, il faut nécessairement se contenter de quelques poignées de ris froissées entre deux pierres, & trempées d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait, quand on en a la permission ; mais ceux à qui on est obligé de l'acheter, y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, & il fait souvent plus de mal que de bien. Aussi voit-on des Missionnaires qui au sortir de la prison ont bien de la peine à se rétablir ; l'œsophage se rétrécit presque toujours, & l'on se trouve surpris d'une toux sèche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le Pere Louis de Mello, bien que d'une complexion robuste, ne fut détenu en prison que quinze jours, cette toux sèche le prit & l'enleva en moins d'un mois. Le Pere Joseph Carvalho avec qui j'ai vécu plusieurs années, mourut dans sa prison les fers aux pieds, & couché sur un peu de paille. Le Pere Joseph Bertholdo, son compagnon, en sortit si défiguré, qu'il ressembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas, au reste, que ces emprisonnemens soient peu.

fréquens ; il est rare qu'il se trouve un seul Missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons , & j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année.

Mais quand on trouveroit le moyen de se dérober à la fureur des ennemis du nom Chrétien , on ne peut éviter les alarmes presque continuelles que donnent les Néophytes. Les Indiens naturellement timides se persuadent aisément ce qu'ils craignent , & souvent au milieu d'une grande fête , comme seroit celle de Noël ou de Pâques , que les Chrétiens sont assemblés en grand nombre , ils viennent la frayeur peinte sur le visage , avertir le Missionnaire de renvoyer au plutôt les Néophytes , que tout est perdu , que les soldats sont déjà en chemin , qu'ils arriveront en moins d'une heure ; & ils ajoutent à ce qu'ils disent , tant de circonstances que leur imagination craintive leur suggere , qu'ils jettent le Missionnaire dans l'embarras sur le parti qu'il doit prendre. Si d'un côté il ne doit pas tout-à-fait se fier à ces rapports qui sont souvent mal fondés ; d'un autre côté la prudence ne lui permet pas d'exposer cette multitude de fideles à la fureur des Idolâtres.

Il faut avoir été dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir intérieurement; je m'y suis trouvé plus d'une fois, & alors je me disois à moi-même : troublerai-je la piété & la ferveur de tant de Néophytes pour un danger qui n'est peut-être qu'imaginaire? Mais aussi si ce danger est réel, quelle douleur pour moi de les avoir livrés entre les mains des Barbares! En vérité, chaque moment alors est un vrai supplice.

Les fréquentes révolutions de l'Etat sont une autre source de dangers auxquels on n'est pas moins exposé. Les Royaumes de l'Inde méridionale sont partagés entre plusieurs *Palleacarens* ou Gouverneurs qui, quoique dépendans du Prince, sont tellement maîtres de leur Etat, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres, sans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Mission. A la première alarme, les habitans des bourgades prennent la fuite & se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement & sans qu'on ait pu les prévoir, ils passent ce qu'ils rencontrent au

fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où est bâtie l'Eglise d'Aour, firent une semblable irruption; il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'Eglise: le Missionnaire qui confessoit alors un Néophyte, entendoit de tous côtés siffler les balles de mousquet; peu après il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à son Eglise; elle fut néanmoins conservée, le feu s'éteignit de lui-même aussi-tôt que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres qui sont très-fréquentes, le Roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *Palleacarens*; malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, & qui n'ont pas le loisir de fuir dans les bois ou dans les bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection singulière de Dieu, la manière dont le Pere Dabreu échappa à la fureur des soldats dans une pareille rencontre. Il étoit dans une peuplade qui fut tout-à-coup assiégée par l'armée de Maduré; dès la pointe du jour les soldats y entrèrent pêle-mêle, & mirent tout à feu & à sang. Le Pere étoit retiré dans sa chambre avec ses Catéchistes, où il se

disposoit à la mort qu'il attendoit à chaque moment. Plusieurs soldats y entrèrent comme des furieux, & ayant envisagé le Pere pendant quelque temps, ils se retirèrent sans lui dire le moindre mot; & ce qui est plus étonnant, sans toucher aux pendans d'oreilles d'or des Catéchistes, ni au sac où étoient renfermés les habits du Missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis, un des Catéchistes crut trouver ailleurs plus de sûreté; il sortit de la maison, mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un soldat lui trancha la tête. Cet événement augmenta la confiance des autres Catéchistes, & leur fit comprendre que Dieu protege visiblement les Missionnaires, & ceux qui les accompagnent.

La désolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde: c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux: on voit une multitude infinie de gens qui courent de côté & d'autre sans sçavoir où ils vont; hommes, femmes, enfans, chevaux, bestiaux, tout est confondu, tout fuit, tandis que les bourgades sont en feu, & que le soldat facage tout. Les maris ne reconnoissent plus leurs femmes, les peres & les meres

abandonnent leurs enfans , bien qu'ils les aiment à l'excès ; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivières , pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour , comme je finissois la Messe à *Aour* , on donna l'alarme à la bourgade , & je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes Néophytes , je trouvai une pauvre femme qui pouvoit à peine se traîner avec deux enfans qu'elle portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant , & nous nous retirâmes dans un bois épais qui étoit à demi-lieue de la peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un péril , on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une Caste particulière d'Indiens qui fait profession publique de voler , & qui s'appelle pour cela la Caste des Voleurs. Ils se retirent dans les bois , où ils ont leurs bourgades à part , qui sont gouvernés par différens Chefs. Dans les troubles de l'Etat , ils s'assembloient en différentes troupes , & ils pillent également ceux qui fuient , & les soldats qui ont déjà fait quelque butin ,

Il est vrai pourtant que ceux de cette Caste, ont du respect pour les Missionnaires, je ne sçai pas pour quelle raison. Ils nous admettent volontiers dans leurs peuplades, & ils nous laissent une entière liberté d'y exercer nos fonctions; & même dans ces sortes d'occasions, pour peu qu'ils nous reconnoissent, ils s'abstiennent de nous faire du mal. Deux de nos Missionnaires l'éprouverent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils se trouverent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, & tomberent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non-seulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aiderent même à sauver les ornemens de leur Eglise; cependant dans les premières faillies ils ne connoissent personne, & les Missionnaires sont exposés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces voleurs se font la guerre les uns aux autres, & alors il n'y a nulle sûreté. La première année que j'entrai dans la Mission, je fus envoyé à *Counampati*; c'est une bourgade de ces voleurs, où il est facile de rassembler les Chrétiens de *Tanjaour*. Le Capitaine m'assura de sa protection; mais elle ne me fut gueres

utile. Un autre Capitaine de voleurs, beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit sans cesse de nous surprendre, & de ne faire quartier à personne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Eglise dans un sac, afin d'être prêt à chaque instant à me sauver dans le bois qui environne la bourgade. Un jour que je confessois des Chrétiens de *Tanjaour*, on donna l'alarme, & mon Catéchiste plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le sac où étoient les ornemens, & criant, sauve qui peut, commença par courir le premier de toutes ses forces. Il y avoit environ deux cens Chrétiens dans la cour de l'Eglise. Je vis alors une espece de miracle causé par la frayeur. Tous disparurent en un clin d'œil, sans que je pusse comprendre comment ils avoient pénétré sitôt dans le bois, dont l'entrée étoit bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les ennemis passaient outre avec le butin qu'ils avoient fait la nuit précédente : les esprits se calmèrent, & les Chrétiens que j'avois vu disparaître en un instant, furent plus de deux heures à se débarrasser des épi-

nes, & ne fortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits où ils avoient passé auparavant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces voleurs qui font une caste particuliere, il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde, de sorte qu'un Missionnaire que ses fonctions engage dans des voyages presque continuels, doit toujours avoir sa vie entre les mains. Un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le Pere Emmanuel Rodriguez passoit par un village pour se rendre à une des Eglises de sa Mission; un Officier qui l'apperçut jugea à sa physionomie qu'il étoit étranger, & il s'imagina en même-temps que ce pouvoit être un Marchand de pierres précieuses, & que les sacs portés par ses Catéchistes étoient remplis de curiosités de grand prix. Aussi-tôt il dépêcha cinq ou six de ses soldats, avec ordre de courir après l'étranger, & de le tuer aussi bien que ceux de sa suite. Le Chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, & lui ordonna de le suivre. Le Pere comprit qu'on en vouloit à sa vie & à celle

de ses Catéchistes : il se disposa à la mort par des actes de contrition ; il donna l'absolution à ses Catéchistes sur les marques de douleur qu'ils lui donnerent de leurs péchés, car on lui refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arriverent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut là que le Chef de la troupe annonça au Missionnaire qu'il falloit mourir. Le Pere demanda un peu de temps pour se recueillir, & il lui fut accordé. Lui & ses Catéchistes se mirent aussi-tôt à genoux, prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares ; ils furent attendris de ce spectacle, & ils ne purent se résoudre à exécuter l'ordre qui leur avoit été donné ; ils se contenterent de leur voler ce qui portoient. Comme ils visitoient les sacs des Catéchistes, on les entendit qu'ils disoient entr'eux : c'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que, par une Providence particuliere de la bonté divine, ce Missionnaire échappa à la fureur des Barbares.

A ces dangers, j'en dois ajouter un autre qui est fort commun aux Indes. Il

s'y trouve quantité de gros serpens dont la morsure est mortelle , & enleve un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit de plus de vingt peces différentes ; les moins dangereux ont un venin qui cause la lepre , ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vrai qu'on a ici d'excellens remedes contre leur venin , mais ces remedes n'empêchent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne meurent , soit qu'on les applique trop tard , soit que le venin soit si présent , que tout remede devient inutile.

Les Missionnaires dont les maisons sont séparées de celles du village , sont encore plus exposés que les Indiens à la morsure des serpens. J'ai couru une infinité de fois ce risque , & la main bienfaisante de Dieu m'en a toujours préservé. Une fois , par exemple , que j'avois un grand nombre de Chrétiens rassemblés dans mon Eglise , je passai une partie de la nuit à confesser les hommes , afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avois laissé sans réflexion & contre ma coutume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournai , j'apperçus sur les ais où je devois me coucher , un de ces gros serpens tout noir ; & j'en fus si effrayé , qu'en vou-

lant me retirer , je me bleffai la tête contre la porte de ma cabane qui étoit fort basse. Quelques Catéchistes que j'appellai le tuerent. Si je n'avois pas eu de lumière dans ma chambre , j'aurois été infailliblement mordu de ce serpent , & je n'aurois survécu à sa morsure tout au plus qu'une demi-heure.

Une autre fois en me couchant , j'entendis un grand bruit sur le toit de ma cabane qui étoit couverte de paille. Je m'imaginai que ce bruit étoit causé par quelques rats , dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien surpris le matin , lorsqu'ouvrant ma fenêtre , j'aperçus un de ces serpens dont le venin est si présent , qui étoit suspendu à mi-corps sur l'endroit où j'avois reposé pendant la nuit. Dans une autre occasion , un Catéchiste lisant un livre auprès de moi , un serpent tomba du toit sur son livre , & ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Missionnaires conféroient ensemble , assis sous des arbres , un serpent se glissa dans la fontaine de l'un d'eux , & monta jusqu'à une de ses manches que nous portons ici fort larges à cause des grandes chaleurs ; il sortit ensuite auprès du poignet , &

on'en donna avis au Missionnaire qui n'y faisoit nulle attention. Il eut assez de présence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le serpent se coula tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples semblables, où je n'ai pu être garanti de la morsure de ces animaux que par une protection singulière de Dieu. Ce qui m'arriva à *Aour*, tient en quelque sorte du prodige. J'y ai bâti une assez belle Eglise en l'honneur de l'Immaculée Conception : la Statue de la Vierge que j'ai fait venir de Goa, y est représentée tenant sous les pieds le serpent infernal. Les Chrétiens viennent l'y honorer avec beaucoup de piété. La veille de Noël que l'Eglise étoit remplie de monde, un serpent se glissa entre les jambes des Néophytes, & pénétra jusqu'à une des deux croisées où étoient les femmes séparées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant fit un grand cri, & l'ayant pris avec les mains, le jetta sur les femmes qui étoient auprès d'elle. La frayeur devint générale. Néanmoins le serpent se sauva, & gagna la porte de l'Eglise sans avoir mordu personne. Cela

parut d'autant plus surprenant, que dans le même-temps plusieurs Indiens s'étant retirés dans une de ces salles qui se trouvent sur les chemins publics, sept ou huit furent mordus d'un semblable serpent qui s'y étoit glissé. Il est aisé de voir que Dieu protège, d'une manière sensible, les Missionnaires: car quoique ces animaux soient ici très-communs, je n'ai pas oui dire que depuis plus de cent cinquante ans que les Jésuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait été mordu.

Puisque je vous fais le détail des peines qui sont attachées à cette Mission, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, & pour vous assujettir à des coutumes extraordinairement gênantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour dévorer dans un âge déjà avancé, les difficultés qui se trouvent à commencer les élémens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a apprises en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail assidu & le secours d'une grammaire composée par nos premiers Missionnaires. Mais ce n'est pas tout de l'entendre, il faut sçavoir encore la pro-

noncer : l'on est étonné qu'après avoir employé pendant une année entière les jours & une partie des nuits à étudier la langue Indienne , lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès , on n'entend presque plus les mots dont on se sert soi-même , s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne sont plus assez souples dans un certain âge , pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du pays ont cet avantage sur quelques Missionnaires, il arrive souvent que les Missionnaires les surpassent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des usages du pays auxquels nous sommes obligés de nous conformer ; mais il y en a qui sont un vrai supplice dans les commencemens. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes , qu'on est obligé de marcher sur des socques , lesquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui se met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chaussure est d'abord insupportable , & l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu plusieurs Missionnaires qui avoient l'entredeux des doigts écorché , & la plaie qui devenoit considé-

nable , duroit quatre à cinq mois ; pour moi j'ai porté une semblable plaie six mois entiers. C'est ce qui faisoit dire à un de nos Missionnaires , que la langue , quelque difficile qu'elle soit , lui coûtoit beaucoup moins , & qu'il apprenoit bien plus aisément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous ? Il vous en coûtera même pour apprendre à vous asseoir à la maniere des Indiens ? Leur coutume est de s'asseoir à terre les jambes croisées. Cette posture est très-génante quand on n'y est pas accoutumé. S'il ne s'agissoit que d'y être un quart d'heure seulement , ce seroit peu de chose ; mais il faut y demeurer des quatre heures de suite & quelquefois davantage , sans qu'il soit permis de changer de situation. Les Indiens seroient scandalisés pour peu qu'on étendît la jambe , ou que , par quelque mouvement , on témoignât la gêne où l'on se trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude , & l'on trouve que de toutes les postures celle-là est la plus naturelle.

Enfin la plus triste épreuve de cette Mission est celle des maladies & de l'abandon général où l'on se trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout secours humain , dans une pau-

vre cabane , couché sur deux ou trois ais , environné seulement de trois ou quatre Indiens , à-peu-près comme étoit Saint François-Xavier lorsqu'il mourut dans l'isle de Sancian. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'habiles Médecins aux Indes ; mais ils demeurent dans les grandes Villes , d'où ils ne sortent jamais , de crainte de perdre leurs pratiques ; & d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir , nous nous donnerions bien de garde de les appeller à notre secours : ces gens-là entêtés de leur science , & encore plus de leurs superstitions , ne donnent point de remedes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de superstitieux. Les Médecins des villages sont plus dociles ; mais ils sont si ignorans , qu'on risque plus à les consulter qu'à se passer d'eux.

De plus , comme on est obligé de s'assujettir à la façon de vivre des Indiens , lorsqu'on est en santé ; on doit aussi , lorsqu'on est malade , se servir de leurs remedes. Or , le grand remede de la médecine Indienne , c'est l'abstinence générale de toutes choses , même de l'eau. Cette diette outrée est souvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oseroit témoigner sa peine ,

de peur de mal édifier les Indiens, qui feroient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur lui-même, que la moindre femme parmi eux, qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà, mon très-cher Pere, à-peu-près ce que vous aurez à souffrir dans la Mission de Maduré; & pour reprendre en peu de mots ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'Apôtre saint Paul fait le détail dans sa seconde épître aux Corinthiens.

In itineribus saepe. Dangers dans les voyages. Par-tout, vous courez risque d'être arrêté : vous y souffrez les incommodités des saisons; vous y marchez, tantôt sur des sables brûlans, tantôt dans les boues mêlées d'épines, qui vous ensanglantent les pieds. Au temps des pluies, vous êtes trempé depuis le matin jusqu'au soir, & vous ne trouvez pas souvent de retraite où passer la nuit. Quelquefois la prison est le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le passage des rivières que vous êtes obligé de traverser sur une perche, sur des fagots, en embrassant un vase de terre,

toujours exposé à être submergé, & à périr dans les eaux.

Periculis latronum. Dangers du côté des voleurs. Il s'en trouve de toute sorte aux Indes : il y en a qui en font une profession publique, & qui mettent leur gloire à surprendre les voyageurs, à les charger de coups, & souvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'est proprement au Maduré qu'on trouve ces diverses castes qui ont leurs maximes & leurs loix particulieres. La loi Chrétienne qui combat ces usages, ne manque pas d'y être contredite, & ceux qui la prêchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in Gentibus. Dangers du côté des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres sont les ennemis nés du Christianisme. Ils regardent avec raison les Missionnaires, comme des gens qui veulent détruire la Religion du pays. Les plus indignes artifices, les plus noires calomnies sont employées par les Prêtres des Idoles pour irriter les peuples, & pour les soulever contre les prédicateurs de l'évangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les Villes. On n'y peut pas faire un long

séjour, parce qu'on y est bien plus exposé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la Foi, qui y sont en grand nombre. On n'y va guere que durant la nuit, encore y est-on dans une crainte perpétuelle d'être découvert.

Periculis in solitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on est souvent obligé de le faire pour éviter les persécutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin par-tout, on y est exposé à la morsure des serpens & d'une infinité d'autres insectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous causer la mort, ou du moins des douleurs très-cuivantes : sans parler des tigres & d'autres bêtes féroces qui ont pénétré souvent jusques dans les cabanes des Missionnaires.

Periculis in mari. Dangers sur la mer. Six ou sept mille lieues qu'on fait sur l'océan pour se rendre aux Indes, ne laissent point douter de ce danger.

Periculis in falsis fratribus. Dangers de la part des faux freres. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traîtres. S'il y en a eu dans le sacré college des Apôtres, on peut bien penser qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catéchistes ont quelquefois excité de

grands orages. On en a vu d'autres élevés parmi les Missionnaires, qui se sont portés aux plus étranges extrêmités: témoin celui qui, dans l'obscurité de la nuit, brisoit les Idoles, les traînoit par les rues, & après les avoir jettées dans l'étang le plus proche, alloit le lendemain accuser les Missionnaires & les Chrétiens d'avoir causé ce désordre.

In labore & ærumná. Les travaux sont continuels, & il n'y a point de jour qui ne porte avec soi quelque peine particuliere.

In vigiliis multis. Dans les veilles: Combien de fois faut-il passer la plus grande partie de la nuit à confesser les Néophytes, ou à aller porter les sacrements aux malades?

In fame & siti, in jejuniis multis. Vous sçavez quelle est la vie d'un Missionnaire de Maduré: un peu de ris, quelques herbes insipides, de l'eau souvent bourbeuse; & avec des mets si peu solides un jeûne presque continu.

In frigore & nuditate. On ne sent point, à la vérité, du froid aux Indes comme en Europe: mais en récompense les chaleurs y sont insupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits

sont très-froides, & il tombe alors une espece de rosée fort dangereuse, & qui cause de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia & sollicitudo omnium ecclesiarum. Outre cela, dit saint Paul, la peine qu'il y a à cultiver les églises, & la part qu'on prend à ce qui arrive aux Néophytes, l'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines & leurs afflictions deviennent les nôtres : nous souffrons avec eux : nous sommes affligés, persécutés avec eux. Enfin, nous les regardons comme nos enfans que nous avons engendrés en Jesus-Christ, & il seroit bien difficile de ne pas entrer dans les sentimens que la charité Chrétienne & le zèle de leur salut peuvent nous inspirer.

Mais, il faut l'avouer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroissent, s'évanouissent, lorsqu'on éprouve la consolation qu'il y a d'arracher au démon une infinité d'ames rachetées du sang de Jesus-Christ. Rien n'égale la joie intérieure qu'on ressent alors. Un avare ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorsqu'il est sûr d'y trouver un riche trésor : nos travaux qui sont suivis d'un grand nombre de conversions,

versions,

versions, nous coûtent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait espérer une abondante moisson, & c'est ce qui soutient un Missionnaire dans ses fatigues : il ne fait pas même attention à ce qu'il souffre, quand il voit, d'un côté, les heureuses dispositions des Gentils pour le Christianisme, & de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui se font une fois convertis.

Il y a de deux sortes d'Indiens Idolâtres : les uns, entêtés à l'excès de leurs superstitions, & d'autres qui sont assez indifférens à l'égard des fausses Divinités qu'ils adorent. La conversion de ceux-ci est sans doute plus facile, & ils ne sont retenus d'ordinaire que par le respect humain. Cependant une longue expérience nous apprend que les plus fervens Chrétiens sont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs Idoles : quand ils ont une fois conçu quel est le crime de l'Idolâtrie, ils entrent dans une sainte indignation contre eux-mêmes ; & cherchant à réparer le scandale de leurs désordres passés, ils sont à l'épreuve du respect humain & des persécutions qu'ils ont à essuyer.

Il y a beaucoup de castes où les In-

diens ont le naturel excellent : celle des *Rettis* , par exemple , est d'une douceur & d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la vérité de la Religion , & qu'ils l'ont embrassée , ils deviennent de parfaits Chrétiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens* ; presque tous les Indiens de cette caste se sont convertis à la Foi , & vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant , les Indiens , à la réserve des *Parias* , abhorrent l'yvrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puisse enivrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zélés prédicateurs : & c'est en partie ce qui leur inspire un si grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice si grossier , sont à couvert de bien des désordres qui en sont la suite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant au jeu : ils jouent rarement , & jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent sur jeu. Ils n'ont qu'une espece de damiers , où ils tâchent de montrer leur habileté , & c'est-là uniquement ce qui les pique , & ce qui leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement & l'homicide : il est rare qu'ils en viennent jusqu'à se battre. Cependant je crois que cette modération est plutôt l'effet de leur timidité naturelle, que de leur disposition à la vertu : j'en juge ainsi, parce que quand ils sont en colere, les paroles les plus infames & les plus injurieuses ne leur coûtent rien ; à les voir se quereller les uns les autres, on diroit qu'ils sont sur le point de s'égorger : néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures & à des menaces.

Ils sont naturellement charitables, & aiment à assister les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'est qu'ils ont peu ; mais à proportion, ils sont plus libéraux qu'on ne l'est en Europe. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumônes, il peut compter que rien ne lui manquera. S'il arrive qu'ils amassent du bien, ils le dépensent à l'avantage du public, à faire creuser des étangs sur les chemins, à y bâtir des salles, & à y planter des rangées d'arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ai remarqué dans un autre endroit que les loix particulieres des castes sont un des plus grands obstacles à la pro-

pagation de la Foi. Cependant il est vrai de dire que quand la Foi a fait des progrès dans une caste, & que plusieurs y font profession du Christianisme, la conversion des autres de la même caste devient très-aisée. La caste des *Parias*, par exemple, & celle des *Am-balagarrens* feront un jour toutes Chrétiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces castes ont déjà embrassé la Foi.

Un autre avantage qui est particulier à la Mission de Maduré, c'est que les terres du Royaume appartiennent à différens Princes, qui sont d'ordinaire opposés les uns aux autres, & qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un asyle. De-là vient qu'il ne peut y avoir de persécutions générales, & que les Missionnaires sont toujours en état de consoler & de conduire leurs Néophytes persécutés. Ceux-ci trouvent des Eglises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, & ils peuvent y aller en sûreté.

Enfin, la polygamie, qui est ailleurs un si grand obstacle à la conversion des Idolâtres, ne se trouve que rarement chez nos Indiens; il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent plusieurs

femmes ; le grand nombre est de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles sont les favorables dispositions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Missionnaire retire de ses travaux.

Un des plus grands , c'est la multitude des enfans qu'on régénere dans les eaux du baptême. Il n'y a gueres d'années qu'un Missionnaire ne baptise , ou par lui-même ou par le moyen des Catéchistes , trois à quatre mille enfans de Chrétiens. De ce nombre , il y en a bien la moitié qui meurent avant l'usage de raison : ainsi ce sont autant de saints qu'on est sûr d'avoir placés dans le Ciel ; quand il n'y auroit que ce seul bien à faire , un Missionnaire ne seroit-il pas dédommagé de ses peines & de ses travaux ?

Pour ce qui est des enfans des Gentils , on en baptise un très-grand nombre de ceux qu'on voit être sur le point de mourir. Les Chrétiens sont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde méridionale , & il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la maniere dont on doit conférer le saint baptême. On leur en fait répéter la formule trois fois chaque jour dans les Eglises où résident

les Missionnaires, ainsi que dans les autres Eglises dont le Missionnaire est absent, & où un Catéchiste a soin d'assembler les Néophytes

Les femmes Chrétiennes sur-tout ont plus d'occasions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il soit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles aussi qui puissent baptiser les enfans qui meurent peu après leur naissance. Je connois une bonne Chrétienne, qui se distingue dans ces fonctions de zèle : elle s'est rendue habile dans la connoissance des remèdes qui sont propres aux enfans malades ; sa réputation est si bien établie, qu'on lui porte presque tous ceux de la ville de *Trichirapali*. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, & quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de sa maison : elle ne manque pas de baptiser ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir ; & la connoissance qu'elle a du pouls, & des symptômes d'une mort prochaine, est si sûre, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptisés, il n'y en a que deux qui aient échappés à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils

qui embrassent la loi Chrétienne , le nombre en est très-considérable. Il n'y a gueres d'années qu'on n'en baptise cinq mille , quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul Royaume de *Marava*. Il n'en est pas tout-à-fait de même dans la Mission de Carnate , qui est encore naissante. Mais à juger de ses commencemens par ceux de Maduré , il y a lieu de croire qu'avec la bénédiction de Dieu , les conversions y feront un jour plus nombreuses qu'elles ne le sont maintenant dans la Mission de Maduré.

Ce qui console encore un Missionnaire , & ce qui le soutient dans ses travaux , est la vie innocente que menent ces nouveaux fideles , & l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plûpart n'ont que des fautes légères à apporter au tribunal de la pénitence , & on entend quelquefois un grand nombre de confessions de suite , sans sçavoir sur quoi appuyer l'absolution. Un Missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie , quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Néophytes , & la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses

instructions. Ils sont fortement persuadés que la vie chrétienne doit être sainte, & un Chrétien qui se livre au péché leur paroît un monstre. Je vous rapporterai sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ai raconté.

Un Indien, extrêmement attaché au culte des faux Dieux, comprit enfin qu'il étoit dans l'erreur; & s'étant fait instruire des mystères de notre sainte Religion, il demanda avec instance le baptême, nonobstant les liens qui le retenoient dans l'infidélité. Sa conversion fut si parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son baptême, je le fis venir pour le disposer à faire sa première confession. Il parut étrangement surpris lorsque je lui expliquai la manière dont il devoit se confesser. « Quand, dans les instructions » que j'ai reçues, me dit-il, on m'a » parlé de la confession de mes péchés, » j'ai compris qu'il s'agissoit de ceux que » j'avois commis avant le baptême, afin » d'en concevoir plus d'horreur; mais » vous me dites maintenant qu'il faut » déclarer encore ceux qu'on a commis » après le baptême : Hé ! quoi, mon » Pere, est-il donc possible qu'un homme » régénéré dans ces eaux salutaires ;

» soit capable de violer la loi de Dieu ,
» Est-il possible qu'après avoir reçu une
» si grande grace , il soit assez malheu-
» reux que de la perdre, & assez ingrat
» pour offenser celui de qui il l'a
» reçue ? »

Voilà qu'elle est la noble idée que nos Néophytes se forment de la Religion chrétienne. Rien ce me semble n'est plus capable de confondre tant de Chrétiens d'Europe qui, ayant succé avec le lait les maximes de la loi de Dieu , l'observent néanmoins si mal ; tandis que des peuples qu'ils regardent peut-être comme des barbares , n'ont pas plutôt été éclairés des lumières de l'Évangile , qu'ils en font de fideles observateurs , & conservent jusqu'à la mort cette précieuse innocence qu'ils ont reçue au baptême.

La fidélité de ces nouveaux Chrétiens à pratiquer dans leurs bourgades les exercices de piété qui se pratiquent dans les principales Eglises de la Mission , ne contribue pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entrerai point dans le détail de ces exercices , qui se font chaque jour dans le lieu où réside le Missionnaire. Outre que ce détail seroit trop long , les différens Recueils de nos

Lettres vous en instruisent suffisamment.

Je me contenterai de vous dire que ces exercices de piété redoublent les Dimanches & les Fêtes ; la plupart des Néophytes passent presque toute la journée en prières dans l'Eglise. Outre la prédication du Missionnaire , qu'ils écoutent attentivement , ils répondent encore avec une docilité surprenante , aux questions que les Catéchistes leur font sur les principaux articles de la foi. Ces articles sont renfermés dans un Catéchisme , que tous doivent sçavoir par cœur , & c'est pour leur en rafraîchir la mémoire qu'on le leur fait répéter si souvent. Au sortir de l'Eglise , ceux qui sont en procès , choisissent quatre ou cinq des principaux Chrétiens & un des Catéchistes pour juger leurs différens , & ils s'en tiennent à ce qui a été prononcé.

Le concours des Chrétiens est grand ces jours-là : plusieurs viennent de fort loin pour assister à la célébration de nos saints mystères. J'ai vu un vieillard âgé de plus de soixante ans , qui n'y manquoit jamais. Il n'étoit arrêté ni par les plus ardentes chaleurs , ni par les pluies excessives , quoique la bourgade fût éloignée d'environ cinq lieues de l'Eglise.

Dans les autres Eglises où le Missionnaire ne peut pas se trouver , on y fait les mêmes prieres & les mêmes instructions. C'est un Catéchiste , où , à son défaut , le plus ancien des Néophytes qui préside à ces sortes d'assemblées ; & lorsque le Missionnaire parcourt ces Eglises , il a la consolation de voir que son absence n'a rien diminué de la ferveur des Fideles.

Mais c'est principalement lorsque nous célébrons nos fêtes solennelles , que la piété de ces fervens Néophytes éclate davantage : quelque éloignés qu'ils soient de l'Eglise où se trouve le Missionnaire , ils abandonnent la garde de leurs maisons à leurs voisins , & se mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne se retirent jamais qu'ils ne soient au bout des petites provisions qu'ils ont apportées , & il y en a qui y demeurent huit jours entiers , & quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la libéralité des riches une ressource à leurs besoins ; & il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

Outre les baptêmes qui se font durant le cours de l'année , on en fait ces jours-là un solennel. Je baptisois d'ordinaire

à *Aour* deux cens cinquante ou trois cens Catéchumenes. Dans le Marava , le nombre a monté jusqu'à cinq cens , & quelquefois davantage ; j'y passois toute une journée , & une bonne partie de la nuit , pendant laquelle on allumoit grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bientôt, dans ces heureux momens, les fatigues attachées à nos fonctions , & qu'on ressent de plaisir quand on se voit obligé de se faire soutenir les bras , n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions & les autres cérémonies ! Qu'il est doux , encore une fois , mon cher Pere , de succomber sous ce travail , & de se retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'enfer ! Quand je n'aurois passé qu'une de ces fêtes dans la Mission , je me croirois trop bien récompensé des peines que j'y ai souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommagés de nos travaux , lorsque nous sommes témoins de la vertu & de la ferveur de nos Néophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganisme , & qu'on leur a expliqué les vérités chrétiennes , ils se laissent aisément persuader , & ils deviennent inébranlables dans la foi. Il arrive rarement qu'ils ayent des

doutes ; & quand les Confesseurs les interrogent sur ce point , ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'est trouvé de ces bons Néophytes qui se scandalisoient étrangement qu'on leur demandât s'ils avoient douté de quelque article de foi , jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion Chrétienne , ne pouvoit pas former le moindre doute sur les vérités qu'elle propose. S'il arrive , dans les temps de persécution , que quelques-uns d'eux paroissent chanceler dans la foi , c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices , & leur infidélité n'est qu'extérieure , quoiqu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribue une espece de miracle toujours subsistant , dans la facilité avec laquelle les Chrétiens chassent les démons. Une infinité d'Idolâtres sont tourmentés du malin esprit , & ils n'en sont délivrés que quand ils ont imploré l'assistance des Chrétiens. C'est ce qu'on éprouve sans cesse dans le Royaume de *Marava* : on voit presque toujours à *Aour* quelques Catéchumenes , qui ne sont portés à se faire instruire des mystères de la foi , que dans l'espérance de se soustraire au pouvoir des démons qui les tourmentent.

Sur quoi je ferai ici quelques réflexions qui prouvent évidemment que rien n'est plus réel que cet empire du démon sur les Idolâtres.

On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user en cela de supercherie , comme il arrive quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obsédés. Les Européens qui ont recours à ce stratagème , y sont portés par quelque intérêt secret , ou par quelque motif humain. Ici les Gentils n'ont rien à gagner ; ils ont , au contraire , tout à perdre. Il faut que leurs maux soient bien pressans pour en venir chercher le remède à l'Eglise : ils se rendent dès-lors infiniment odieux & méprisables à leurs amis & à leurs parens ; ils s'exposent à être chassés de leurs castes , à être privés de leurs biens , & à être cruellement persécutés par les Intendans des Provinces. Dira-t-on que le seul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon ? Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'imagination , que les uns se voient transportés en un instant d'un lieu dans un autre , de leur village dans un bois fort éloigné , ou dans des sentiers inconnus : que d'autres se couchent

le soir pleins de santé , & se levent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus , & qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit ? Imaginera-t-on encore , que des choses si extraordinaires font l'effet de quelque maladie particuliere aux Indiens & inconnue en Europe ? Mais ne feroit-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces fortes de maladies en se mettant simplement au rang des Catéchumenes , que d'être délivré du démon ? Il n'est donc pas possible de nier que le démon n'ait un véritable pouvoir sur les Gentils , & que ce pouvoir cesse aussi-tôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie , & pour embrasser le Christianisme.

J'ai vu des Missionnaires arriver aux Indes , fort prévenus contre ces obsessions ; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus , & ils étoient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le Vénérable Pere de Britto , qui a eu le bonheur de verser son sang pour la foi , & qui certainement n'avoit pas l'esprit foible , m'a dit souvent qu'une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites , c'est de lui avoir fait comme

toucher au doigt la vérité de la Religion Chrétienne dans plusieurs occasions où les démons avoient été chassés du corps des Indiens , au moment qu'ils demandoient le baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux Missionnaires , que le démon est le meilleur Catéchiste de la Mission , parce qu'il force , pour ainsi dire , plusieurs Idolâtres de se convertir , forcé lui-même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant , c'est qu'il ne se passe point d'années dans la Mission de Maduré , qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentés cruellement par le démon , n'en soient délivrés en écoutant les Instructions qui les disposent au baptême. Le démon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la passion de Notre-Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer , je n'en rapporterai qu'un seul , qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La femme d'un chef de peuplade étant fort tourmentée du démon , fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux , où l'on espéroit qu'elle trouveroit du soulagement. Comme elle n'en étoit que plus cruellement tourmentée , on la

transporta chez un *Gourou* (1), célèbre parmi les Gentils. Lorsque le *Gourou* étoit dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de lui insensiblement; & ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un soufflet qui le couvrit de confusion, & dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le *Gourou* en demeura-là, & fit au plutôt retirer cette femme. Les Idolâtres ne sçachant plus à qui avoir recours, prirent la résolution de la mener au *Gourou* des Chrétiens. Ils la transporterent donc à *Couttour*. A peine fut-elle présentée au Missionnaire, que le démon la tourmenta violemment: mais quand on eut commencé à lui parler de la Passion de Notre-Seigneur, les douleurs cessèrent à l'instant; enfin elle fut parfaitement guérie, avant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mystères.

Souvent le démon apparoît aux Catéchumènes sous une forme hideuse, & leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorés dans le pays. J'ai baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin

(1) Pere spirituel.

qui le conduisoit à l'Eglise , dans un autre , où il vit le démon tenant en main un nerf de bœuf , dont il menaçoit de le frapper , s'il ne changeoit la résolution où il étoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable , c'est que tout ce qui a quelque rapport à la Religion, le signe de la croix , par exemple , l'eau-benite , le chapelot , les médailles de la Sainte-Vierge & des Saints , ont la vertu de chasser entièrement le démon , ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le démon s'étoit saisi , étoit presque continuellement meurtri de coups ; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la bourgade , & qui les obligeoient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les Gentils de cette bourgade me députerent un exprès à *Aour* , pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le Catéchisme , ne fut pas plutôt informé du sujet de cette députation , que sur l'heure il courut à la bourgade éloignée de trois lieues de mon Eglise. Il entre dans la maison de ce furieux , il lui met son chapelot

au col, & le tire au milieu de la rue comme il auroit tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir même à mon Eglise, au grand étonnement des Gentils qui le suivoient de loin.

Quelquefois le démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre sainte Religion. Ce qui est arrivé au Pere Bernard de Sà, mérite de vous être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la Chrétienté d'*Ariapatti*, qui est de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenerent un Indien que le démon tourmentoit d'une maniere cruelle. Le Pere l'interrogea en présence d'un grand nombre d'Idolâtres, & ses réponses surprirent fort les assistans. Il lui demanda d'abord où étoient les Dieux qu'adoroient les Indiens ? La réponse fut qu'ils étoient dans les enfers, où ils souffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent poursuit le Pere, ceux qui adorent ces fausses Divinités ? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorés. Enfin le Pere lui demanda quelle étoit la véritable Religion ; & le démon répondit par la bouche de l'obsédé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui étoit enseignée

par le Missionnaire , & que c'étoit la seule qui conduisoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puissance que les Chrétiens ont sur le démon , ne soit en partie la récompense de leur foi. Ils croient avec simplicité , & Dieu ne manque pas de se communiquer aux simples , tandis qu'il rejette ces esprits superbes , qui voudroient soumettre la foi à leur foible raison.

De cette foi humble & soumise naît dans le cœur des Néophytes une entière confiance en Dieu. C'est sur-tout dans leurs maladies & au lit de la mort , qu'ils donnent des marques de cette espérance vive qu'ils ont en la miséricorde du Seigneur. Je puis le dire ici avec toute la sincérité possible , de cette multitude prodigieuse d'Indiens que j'ai confessés à la mort , je n'en ai pas trouvé un seul qui ne l'acceptât volontiers dans l'espérance d'aller au Ciel. On n'est pas obligé , comme en Europe , de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil & le commencement d'une vie bienheureuse. Leur conformité à la volonté de Dieu est égale dans les autres afflictions qui leur surviennent. Ils se disent continuellement

les uns aux autres : nous souffrons dans cette vie , mais ces souffrances passagères nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du saint homme Job profondément gravée dans l'ame : Dieu nous l'avoit donné , Dieu nous l'a ôté ; son saint nom soit béni.

A quoi les Indiens sont le plus sensibles , c'est à la perte de leurs enfans. Ils les chérissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez ; & , s'il leur en meurt quelqu'un , ils sont inconsolables. Mais l'espérance qu'ont les Chrétiens de les voir dans le Ciel , calme entièrement leur douleur. C'est ce que disoit un jour une bonne Néophyte , qu'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son fils : « Que les Idolâtres , disoit-elle ,
» pleurent leurs enfans , ils ont raison ;
» ils ne peuvent les voir que malheureux
» dans l'autre monde : mais pour moi ,
» j'espère voir le mien dans le sein de
» la gloire , où il fera éternellement
» heureux. Aurois-je raison de m'attrister de son bonheur ?

J'aurois plusieurs exemple semblables à vous rapporter , mais je passerois les bornes que je me suis prescrites. Un

seul vous fera juger des autres. Dans un temps de sécheresse qui menaçoit le pays d'une disette générale, un bon Chrétien vint se confesser, & au sortir du tribunal, il me tient ce discours :
» Tout le monde, mon Pere, craint
» la famine cette année : je n'ai pour
» tout bien que cinq fanons, me voilà
» hors d'état de faire subsister ma fa-
» mille : mais je mepose entièrement
» sur les soins paternels de mon Dieu :
» il a promis qu'il n'abandonneroit ja-
» mais ceux qui mettent en lui leur
» confiance. Je vous ai oui dire dans
» un entretien que Dieu multiplioit
» au centuple ce qu'on donnoit aux
» pauvres pour l'amour de lui : je vous
» apporte mon bien, distribuez-le aux
» pauvres, afin que Dieu prenne soin de
» mes enfans » : & mettant à mes
pieds ces cinq fanons, il alla se cacher dans la foule, sans que j'aie jamais pu le démêler. Je ne sçai si cet exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour inspirer l'amour de Dieu à nos Néophytes. Quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Etre Souverain, ils entrent comme naturel-

lement dans deux sentimens ; le premier d'indignation contre eux-mêmes d'avoir donné de l'encens au Démon, ou à des hommes que leurs vies rendent abominables ; & l'autre d'amour envers un Dieu si parfait & si bienfaisant. J'ai vu un de ces nouveaux Chrétiens, qui ne pouvant se consoler de ce qu'étant païen il avoit porté une Idole infâme sur sa poitrine, prit en secret un rasoir, & se déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne lui restât aucune partie de son corps qui eût touché l'Idole. J'en ai vu plusieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit modérer. » Hé quoi, mon Pere, » me répondoient-ils, un homme qui a » adoré les Idoles, peut-il en trop faire » pour réparer le malheur qu'il a eu d'aimer si tard un Dieu qui l'a tant aimé ? Ceux qui sont nés de parens Chrétiens & qui ont été baptisés dès leur enfance, ont toujours présent à l'esprit la grace singulière que Dieu leur a fait de les distinguer du commun de leurs Concitoyens, en ne permettant pas qu'ils aient été livrés aux folles superstitions du Paganisme.

De-là vient cette tendre piété avec laquelle ils célèbrent les mystères de

la vie de notre Seigneur. Ils sont surtout extrêmement attendris , quand ils entendent le récit de ses souffrances & de sa mort. L'Eglise retentit alors de sanglots & de soupirs. Ils ne manquent pas tous les soirs, après l'examen de conscience, de réciter une Oraison affectueuse qui comprend un abrégé de la passion ; & ils ne la récitent gueres sans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu est véritablement dans un cœur, il produit nécessairement l'amour du prochain. Aussi n'y a-t-il rien de comparable à l'union & à la charité qui regne entre nos Néophytes, nonobstant les usages du pays qui sont très contraires à cette union ; car chacun est obligé, sous des peines très-grieves, de suivre les loix particulieres de sa Caste, & une de ces loix est d'interdire à ceux qui sont d'une Caste supérieure, toute communication avec ceux des Castes inférieures. Cependant la Religion a sçu réformer ces fortes de loix, les Chrétiens y ont peu d'égard, ils se regardent tous comme enfans d'un même pere, & destinés à posséder le même héritage, & dans toutes les occasions ils se donnent les marques du plus tendre attachement.

Leur

Leur coutume est, quand ils se rencontrent, de se saluer les uns les autres en se disant ces paroles : *Louange soit à Dieu*; c'est la marque à laquelle ils se reconnoissent. Quand un Chrétien fait quelque voyage, & qu'il passe dans une bourgade où il y a des fideles, chacun d'eux se dispute le plaisir de le loger & de le régaler : il peut entrer dans chaque maison comme dans la sienne propre. Un Néophyte m'a raconté qu'étant environ à 40 lieues de *Trichirapali*, il tomba malade dans un village où il ne connoissoit personne. Il sçut qu'il y avoit une famille Chrétienne; lui fit sçavoir l'état où il étoit. Aussitôt ces bons Chrétiens vinrent le chercher, ils le transporterent dans leur maison, ils le traiterent avec des assiduités & des soins, qu'il n'auroit pas trouvé dans sa propre famille. Quand il fut guéri, ils lui donnerent de quoi continuer son voyage, & ils l'accompagnèrent assez loin hors de leur bourgade. J'ai vu de pauvres veuves qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, & qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrétiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand

il s'agit de secourir leurs Concitoyens dans leurs besoins spirituels. Ils ont un zele admirable pour la conversion des Idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur coûte. Dans le temps d'une disette générale, qui dura deux années entieres, nos Chrétiens alloient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens prêts à expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du ris, & ils accompagnoient leurs aumônes de tant de témoignages de tendresse, qu'ils en gagnèrent beaucoup à Jesus-Christ. Une veuve baptisa elle seule 25 adultes, & près de trois cens petits enfans.

C'est ce même zele qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies & à se disposer les uns les autres à une sainte mort. Ils se font un plaisir d'enseigner le Catéchisme & les prieres aux Gentils qui veulent embrasser la foi, & de procurer des aumônes aux Chrétiens, qui, étant éloignés de l'Eglise, n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque Néophyte vient à mourir qui n'ait pas de parens Chrétiens, ils prennent la place des parens, & assistent en grand nombre à ses funérailles. Enfin l'amour que se portent nos Néophytes, excite l'admiration même des Gentils, qui disent en parlant

d'eux, ce que les Idolâtres disoient des premiers fideles : « Voyez comme ils » s'entr'aiment les uns les autres, ils » ne font tous qu'un cœur & qu'une » ame ».

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jesus-Christ qu'on n'en ait pour sa sainte mere. C'est pourquoi les Missionnaires ont soin d'inspirer aux Néophytes une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Cette dévotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement Chrétiennes. Il n'y a point de Néophyte qui ne se fasse une loi de réciter tous les jours le chapelet en son honneur ; & quoiqu'on leur ait dit souvent qu'il n'y a point de péché à y manquer, sur-tout quand on en est détourné par quelque occupation pressante, si quelqu'un d'eux y manque une seule fois, il s'en accuse au tribunal de la Pénitence. Quoique les chaleurs insupportables des Indes rendent le jeûne très-pénible, la plupart jeûnent les samedis & la veille des fêtes, & alors ils ne mangent ni poissons, ni œufs, & ils se contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne sont pas pour eux une raison de s'en dispenser. J'ai assisté à la mort une femme âgée de

90 ans, qui, depuis son baptême qu'il le avoit reçu à l'âge de 20 ans, n'avoit jamais manqué de jeûner ces jours-là, non obstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations pénibles. Ces fêtes se célèbrent avec beaucoup de pompes, & il y a un grand concours de peuple sur-tout à *Aour*, où l'Eglise, qui est la plus belle de la Mission, lui est dédiée. Dans cette Eglise est une lampe qui brûle nuit & jour en son honneur. Ces bons Néophytes viennent des extrémités de la Mission pour prendre de l'huile de cette lampe, & ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, & par d'autres événemens qui ne pouvoient être que l'effet d'une protection singulière de la Mere de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvoit avoir des suites très-funestes à la Religion. Un Catéchiste fut député vers le Prince pour implorer sa protection. La négociation étoit délicate & dangereuse. Avant que de partir, il s'adressa à la sainte Vierge, & la conjura d'assister cette Chrétienté persécutée, & de fléchir le cœur du Prince vers lequel il étoit envoyé. Il crut entendre une voix

intérieure qui lui promettoit un succès favorable. Il part avec confiance il arrive à la porte du palais & demande audience. Comme le Prince sommeilloit, on lui dit d'attendre l'heure de son réveil. Le Catéchiste se mit de nouveau en priere, & demanda avec instance à la sainte Vierge qu'elle daignât conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart d'heure, que l'Officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandât audience. Le Catéchiste se présenta, & fut introduit sur le champ. Le Prince s'approchant d'un air gai « Bon courage, lui dit-il ; ce que vous demandez s'exécutera. Une grande Reine vient de m'apparoître en songe, & m'a ordonné de vous être favorable. » Le Catéchiste proposa l'affaire dont il étoit chargé, il obtint aussitôt ce qu'il voulut, & la paix fut rendue aux Chrétiens.

Nos Néophytes ont pareillement une dévotion tendre & affectueuse envers les Saints, dont ils implorent l'intercession dans leurs besoins. Ceux qu'ils invoquent le plus souvent, sont leur Ange-Gardien, leur Patron, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Michel, pro-

recteur de notre Mission, saint Pierre & saint Paul, saint Thomas l'Apôtre de ces contrées-là, saint Ignace & saint François-Xavier. C'est, sur-tout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulièrement à leur Ange-Gardien. « Avant » que de me mettre en chemin, me » disoit un fervent Néophyte, j'y mets » mon Ange-Gardien, & je le suis en » esprit, comme le jeune Tobie suivoit » l'Ange Raphael ». Il n'y a gueres d'années que ces bons Chrétiens ne ressentent les effets d'une protection particulière des Saints, auxquels ils sont le plus dévoués, sur-tout de saint François-Xavier, qui, dans le ciel, n'a pas oublié les peuples qui ont été les premiers objets de son zèle. Je finirai cette lettre par deux traits singuliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un *Parias* Chrétien d'avoir tué une vache, & cela, disoit-on, à dessein d'insulter les Gentils, qui respectent ces sortes d'animaux; son procès fut bientôt fait, & il fut condamné à mort. Les soldats l'attachèrent avec des cordes à un arbre, les mains liées derrière le dos. Cependant l'exécution fut différée

au lendemain, parce qu'il étoit fort tard. Les soldats passèrent la nuit auprès de leur prisonnier, & s'endormirent. Ce bon Néophyte passa ce temps-là en priere, & se souvenant que son Patron, saint François-Xavier, avoit été guéri miraculeusement des plaies que lui avoient faites les cordes dont il s'étoit lié étroitement les jambes, & que ces cordes étoient tombées d'elles-mêmes, il invoqua l'Apôtre des Indes, & il le pria de lui obtenir la même grace. Sa priere fut exaucée; les cordes se brisèrent avec un tel bruit que les soldats se réveillèrent. Le Néophyte pria de nouveau son saint Patron de rendormir ses gardes; ce qui arriva au même instant. Alors profitant de l'occasion, il s'échappa doucement, & s'en alla trouver le Missionnaire, auquel il raconta tout ce qui venoit de se passer, en lui montrant les marques des cordes encore empreintes sur sa chair.

Le second trait n'est pas moins surprenant. Une femme idolâtre du Royaume de *Tanjaour*, s'étant convertie avec sa famille, eut une dévotion particulière à saint François-Xavier. Elle avoit un enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiser, elle voulut qu'il portât

le nom du saint Apôtre, dans l'espérance qu'il lui conserveroit la vie, & le maintiendrait dans l'innocence. Un an après son baptême, cet enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux & les tua tous trois. On vint aussi-tôt en donner avis à leurs parens, & les meres défolées coururent chercher leurs enfans. Il y en avoit deux qui étoient idolâtres, & qui ne voyant point de remede à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs enfans. Celle dont je parle, qui étoit Chrétienne, prit le corps de son petit Xavier qui étoit sans mouvement & sans vie, & elle le porta à l'Eglise. Là, s'adressant au saint Apôtre. « Grand Saint, » lui dit-elle, n'êtes-vous pas le protecteur de ma famille ? N'avois-je pas assuré cent fois mes parens que je n'avois rien à craindre après avoir mis ma confiance en vous ? Cependant je n'ai plus de fils. N'y aura-t-il donc point de différence entre ces meres idolâtres, qui ne connoissent point le vrai Dieu, & moi qui fais profession de le servir, & de vous être particulièrement dévouée ? Consolez une mere accablée de douleur, Vous avez ressuscité tant

» de morts , ne pouvez-vous pas encore
» ressusciter mon fils ? Rendez-moi ce
» cher enfant que vous m'avez donné ».
Elle parloit encore , lorsque les femmes
Chrétiennes , qui étoient présentes ,
crurent voir quelque mouvement dans
le corps du petit Xavier ; un moment
après l'enfant ouvrit les yeux , & sa
mere l'embrassant le trouva plein de vie.

Je crois , mon cher Pere , que vous
ne desirez plus rien de moi , & que vous
avez maintenant une connoissance exacte
de ce qui se passe dans cette Mission.
Je prie le Seigneur qu'il vous fasse la
grace d'y exercer bientôt ce zèle dont
vous me paroissez rempli. Je suis avec
respect en l'union de vos saints sacri-
fices, &c.

L E T T R E

D U P E R E T U R P I N .

A Pondichéry , en l'année 1718.

P U I S Q U E vous souhaitez sçavoir la
maniere dont on apprête le coton , &
dont on fait la toile aux Indes , il me
sera aisé de vous satisfaire , parce qu'a-

D v

vant de vous répondre , j'ai tiré des ouvriers même toutes les connoissances que j'ai cru nécessaires sur ce sujet.

Le coton naît aux Indes d'un arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorsqu'il est grand , il jette un fruit verd de la grosseur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir il s'entr'ouvre en forme de croix. Alors le coton commence à paroître. Lorsqu'il est tout-à-fait mûr , il se divise en quatre parties égales , qui se séparent entièrement , & qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussi-tôt le coton mêlé avec la graine ; mais comme cette graine y est fortement attachée , on la sépare par le moyen d'une petite machine assez ingénieuse d'environ 13 à 14 lignes de diamètre , & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux pieces de bois , qui sont de la hauteur d'une coudée , & de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes sont placés immédiatement l'un sur l'autre à une ligne ou à une ligne & demie de distance , en sorte que les graines de coton ne puissent pas passer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine , c'est que par le mouvement

de la manivelle qui tient au cylindre d'en haut, ces deux cylindres se meuvent en un sens contraire. Cela se fait par le moyen de deux pieces de bois, qui communiquent avec les deux axes du côté opposé à la manivelle, & qui étant en forme de vis s'engrènent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faisant tourner le cylindre d'en haut dans un sens, le bout du même cylindre s'engrénant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement que le coton qu'on approche de ces deux cylindres, est attiré & passe entre deux, en laissant tomber les graines qui y étoient embarrassées. Ces graines sont destinées à ensemençer les terres propres au coton.

On carde ensuite le coton : cela se fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis. Ensuite on l'étend sur une natte, & on acheve de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus, & dont on pince la corde, en sorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement sur le coton, le fouettent, & le rendent fort rare & fort délié. On le donne ensuite à des ouvriers, hommes & femmes, pour le

filer, ce qui se fait avec un rouet, qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileurs & des fileuses. Il y en a de fin & de grossier, & entre ces deux extrémités, il y en a aussi de plusieurs fortes. Au reste, on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au tisserand. Celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, & réserve le plus fin pour ourdir la toile: ce qui suppose que dans le fil de même espèce, il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame, & lorsqu'il est bien chaud on le plonge dans de l'eau froide: c'est-là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile, se prépare en cette manière. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache en assez petite quantité. Ensuite on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, & enfin, on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le devide, ce qui se fait en cette manière:

On plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la distance d'une coudée l'une de l'autre ; dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes enfans entrelaissent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières, pour tenir le fil en sujettion, & pour le mieux préparer. Après qu'on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claye, & on le porte ainsi dans un étang, où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heure, & l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laisser sécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'est pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, & les tisserans assis auprès de la claie revoyent les fils. l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton superflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place. Ce travail est fort ennuyeux.

Après ce travail, on pense à donner au fil la préparation nécessaire pour le mettre en œuvre. Pour cela on arrache la claie, & on l'étend sur des chevalets posés d'espace en espace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *canje*. Ce *canje* n'est autre chose que l'eau du ris cuit, mais qui étant gardé depuis long-tems, est extrêmement aigre, & d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous côtés avec le *canje*, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, & ensuite on exprime avec les doigts le *canje* qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremêlés lorsqu'on a donné le *canje*: cela se fait d'abord avec les doigts; mais ensuite bien mieux avec une espece de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'insinuant entre les fils, les nettoient parfaitement, les unissent, & en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-tems; après quoi on passe sur le fil une colle faite de ris cuit, & pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois les vergettes. Enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état, & pour dernière préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette

liqueur. Il est à observer que ces différens apprêts qu'on donne au fil, se doivent donner des deux côtés de la claie, en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté, pour y donner le même apprêt. Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soie : sans le *canje* & les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas, à beaucoup près, la beauté qu'il a ; car le *canje*, ainsi aigri, resserre & réunit en même temps les filamens insensibles qui composent le fil ; & la colle venant par dessus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus flexible le même fil. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, & on en fait les mouffelines, les *Salem-pouris* (1), & généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil & de la main du Tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile est, à quelque diffé-

(1) Espece de toile de coton.

rence près, assez semblable à celui dont on se sert en Europe, & la maniere de la faire est à-peu-près la même. La toile faite, il faut la blanchir, & lui donner ce beau lustre que le coton porte avec soi. On la met donc entre les mains du Blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre & la laisse quelque temps à l'air. Ensuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'élève de cette eau bouillante, se répand & se filtre dans la toile imbuë des sels les plus subtils de la fiente de vache, & par sa chaleur délaye & fait sortir les ordures de la toile. C'est là la première lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit, & le lendemain on la lave & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche

& légère, qui est tout-à-fait stérile, & qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre & de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper & on frotte bien la toile dans cette eau, après quoi on en exprime l'eau, & on laisse la toile quelque temps étendue à l'air, on la tord de nouveau, & l'ayant mise comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laisse prendre la seconde lessive, qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile avec le secours des sels dont elle est imbue, acheve de lui ôter la saleté qui lui restoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne soit pas encore assez blanche, on réitere cette seconde lessive, après quoi on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire, ensuite on la fait sécher au soleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *salempouris*, & à d'autres toiles semblables : on les plie en dix ou douze doubles, & après les avoir mis sur une planche bien polie, on les bat à grands coups de masse pour les unir davantage & leur donner le dernier lustre. Je suis, &c.

L E T T R E

*Du Pere Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere * * * , de la même Compagnie.*

A Pondichéry , ce 19 Avril 1719.

MON RÉVÉREND PERE ,

La paix de Notre Seigneur.

Je satisfais avec plaisir à ce que vous souhaitez de moi : je vous envoie une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des Etats où se trouvent nos Missions , connues depuis long-temps sous le nom de Maduré. On n'a eu jusqu'ici que des idées assez confuses de cette partie de l'Inde méridionale , située entre la côte de Coromandel & la côte de Malabar : comme il n'y a que nos Missionnaires qui aient pénétré dans ces terres , où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens idolâtres , il n'y a qu'eux aussi qui puissent nous en donner des connoissances sûres.

Quoique mon principal dessein ait

ates

chy

anes

la

vel

kelpe

Id

Pan

otat

de C

L E T T R E

*Du Pere Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere * * * , de la même Compagnie.*

A Pondichéry , ce 19 Avril 1719.

MON RÉVÉREND PERE ,

La paix de Notre Seigneur.

Je fatifais avec plaisir à ce que vous fouhaitez de moi : je vous envoie une carte auffi exacte qu'elle a pu fe faire des Etats où fe trouvent nos Miffions , connues depuis long-temps fous le nom de Maduré. On n'a eu jufqu'ici que des idées affez confufes de cette partie de l'Inde méridionale, fituée entre la côte de Coromandel & la côte de Malabar : comme il n'y a que nos Miffionnaires qui aient pénétré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens idolâtres , il n'y a qu'eux auffi qui puiffent nous en donner des connoiffances fures.

Quoique mon principal defsein ait

MER
DES
INDES



ROYAUME DE CARNATE

ROYAUME DE
CHIRANGAPATNAM

TERRES DE ROYAUME
CHILANAI
KEN
DE GINGI

ROYAUME DE
MAISSOUR

ROYAUME DE
MADURÉ

ROYAUME
TANJAOUR

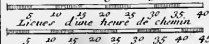
ROYAUME DE
TRAVAN
COR

ISLE

DE CEILON

Echelles

Licue a vingt au degré



été d'abord de faire connoître les Royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Gingi, de Mayssur & du Carnate, où nos Missions sont établies, je ne laisserai pas de vous entretenir de toute l'Inde en-deçà du Gange; mais je ne le ferai qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux faire entendre la plupart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos Missionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindrai des observations qui ont été faites avec exactitude, & qui pourront servir à perfectionner cette partie de la Géographie qui concerne les Indes.

Tous les Géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties : la première qui est en-deçà du Gange : la seconde qui est au-delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves célèbres de l'Indus & du Gange, & entre différentes mers qui en font une péninsule. Elle est bornée du côté de l'ouest par l'Indus & par la mer occidentale des Indes; du côté de l'orient par le Gange & par les côtes d'Orisa & de Coromandel; du côté du sud par le cap de Comorin & par la mer méridionale des Indes; & enfin du côté du nord par les monta-

gnes d'Ima , qui font une suite du mont Caucase.

Les anciens Géographes ont représenté cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange , dont les côtés étoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette description , qui est assez imparfaite , les côtés égaux sont d'une part les rivages du Gange & de l'Indus jusqu'à leur embouchure , & les côtes de la mer occidentale des Indes , depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au cap de Comorin ; & de l'autre part , les côtes d'Orixa & de Coromandel jusqu'au même cap. Les deux angles du sud au nord sont le cap Comorin & la fameuse montagne d'Ima : les deux autres de l'orient à l'occident sont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes orientales , telles que je viens de les décrire , sont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes de Gate , qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale , jusqu'à la partie la plus septentrionale. Elles commencent au cap de Comorin & se terminent au mont Ima , que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux Géographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens

P'appellent , & qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes , ils ont appelé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve jusqu'à la mer orientale ; & parce que Delhi a été long-temps le séjour des Souverains , on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui étoient compris dans toute l'étendue de ces terres , formoient autrefois un vaste Empire , & que le Souverain de cet Empire , avoit sous lui plusieurs autres Princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet Empereur étoit absolu , & avoit dans sa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs Etats , qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du Roi des Rois ; c'est ainsi qu'ils appellent cet Empereur , qu'ils regardoient comme le maître du monde , & qui dans la suite fut nommé Empereur de Bishnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés; on connoît maintenant les autres sous des noms très-différens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est du débris de son Empire que se sont formés tant de divers Etats, & sur-tout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus méridionales.

Un des premiers Royaumes qui se sépara de l'ancien Empereur des Indes, fut celui de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque temps par des Princes particuliers dont l'autorité étoit absolue; mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considérable du Royaume de Decan reconnoissoit encore l'Empereur de Bisnagar, lorsque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la ville de Goa lorsqu'elle fut prise par Albuquerque étoit un Officier qui avoit secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar; c'est ce qui paroît par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foi qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privilèges à quelques Temples

des environs de la ville. Pour ce qui est des Rois de Malabar, il y avoit encore plus long-temps qu'ils s'étoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainsi les Etats de l'Empereur de Bifnagar s'étendoient encore, il n'y a pas deux cens ans, depuis Orixá jusqu'au cap de Comorin. Il possédoit toutes les terres qui sont sur la côte de Coromandel, & plusieurs places maritimes sur la côte occidentale des Indes. Les Patanes venus du nord le dépouillerent d'une partie de ses Etats; une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançaient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reste à la destruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Bifnagar avoit confié le commandement de ses armées à quatre Généraux qui faisoient profession du Mahométisme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes considérable dont ils se servirent pour envahir les Etats de ce malheureux Prince. Le plus puissant de ces Généraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom; le second fixa sa demeure à Visapour, & se fit nommer le Roi de Decan. Les deux autres leverent pareillement l'étendart de la révolte, &

se rendirent maîtres de deux places importantes.

Depuis ce temps-là le Mogol a tout englouti ; à la vérité , les Princes de la partie méridionale n'ont pas encore été tout-à-fait subjugués ; mais le Nabab (1) les inquiete de temps en temps , & exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer ; de sorte , qu'à proprement parler , il n'y a que les Princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source ; c'est dans le pays de Cachemire , si l'on en croit quelques Indiens ; d'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le midi comme le Gange , avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient , & que l'Indus au contraire se détourne vers l'occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand & le plus fameux fleuve de toute l'Asie ; sa source , selon l'opinion des Indiens , est toute céleste. C'est , disent-ils , un de leurs

(1) Gouverneur général d'une Province.

Dieux, qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima; c'est de-là que traversant divers Etats, & dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs villes célèbres, dont la plus fameuse, disent les Indiens, est *Cachi*; puis il passe dans le Royaume de Bengale, & se jette dans la mer par plusieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens, le Gange est une rivière sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoient jeter dans le fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux Pénitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons*. Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent

aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds, & mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau si salutaire. Ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre.

Telle est l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé sur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vu ni en Europe ni en Asie de rivière qui lui soit comparable. Vers son embouchure on découvre une petite ville nommée *Balassor*. Presque tous les Européens y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux; c'est là aussi que se trouvent les Pilotes côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le Gange, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure très-dangereuse. Les Européens ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve. Celle des François est à *Chandernagor*, celle des Portugais à *Ouguely*; les Anglois & les Danois en ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être d'où a pu venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange; à cela je réponds

que les Idolâtres , presque dans tous les pays , ont regardé les grandes rivières comme des Divinités , ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. Outre le Gange , il y a encore cinq ou six autres rivières qui sont en réputation aux Indes , entre autres le *Caveri* qui passe à *Trichirapali* auprès du célèbre Pagode de *Chirangam*. De plus il est certain , comme je l'ai déjà fait voir dans une lettre adressée à M. l'ancien Evêque d'Avranches , que les Indiens ont oui parler du Paradis terrestre , des fleuves qui l'arrosent , & de l'arbre de vie ; & il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle rivière que le Gange , ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du Paradis terrestre , qu'ils ont reçue par tradition de leurs peres , ils ont mêlé dans la suite , selon leur génie , plusieurs fables ; par exemple , que le Gange traverse un jardin délicieux , dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent , & leur donnent un siècle de vie ; en sorte que celui qui à la fin de chaque siècle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange , pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a

vu qui ont vécu jusqu'à 300 ans, parce que, disent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du 4^e siècle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célèbres fleuves, il faut maintenant parcourir les principales villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Je commence par celle qui regne depuis Bengale jusqu'au cap de Comorin, & qui est à l'orient; elle s'appelle en général la côte de Coromandel; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne : on l'appelle, par exemple, la côte d'Orixa, lorsqu'elle termine le petit Royaume de ce nom, qui est au midi de l'embouchure du Gange : on l'appelle pareillement la côte de la Pêcherie dans la partie méridionale, parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery, parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos Missionnaires, il est plus aisé de connoître la longitude des autres villes de la côte, qui va en plusieurs endroits presque nord & sud, excepté vers l'embou-

chure du Gange, qu'elle décline vers l'est.

Pondichery appartient aux François, & c'est le plus bel établissement qu'ils aient aux Indes. On y voit une forteresse régulière, & où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne defense : elle est toujours bien fournie de munitions de guerre & de bouche : la ville est grande & les rues y sont tirées au cordeau : les maisons des Européens sont bâties de briques ; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux ; mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserands travaillent ces toiles de coton si fort estimées en Europe. Les Révérends Peres Capucins y ont un Couvent, les Jesuites & Messieurs des Missions étrangères y ont aussi chacun une maison & une Eglise.

Après plusieurs observations des éclipses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris & celui de Pondichery, étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés, & par conséquent, comme

dans les hypothèses de l'Observatoire de Paris, la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery est de 100 degrés 30 minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit glissée dans les cartes de Géographie, qui ont eu le plus de cours en Europe, comme sont celles de Messieurs Samson & Duval, où on éloignoit cette côte de plus de quatre cens lieues qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pondichery, on a trouvé qu'elle étoit un peu plus considérable que celle qu'on avoit arrêté dans les premières observations, où l'on n'avoit remarqué par la distance du Zenith à l'équateur, que onze degrés cinquante-fix minutes vingt-huit secondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pondichéry vers le nord, & suivant la côte, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle aussi Meliapour, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'est-à-dire, la ville des Paons, parce que les Princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le fai-

soient peindre sur leurs étendarts. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon si beau & si riche sur le ciel de leur Trône. Le fond du ciel, dit un de nos voyageurs, qui assure l'avoir vu, est tout couvert de perles & de diamans, & est entouré d'une frange de perles : au-dessus du ciel, fait en forme de voûte, se voit un Paon dont la queue relevée est de saphirs, & d'autres pierres de couleur ; le corps est d'or émaillé, semé de pierreries ; enfin, on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire, de cinquante karats.

Les observations du Pere Richaud, portent que la latitude de Saint-Thomé est de treize degrés dix minutes. Saint-Thomé étoit, il n'y a pas quarante ans, une des plus belles villes & des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais ; mais comme ils se voyoient dépouillés peu à peu par les Hollandois de leurs principaux Etats, ils prirent le parti d'abandonner cette place au Roi de Golconde. M. de la Haye, envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaisseaux de guerre, crut avoir des raisons pour l'attaquer : il fit sa

descente , & l'emporta en peu d'heures ; au grand étonnement des Indiens : il la conserva pendant deux ans , & les François en feroient encore aujourd'hui les maîtres , s'il lui fût venu du secours d'Europe.

Le Roi de Golconde craignit à son tour que les François ne songeassent à reprendre ce poste ; c'est pourquoi il se détermina à démanteler la forteresse & la ville. C'est de ses débris qu'on a étendu & augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquît le Royaume de Golconde , & il est aujourd'hui le maître de Saint-Thomas. Les Portugais ne laissoient pas d'y avoir un beau quartier , où l'on voyoit des maisons assez agréables & des rues fort larges. Cette partie , où ils s'étoient retirés , étoit environnée de murailles , & ils y avoient déjà commencé quelques petits bastions.

A une lieue au nord de Saint-Thomas , on trouve *Madraspatan* , que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il seroit inutile de marquer sa longitude & sa latitude ; ce que j'ai dit en parlant de Pondichéry , suffit pour faire connoître la longitude & la latitude des autres villes de la côte , pourvu qu'on en sache la distance nord & sud.

Madras est une fort belle ville qui appartient aux Anglois : elle est ceinte de murailles : il y a un fort quarré , mais sans ouvrages extérieurs , qu'on appelle le fort Saint-Georges. On voit une seconde ville habitée par les Arméniens & les Marchands des Nations étrangères , & ensuite une troisième , où résident les Indiens , beaucoup plus grande que la première , & qui en est comme le fauxbourg. On compte dans les trois villes près de cent mille âmes. Les Anglois , à ce qu'on dit , y tirent de droits plus de soixante mille pagodes , qui font trente mille pistoles. Nos Missionnaires , qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras , se louent infiniment de la politesse de messieurs les Anglois , & des marques d'amitié dont ils les ont honorés ; je leur dois ce témoignage de notre reconnoissance ; & je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieues au nord de Madras , les Hollandois ont une forteresse qu'on appelle *Paleacatte*. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la côte de Coromandel , & ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus confi-

dérables vers la côte du nord , sont *Massulipatan* & *Jagrenat*. *Massulipatan* appartenoit anciennement au Roi de Golconde ; il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette ville est éloignée de Golconde d'environ quatre-vingt lieues. Les principales Nations de l'Europe , qui trafiquent aux Indes , y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille , sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois , le plus long , je crois , qui soit au monde : il est utile dans les grandes marées , où la mer couvre beaucoup de terrain ; on y respire un très-mauvais air. Je trouve dans mes Mémoires que sa latitude est de 16 degrés 30 minutes. On compte plus de 100 lieues de chemin par terre , de Madras à *Massulipatan* ; mais il est vrai qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célèbre par son Pagode. Nos voyageurs , & sur-tout M. Tavernier , en disent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce temple une Idole , dont les yeux sont formés de deux gros diamans ; qu'il lui en pend un autre sur l'estomach , que ses bracelets sont de perles & de rubis , & que les revenus de ce Pagode sont si confi-

dérables, qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pélerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célèbre des fêtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choses qu'on rapporte me paroissent assez suspectes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Pagode est peu connu dans les parties méridionales de l'Inde, & je ne sçache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un seul Indien; au lieu qu'on vante fort celui de *Cachi*, que je crois être la même chose que *Banare*, ainsi que je l'expliquerai dans la suite. C'est, sans contredit, le temple des faux dieux le plus célèbre qui soit aux Indes. Mes Mémoires rapportent que cet endroit où est situé le temple appelé Jagrenat, a la latitude de dix-neuf degrés cinquante minutes. Si cela est, il ne doit être guere éloigné de Balassor, qu'on dit être au vingtième degré de latitude.

Je reviens maintenant à Pondichery, pour suivre la côte jusqu'au cap de Comorin; c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery, en allant au sud, on arrive à *Portonovo*. Les Anglois & les Hollandois y ont quelques maisons, & les Portugais y sont en très-grand nombre.

On voit une assez belle Eglise , où s'assemblent les Chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Portonovo , se trouve *Coudelour* , que les Indiens nomment *Courralour*. C'est une ville assez considérable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant , on voit *Trankebar* , appelée par les Indiens *Tarangambouri* , c'est-à-dire , la ville des ondes de la mer. Cette ville est éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery : elle appartient aux Danois. Les rues en sont droites , il y a de belles maisons , & la forteresse , dont la forme est quadrangulaire , paroît très-agréable quand on la voit du côté de la mer. Quand les Européens y abordent , le Gouverneur envoie de beaux chevaux & des soldats pour les recevoir à la descente , & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse , où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre. Il se présenta une occasion où ils ne contribuèrent pas peu à conserver la forteresse aux Danois , qui n'étoient pas en état de la défendre. Le Roi de Tanjaour assiégea cette place il

y a quelques années ; mais ses efforts furent inutiles , & il fut contraint de lever le siège.

A une demi-journée de Trankebar , sur le chemin de Portonovo , se voit *Caveripattevam* , que les Européens nomment *Caveripattam* : c'étoit autrefois une grande ville , & fort célèbre parmi les Indiens. Aujourd'hui elle est presque entièrement ruinée. L'air y est fort bon , & les François y ont un établissement.

La ville de *Negapatam* se trouve en sortant de Trankebar du côté du midi : elle est située à onze degrés de latitude nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattanam* , c'est-à-dire , la ville des Serpens. C'étoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel ; & comme ils possédoient la côte de la Pêcherie & l'Isle de Ceylan , cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit plusieurs belles Eglises & un collège appartenant aux Jésuites. Les Hollandois s'en sont emparés avec le secours du Roi de Tanjaour , qu'ils engagèrent à trahir les Portugais. On y a bâti une forteresse ; les Chrétiens y ont une Eglise desservie par un Religieux de Saint François.

En marchant toujours vers le sud , on

trouve, à dix lieues environ de *Negapatam*, le cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau golfe qui va se terminer à la côte de la Pêcherie. C'est-là aussi que la côte de Coromandel, qui étoit nord & sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'ouest, & puis elle se détourne peu à peu vers le sud jusqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Travancor, qui n'est, suivant plusieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits considérables, sçavoir, *Outiar*, où est *Ramanancor* & *Tutucurin*. On peut y joindre aussi *Manapar*. Je dirai un mot de chacun.

On voit à *Outiar* une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde : c'est un pont qui a environ un quart de lieue ; & qui joint à la terre ferme l'Isle où est *Ramanancor*. Ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres : ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élèvent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer, qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'en-

droit des courans ; j'en ai mesuré qui avoient dix-huit pieds de diametre , d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix , & aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage de l'art : car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces masses énormes , & encore moins comment on auroit pu les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature , il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vu. Les Idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les dieux , quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Isle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit accoutumé de se retirer dans l'Isle de Ramanancor , quand il étoit poursuivi par les Rois de Maduré : il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers , qui sont comme autant de platteformes , & il y faisoit passer ses éléphants , son canon & son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de *Ramanancor*, quand j'aurai expliqué ce que c'est que *Cachi* ; les deux pagodes de *Ramanancor* & de *Cachi* étant , au rapport des Indiens , les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale ou plutôt l'unique Ville qui soit à la côte de la Pêcherie, le reste n'étant que de grosses Bourgades ou des villages. De loin on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maisons; mais quoiqu'elle soit fort peuplée, on trouve, en y arrivant, qu'elle n'est en rien supérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois, à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite forteresse. La hauteur du pôle à *Tutucurin*, est, selon les observations du Pere Noel, de 8 deg. 52 min.

Après *Tutucurin*, *Manapar* est l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les Chrétiens y avoient autrefois une belle église, mais elle fut convertie en magasin par les Hollandois, & on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8 deg. 27 min. Pour ce qui est de la longitude, elle est assez régulièrement marquée à 98 deg. 45 min.

Je dirai ici en passant que j'ai souvent admiré la connoissance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent: il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par

rapport à tel rumb de vent, il ne se trompe jamais. Je me suis fait quelque-fois un plaisir, en marchant avec eux, de m'éloigner tant soit peu du nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller, à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier *Manar*, cette Isle si célèbre par le grand nombre d'Idolâtres que saint Xavier convertit à la Foi, du nombre desquels étoit le propre fils du Roi de *Jafanapatan*, qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes, en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vrai que *Manar* appartienne au Roi de Maduré, comme le disent quelques relations. Les Portugais la possédoient il y a plus de cent ans, & ce n'est que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois se furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'Isle de *Manar* n'est séparée de l'Isle de Ceylan que par un petit canal qui n'est en quelques endroits

que de trente ou quarante pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine sur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre églises, dont l'une étoit dédiée à saint Jean. C'est dans les fondemens d'une de ces églises, qu'ils trouverent une médaille de l'Empereur Claude : il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré assez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ses Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'étoit une Isle dont les mers qui l'environnoient étoient semées de perles, dont les bois étoient de canelle & les forêts d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de crystal : en un mot le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis terrestre. Cette description est sans doute exagérée, néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Isle qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Larka*, & tous les Idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui est

une des principales Divinités Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pegouans assurent qu'*Anouman*, singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* métamorphosé en *Ramen*. Les Siamois disent que leur Dieu *Somono-codon* a un de ses pieds marqué dans l'Isle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venue de Ceylan. Cette Isle a environ deux cens lieues de tour; elle est arrosée de quantité de belles rivières, & les moissons y sont abondantes. La Religion Chrétienne y florissoit, surtout à *Jafanapatan*, avant que les Hollandois s'en fussent rendus les maîtres: il y a encore d'excellens Missionnaires qui se sont retirés à Candé & dans les autres Provinces intérieures de l'Isle. Le Roi de Candé est fort gêné dans son commerce, & toutes les raretés de son Isle lui sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même sa canelle & ses éléphants, qui sont les plus beaux & les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar & Tutucurin se trouve une grande bourgade appelée Pumi-cael, & nommée par les Indiens *Pour-*

neicayel, où le Pere Antoine Criminal fut le premier de notre Compagnie qui reçut la couronne du martyre, lorsqu'il cultivoit la Chrétienté de la côte de la Pêcherie. Il expira noyé dans son sang sur la porte de son église, & aux pieds des mêmes autels où il venoit de sacrifier l'Agneau sans tache. La latitude de Pumicael est de 8 deg. 38 min.

Il est temps de venir à la côte de Malabar : mais comme elle est assez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le Pere Noel y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut desirer.

A *Tangapatan*, la distance du zenith à l'équateur est de 8 deg. 19 min. cet endroit est éloigné du cap de Comorin de huit lieues & demie Portugaises.

Coilan, qui est une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8 deg. 48 min.

Tanor, capitale d'une Principauté du même nom, a 11 deg. 4 min.

Calecut, ville autrefois très-célèbre, a 11 deg. 17 min.

Cananor a 11 deg. 58 min.

Depuis le cap de Comorin jusqu'à Cochin, & au-delà, les deux Etats les plus considérables sont ceux de Travancor & de Zamorin. Le premier étoit;

il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une Reine qui se gouvernoit entièrement au gré de ses Ministres. La ville de Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle est située aux pieds des montagnes, environ à quatre lieues du cap de Comorin, & est fort peuplée. On y a bâti une église en l'honneur de saint François Xavier, au même endroit où les habitans voulurent le brûler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il y récitoit son bréviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, & continua sa priere sans s'émouvoir. Après que la cabane eut été réduite en cendres, il parut sain & sauf, sans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on sçait dans le pays par tradition, & dont il n'est point fait mention dans les différentes vies qu'on a publiées de cet Apôtre. Les grâces singulieres que Dieu accorde à ceux qui visitent cette église, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui est des Etats de Zamorin, Calecut qui en étoit la capitale, étoit autrefois très-célèbre, & c'est là que les Portugais aborderent la première fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est au-

jourd'hui très-peu de chose, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. La mer gagne tous les jours du terrain sur cette côte.

Cochin est une autre ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle étoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apostoliques, qui alloient porter les lumieres de la Foi chez les Nations Idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défendue, d'un côté, par la mer, & de l'autre, par une grande riviere. Les maisons y sont belles, & les rues plus larges que dans les autres villes de la côte. Le Pere Noel y trouva la hauteur du pôle de 9 deg. 58 min.

Goa, par où je finis de parler de cette côte, est éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux forts construits aux pieds des montagnes & bien garnis de canons qui en défendent l'entrée. Cette entrée est fort étroite, parce que

les montagnes qui sont de chaque côté se rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa & les terres des environs jusqu'à l'embouchure, plus de quatre cens pieces de canon. La riviere est large, belle & majestueuse. Ceux qui ont navigé sur ce fleuve, disent que c'est un des plus agréables spectacles qui soit dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maisons, des jardins utiles & agréables, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La ville étoit autrefois comparable & même supérieure en beaucoup de choses aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'est plus ce qu'elle étoit il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices : le palais du Viceroi & celui de l'Inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles églises, & notre Compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'est le bonheur qu'elle a de posséder le corps miraculeux de saint François Xavier. L'air n'y est plus si bon, & c'est peut-être ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récompense, il est admirable à la campagne & dans les lieux circonvoisins. C'étoit pour les

anciens Empereurs de Bisnagar une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élévation du pôle 15 deg. 31 min., sa longitude est de 93 deg. 55 min.

Comme les Indiens vantent extrêmement la ville de *Cachi* qui est vers le nord, & *Ramanancor* qui est vers le sud, & que ce sont-là les deux pôles de leur Géographie, je ne puis me dispenser d'en parler. Il n'est pas aisé de dire ce que c'est que *Cachi*, non plus que l'endroit où il se trouve. Je rapporterai simplement quelques conjectures qui me persuadent que *Cachi* n'est autre chose que la ville de *Banare*, située sur le Gange. Les voici :

Les Pélerins de *Cachi* disent qu'en partant de Ramanancor, Golconde se trouve à la moitié du chemin. Or si Ramanancor est à neuf degrés dix minutes, & que Banare soit à vingt-six degrés trente minutes, comme le marquent nos voyageurs, il s'ensuit que Golconde, qui est, comme on l'assure, à dix-sept degrés, est presque au milieu de la route qu'on doit tenir.

D'ailleurs, les Indiens m'ont assuré que quelques Brame appellent *Cachi* du nom de *Vana raja*, comme qui diroit

le désert royal, ou plutôt le Roi des déserts : parce que, disent les Indiens, c'est dans un désert aux environs de *Cachi*, que les plus célèbres Hermites se sont retirés pour faire pénitence. Or, comme le changement de l'*V* au *B* est facile, je ne doute presque pas que par *Vana raja*, ils n'entendent la ville de *Banare*.

Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les Pélerins pour se rendre à *Cachi* ; ceux qui vont par *Golconde*, disent qu'au sortir de *Bagnagar*, il faut prendre tant soit peu à l'est, & que par-là ils se rendent droit à leur terme. Les autres qui vont par *Agra*, afin de visiter *Matura* qui se trouve sur cette route, & qui est un autre Pagode fameux par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche, & qu'on marche presque toujours vers l'orient ; or, il est certain qu'il n'y a de lieu considérable que *Banare*, auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture. *Cachi* est parmi les Indiens, ce qu'étoit *Athenes* parmi les Grecs : c'est, disent-ils, la plus fameuse Université du monde ; c'est-là qu'on enseigne toutes les sciences ; & quoique maintenant il y ait peu d'étudiants, il y

a néanmoins plusieurs Docteurs qui ont chacun un certain nombre de Disciples. Ils s'assembent sous de grands arbres, ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare*. Un de nos plus célèbres voyageurs assure qu'il y a auprès du Pagode un College qui a été bâti aux frais du plus puissant *Raja* de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune Noblesse. Il ajoute que deux enfans de ce Prince y étoient actuellement sous la conduite des Brame, & qu'ils apprennent à lire & à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *Samouferadam* qu'on parle vers le nord, ou le *Grandam* qui est en usage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embarraffer de *Cachi* ? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse & en des termes les plus magnifiques. C'est, selon eux, un lieu sacré & divin, c'est le séjour de leurs Divinités : *Ramen* & les plus célèbres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent *Cachi*. Quiconque meurt dans une terre si sainte, ses péchés lui sont pardonnés ; il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de *Cachi*,

est, par cette seule raison, infiniment respectable; n'eût-il aucun mérite d'ailleurs, c'en est un grand d'avoir été à *Cachi*. Enfin ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles pour représenter dignement la sainteté d'un lieu si vénérable.

Pour ce qui est de *Banare*, que je crois être le *Cachi* des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'est, à ce qu'ils assurent, la ville la mieux bâtie des Indes; presque toutes les maisons y sont de pierres de taille ou de briques; on y voit de très-beaux Caravanas (1); les rues y sont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la ville; la situation en est belle; le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierre interrompues de temps en temps par des plateformes. Ce récit est conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de *Cachi*: ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de *Ramanancor*, que les Indiens appellent

(1) Bâtiment destiné à loger les voyageurs.

Rameissouram : parce que , dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie , je demeurai dix jours dans l'isle où est ce Pagode. Cette isle a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle soit très-sabloneuse , on y voit pourtant de beaux arbres. Il n'y a que quelques villages. Le Pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cens colonnes de marbre dont parle une relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que plusieurs autres qui sont dans les terres. Je crois qu'il n'est si fort estimé qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres sont persuadés que ce bain efface entièrement les péchés , surtout si on le prend au temps des éclipses du soleil & de la lune. J'eus alors la consolation d'apprendre que dans un lieu où l'on rend tant d'honneur au démon , Dieu s'étoit choisi de fideles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit village où je trouvai une Chapelle bâtie par les Chrétiens qui s'y étoient retirés , & j'y baptisai plusieurs de leurs enfans.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale , je dirai encore un mot de *Golconde* & de *Visapour* , deux villes

dont il est à propos de donner la connoissance, parce que nos Missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

La ville qu'on appelle aujourd'hui *Golconde*, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, & dans la suite le nom de *Golconde* lui est resté. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : elle est bien située, & les rues en sont belles. La rivière qui y passe & qui va se jeter dans la mer de *Masulipatan*, est large, & roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont qu'on dit être aussi beau que le pont-neuf de Paris : le palais du Roi est magnifique. Depuis que cette ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurengzeb la pilla entièrement avant que de prendre la forteresse. C'est dans le Royaume de *Golconde* que se trouve la fameuse mine de diamans.

Visapour, capitale du Royaume de *Décan*, est une autre grande ville située sur le fleuve *Mendoka*. Le palais du Roi est vaste : il est entouré de fossés pleins d'eau, où il y a grand nombre de crocodiles, qui servent, selon l'usage des

Indiens, à rendre une forteresse moins accessible. Le Roi, que les Portugais appellent l'*Idalcan*, avoit trois bons ports sur la côte qui regne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est *Rajapour*, qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires que Visapour est à dix-sept degrés trente minutes d'élévation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les Royaumes de *Maduré*, de *Mayssur*, de *Tanjaour*, de *Gingi*, & de *Carnate*, où sont établies les Missions de notre Compagnie, & parcourons ces petits Etats l'un après l'autre.

Je commence par le Royaume de *Maduré*. Il est borné à l'orient par les Etats du Roi de *Tanjaour*; au midi par la mer méridionale des Indes; à l'occident par les Etats des Princes de Malabar; au nord par les terres de *Mayssur* & par celles qui appartiennent au Gouverneur de *Gingi*. Ce Royaume est aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit

millions. On y compte soixante-dix *Pal-leacarens* : ce sont des Gouverneurs absolus dans leurs petits Etats, & qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le Roi de *Maduré* leur impose. Ce Prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie. Il a près de cent éléphants qui lui sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré est la Capitale du Royaume : elle est environnée d'une double muraille : chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons. La forteresse dont la forme est quarrée, est entourée d'un fossé large & profond avec une escarpe & contrescarpe très-fortes. Il n'y a point de chemin couvert à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues, qui répondent aux quatre côtés de la forteresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne qui est belle & fertile.

L'intérieur de la forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'orient & au midi contiennent le Palais

du Roi. C'est un labyrinthe de rues ; d'étangs , de bois , de salles , de galeries , de colonnades , & plusieurs maisons semées ça & là. Quand on y a une fois pénétré , il n'est pas aisé d'en trouver l'issue. Lorsque les Rois de *Maduré* y faisoient leur séjour , on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken* , qui a le plus contribué aux embellissemens de ce Palais , y tenoit plusieurs milliers de femmes renfermées. Les salles publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée se trouvoit une grande galerie soutenue par 20 grosses colonnes de marbre noir bien travaillées. De-là on passoit dans une grande cour , où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galeries , dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le dessein de ce Palais , à ce que m'a assuré un ancien Missionnaire , a été dressé par un Européen : on y voit effectivement plusieurs ornemens d'architecture d'Europe , mêlés avec l'architecture Indienne. Dans la seconde partie de la forte-

resse est le temple de *Chokanaden* ; c'est l'Idole qu'on adore au *Maduré*. A l'orient du Pagode, sont plusieurs beaux portiques. Au nord d'un de ces portiques, se voit un char magnifique, destiné à porter l'Idole en triomphe le jour de sa fête. Le Pagode est environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres, très-unies & bien sablées. On trouve quatre grandes tours, à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brame prétendent qu'elles ont coûté des sommes immenses. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette espèce. Le reste de l'espace intérieur de la forteresse est partagée en plusieurs rues, en des étangs, & en des places publiques.

La rivière qui passe auprès de *Maduré* seroit belle, si on ne la faisoit couler dans de grands étangs qui la tarissent ; elle dégénere enfin en ruisseau.

Au-dessous de la Ville on a construit un canal qui va du nord au sud, & qui se jette dans cinq beaux étangs à l'ouest de *Maduré*. Il y a dans ces étangs d'autres canaux qui conduisent l'eau dans les fossés lorsqu'on le souhaite.

A l'orient de la forteresse on voit trois autres chars de triomphes : ils sont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes : je n'en suis pas surpris, la machine en elle-même est énorme ; on y fait monter jusqu'à 400 personnes dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages, & chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de pieces de soie de diverses couleurs, de banderolles, d'étendarts, de parasols, de festons de fleurs représentés sous différentes figures, & que tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit agréable. Le char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hauts-bois, & de plusieurs autres instrumens ; & il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forteresse. Tels sont les honneurs que cette aveugle Gentilité rend aux démons.

Du côté du nord, au-dessus de la forteresse, dans la rue qui va est & ouest, étoient autrefois les Eglises des Chrétiens : l'une qui avoit été fondée

par le Pere de Nobilibus; & l'autre plus ancienne dédiée à notre Dame, & desservie par les Jésuites. Ces Eglises furent tout-à-fait renversées, lorsque la ville fut prise & ruinée en partie par le Roi de *Mayssur*: on en a bâti une nouvelle dans un des faubourgs auprès de la riviere qui s'appelle *Vaighei*. *Maduré* a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des *Mayssuriens*, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui par là est devenue la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré* est à peu-près de dix degrés vingt minutes, sa longitude de quatre-vingt-dix-huit degrés trente-deux minutes.

Trichirapali, où le Prince réside, est une ville fort peuplée, & d'une grande étendue: elle contient plus de trois cens mille ames: c'est la plus grande forteresse qui soit depuis le cap de *Comorin* jusqu'à *Golconde*. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, & toujours inutilement; aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de soixante tours carrées éloignées les unes des autres de quatre-vingt ou de cent pas. La seconde

enceinte est plus élevée que la première, & est garnie de 130 pieces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux forteresses, qu'ils appellent la forteresse du nord & la forteresse du sud : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre : on y voit une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'arsenal, & au bas est le palais du Prince. Le dedans de la forteresse intérieure est assez agréable : c'est un grand amphithéâtre quarré avec ses degrés de tous côtés pour monter sur les remparts. Le dernier degré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche & les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de ris, & celui que l'on tire des greniers, est livré aux soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ six mille hommes & quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la forteresse est large & profond : il est plein d'eau

& il y a quelques crocodiles. On a été obligé de creuser ce fossé dans le roc en plusieurs endroits, ce qui n'a pu se faire sans de grandes dépenses. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux, sçavoir celle du septentrion & celle du midi qui soient ouvertes. Celle d'orient qu'on appelle aussi la porte de *Tanjaour* a été long-temps murée : celle d'occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la place : la première au son des tambours & des trompettes lorsque le jour baisse : la seconde vers neuf heures avec le haut-bois & quelques autres instrumens : la troisième se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatrième à trois heures après minuit.

La rivière de *Caveri* va de l'ouest à l'est de la forteresse. Au-dessus de *Trichirapali* on a construit un canal large & profond qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux, qui vont se rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au-dedans & au-dehors de la ville. On y voit plusieurs places publiques &

plusieurs Bazars : il y en a deux considérables qui sont placés aux deux principales portes : celui du nord s'étend jusques sur les bords du *Caveri*. Au de-là du *Caveri* on trouve un autre bras du fleuve *Coloran*, & c'est au milieu de ces deux grandes rivières qu'on a bâti le Pagode de *Chirangam*, le plus beau que j'aie vu aux Indes.

Il s'en faut bien que le palais de *Trichirapali* soit aussi superbe que celui de *Maduré*. J'y suis entré trois fois : il consiste en un amas de salles, de galeries, & d'appartemens intérieurs. Le Divan (1) qu'a fait bâtir le *Talavai* (2), est soutenu par de beaux piliers fort élevés contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle platte-forme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés & entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les piliers qui soutiennent cette salle, sont alors couverts de brocards d'or, &

(1) Tribunal où l'on rend la Justice.

(2) Général d'Armée.

le haut de la salle est orné de festons de fleurs, & de pieces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques Eglises à *Trichirapali*; mais comme on ne peut pas y demeurer longtemps avec sûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la ville, où les Missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de onze degrés quarante minutes, la longitude de quatre-vingt-dix-huit degrés quarante-deux minutes. On compte environ quarante lieues de *Trichirapali* à *Maduré*, à cause des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs: mais le voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au sortir de la ville, & qui continue jusqu'aux portes de *Maduré*.

A l'orient de *Maduré*, est le Royaume de *Tanjaour*. Les terres de ce petit Etat sont les meilleures de toute l'Inde méridionale: le fleuve *Caveri* se partage en plusieurs bras, qui arrosent & fertilisent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont jusqu'à douze millions. *Tanjaour* qui en est la Capitale, n'étoit autrefois qu'un Temple d'Idoles, comme

étoient dans les commencemens la plupart des Fortereffes de ces petits Royaumes. Cette Fortereffe a une double enceinte comme celle de *Trichirapali*, mais elle n'est pas si bien bâtie : ses fossés sont moins profonds, & il est moins aisé de les remplir d'eau. La Fortereffe intérieure se divise en deux parties, dont l'une est au nord, & l'autre au sud. Dans celle du nord on voit le Palais du Roi, qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du sud le Pagode de *Peria Oureyar*. Au nord du Temple est un vaste étang bordé de pierres de taille : les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs ; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de *Tanjaour* ne sont arrosés que par un petit ruisseau : plus loin on trouve la petite riviere de *Vinnarou*, & au-delà le *Caveri*, qui est un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaour* est de 11 degrés 27 min. la longitude de 99 degrés 12 min.

En allant de *Tanjaour* au nord, & tirant un peu vers l'est, on trouve la Fortereffe de *Gingi*, capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ cinquante à soixante ans que le fameux

Sevagi s'en étoit rendu le maître , & par conséquent de tout le pays : car c'est une chose constante aux Indes que les terres qui environnent une Forteresse en sont inséparables. Le fils de Sevagi la conserva quelques années : mais Aurengzeb , après la conquête des Royaumes de Golconde & de Visapour , y envoya une armée , dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne se rebuta point , il mit à la tête de son armée un Général de réputation nommé *Julfakaran*. Le dessein du Général étoit de prolonger le siège , parce qu'il trouvoit son intérêt dans sa durée : mais *Daourkan* , un de ses Officiers subalternes , pressa si vivement l'attaque de son côté , qu'il emporta la place , & mit par cette conquête tout le Royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette Forteresse a de particulier , ce sont trois montagnes qui y forment une espece de triangle. On a bâti un Fort sur la cime de chaque montagne , d'où l'on peut abîmer à coups de canon ceux qui se feroient emparés de la Ville. Cette Ville est au bas des montagnes , qui s'unissent entre elles par des murailles , & par des tours

placées d'espace en espace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favorise le secours qu'on peut faire entrer aisément dans la Place. La hauteur du pôle de *Gingi* est de 12 degrés 10 min., la longitude d'environ 100 degrés.

Au nord de *Gingi* l'on découvre le Royaume de *Carnate*. C'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. *Cangibouran* en est la Capitale: c'étoit autrefois une Ville célèbre qui renfermoit dans ses murs plus de trois cens mille habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des salles publiques, & de forts beaux étangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du Royaume de *Mayssur*, qui est à l'occident de *Carnate*. Ce petit Etat est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable par les conquêtes que ses Princes ont faites de plusieurs Fortereffes, soit dans le Royaume de *Maduré*, soit dans les autres Etats voisins. On lui donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des armées de trente mille hommes

d'infanterie, & de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, Jésuite, fondateur de la Mission établie dans ce Royaume, assure que dès l'année 1650, les Etats de *Mayssur* s'étendoient depuis le commencement de l'onzième degré de latitude septentrionale jusqu'à la fin du treizième & au-delà. Les terres du Zamorin & des autres Princes de Malabar le bornent du côté de la mer.

Ce qui a rendu les Mayssuriens si redoutables à leurs voisins, c'est la maniere cruelle & ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre : ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite les nés coupés dans un vase de terre, on les sale pour les garder, & les envoyer à la Cour. Les officiers & les soldats sont récompensés, à proportion du nombre de prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. *Chirangapatnam* est la capitale du Royaume ; elle est située environ à 13 degrés 15 min. de latitude nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes villes qui étoient fortifiées par des tours ; elle a un bon fossé ; le Palais du Roi n'a rien de remarquable. Le Pagode est célèbre : les Chrétiens y ont une assez jolie Eglise.

Je suis entré , comme vous voyez , mon Révérend Pere, dans un assez grand détail de tout ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos Missions, connues depuis long-temps sous le nom de *Maduré*. Les remarques que cette lettre contient , rendront & plus utile & plus agréable la lecture des lettres que les Missionnaires ont écrites jusqu'ici , ou qu'ils pourront écrire dans la suite , & faciliteront l'intelligence de la Carte que je vous envoie. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints Sacrifices , &c.



LE T T R E

*Du Pere Le Gac , Missionnaire de la Com-
pagnie de Jesus , à M. le Chevalier
Hébert , Gouverneur de Pondichéry.*

A Chrucsnabouram , ce
10 Décembre 1718.

M O N S I E U R ,

La paix de Notre Seigneur.

Le desir que vous avez d'être instruit
des bénédictions que Dieu répand sur
nos travaux , est l'effet de votre zèle
pour le progrès de la foi dans ces con-
trées idolâtres. Le devoir aussi bien que
la reconnoissance me portent également
à satisfaire une inclination si digne de
votre piété. D'ailleurs les dernieres pa-
roles que vous me dites , lorsque je
partis de Pondichery pour retourner
dans les terres , sont pour moi des or-
dres auxquels je me ferois scrupule de
manquer. C'est donc pour m'y confor-
mer que j'ai l'honneur de vous entrete-
nir de ce qui est arrivé de plus confi-

dérable depuis deux ou trois ans dans notre Mission de Carnate.

L'expérience que vous avez, Monsieur, de ce qui se passe dans l'Inde, ne vous laisse pas ignorer combien il s'y trouve d'obstacles à la propagation de l'Évangile. Un des plus grands vient de la part des *Gouroux*, que les Indiens regardent à-peu-pres ici de même que nous regardons en Europe les Directeurs & les Pères spirituels, avec cette différence que ces *Gouroux* n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent, & d'en tirer par toute sorte de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. Mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens, qui, la plupart, sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus Directeurs, & qui même sont souvent les témoins & les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, & de regarder comme un péché énorme les plus légères fautes qu'ils commettraient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent, en apparence, le célibat, tandis qu'en secret ils se livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres sont mariés, & c'est des vexations faites à leurs disci-

ples qu'ils entretiennent leur nombreuse famille. L'argent qu'on leur présente, ce n'est point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent, ils le regardent comme une dette à laquelle on ne peut manquer de satisfaire sans mériter les plus cruelles insultes. Ils ont une liste exacte de leurs disciples : ils sçavent en quel lieu ils demeurent, & sur-tout s'ils sont riches. Il y en a qui envoient de temps en temps quelque domestique pour visiter leurs disciples, & pour lever le tribut ordinaire ; mais comme la présence du *Gourou* a quelque chose de plus important, la plupart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en personne les villes & les bourgades où demeurent leurs dévots & dévotes. Ils marchent presque toujours accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs domestiques. On juge de leur mérite & de la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Quand le *Gourou* est prêt d'arriver en un lieu, on a soin d'en donner avis à ses disciples : les principaux de ce lieu vont le recevoir, & le conduisent au son des instrumens, dans le logement qu'on lui a préparé. On le défraye, lui & sa suite, durant son séjour, c'est-à-dire,

jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu ; car il n'y a point de crédit à espérer , il faut vendre ou emprunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe , il est cité aussi-tôt devant le *Gourou* , qui lui reproche son peu de zèle & de piété. Si ces reproches sont inutiles , il le fait battre en sa présence , ou bien , ce qui est le comble de l'infamie , il lui fait couvrir le visage de fiente de vache , il le déclare retranché de sa caste , & il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces *Gouroux* qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples ; mais c'est là une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons (1). En d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes , où se rendent les plus fervens disciples de tout sexe. Là , après avoir bu abondamment de la raque , & s'être remplis de toute sorte de viandes , ils s'abandonnent aux plus infames excès. Tels sont les ministres dont le démon se sert pour retenir ces peuples dans

(1) Un fanon vaut cinq sols de notre monnoie.
l'idolâtrie ;

l'idolâtrie , & pour arrêter le progrès
de l'Evangile.

Un de ces *Gouroux* vint, il y a peu
de temps , à *Cotta Cotta*, où quelques-
uns de ses disciples avoient embrassé la
loi Chrétienne. Il se déchaîna fort con-
tr'eux & contre la Religion qu'ils pro-
fessoient. Ces généreux Néophytes alle-
rent le trouver , & lui demanderent si
c'étoit un crime de reconnoître & ado-
rer le seul vrai Dieu. Le *Gourou* qui
n'avoit point de raisons solides à leur
opposer , eut recours aux menaces
ordinaires de les déclarer déchus de
leur caste. Les Néophytes donnerent
avis de ce qui se passoit aux Chrétiens
des villages voisins : ceux-ci s'assemble-
rent en foule dans cette petite ville ,
& là, sous les yeux du *Gouroux* , ils
passerent la plus grande partie du jour
& de la nuit à réciter leurs prieres , à
chanter des cantiques spirituels , & à
lire publiquement les livres qui traitent
des vérités de la foi , & qui réfutent
les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte
qu'excitoit le *Gourou*, le blâma de son
imprudence , & lui conseilla de se reti-
rer le plus secrètement qu'il lui seroit
possible. Il suivit ce conseil ; & perdant

l'espérance de réduire ses anciens disciples , il sortit de la ville à petit bruit. Les Chrétiens qui se doutèrent qu'il iroit publier ailleurs que sa présence avoit confondu les déserteurs d'entre ses disciples , & qu'il les avoit punis comme ils le méritoient, le suivirent de bourgade en bourgade, & enfin s'étant trouvés dans une petite ville où le *Gourou* s'étoit retiré, & où ils l'avoient encore poursuivi, ils rassemblèrent les principaux habitans, & en leur présence , celui des Chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, réfuta d'abord, avec autant de modestie que de force, les calomnies que répandoit effrontément le *Gourcou*, & il exposa ensuite en peu de mots l'excellence de la Religion Chrétienne, & les raisons qu'ils avoient eues de l'embrasser. Dieu donna tant de bénédictions à ses paroles, que les Gentils même se déclarèrent en faveur des Chrétiens, ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens eussent pu lui reprocher sa vie scandaleuse; mais un reste de respect qu'ils conservoient pour lui, les empêcha de révéler publiquement ses honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un infidele nommé *Rangappa*,

de la caste des Tisserands, & qui avoit la réputation d'un homme d'esprit & de probité, se détermina à se faire instruire des vérités du Christianisme. Son exemple fut imité de plusieurs idolâtres. On s'assembloit chez lui tous les soirs, la priere s'y faisoit en commun, & elle étoit suivie de l'explication de nos mysteres que faisoit le Catéchiste. Le *Gourou* qui n'étoit qu'à trois lieues de là, fut averti du dessein de *Rangappa*, & il se rendit aussi-tôt au village, ne pouvant se résoudre à perdre un de ses plus fideles disciples, c'est-à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il assembla ses autres disciples, & leur déclara le dessein qu'il avoit de punir d'une maniere éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrèrent modestement que le Catéchiste étoit chez *Rangappa*; qu'il ne manqueroit pas de le défier à la dispute en présence des principaux du village; que selon les apparences il n'en sortiroit pas à son honneur; que du caractere dont étoit son ancien disciple, on ne devoit pas espérer qu'il changeât de résolution; que d'user contre lui de violence & d'en venir aux voies de fait, c'étoit s'exposer à être cité devant le

Prince; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zèle & les libéralités de ses disciples; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le présent, c'étoit d'user de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit: il menaça, il invektiva contre le Missionnaire, & il se livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La maniere dont ce *Gourou* reçoit ses aumônes est tout-à-fait risible. Il s'entoure le corps d'une simple toile: il tient d'une main une petite béquille, & de l'autre un panier d'ozier. Il a sur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet. Dans cet équipage il marche à grands pas en chantant les louanges de son Dieu: il ne s'arrête point pour demander l'aumône: ceux qui la doivent faire se présentent à la porte de leur maison, & lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'ozier: quand ce bonnet est presque plein, il le vuide dans le panier qu'il tient à la main,

Rangappa avoit eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute sorte d'infamies. Pour toute instruction il lui avoit donné une demi-aune de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours

un sacrifice à cette toile. C'étoit, disoit-il, un moyen infallible d'expier ses péchés & d'obtenir le Ciel. Ce prétendu sacrifice consistoit à étendre la toile par terre, à y jeter quelques fleurs, & à brûler de l'encens. C'est ainsi que le démon se joue de ces pauvres idolâtres. *Rangappa* cherchoit depuis long-temps la vérité; depuis qu'il l'a trouvée, il est rempli d'un saint zèle pour la faire connoître aux autres.

On ne commence gueres à faire des instructions dans une bourgade, que l'ennemi du nom chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la vérité de notre sainte Religion, avoient fait prier un de mes Catéchistes de venir dans leur village pour les instruire. A peine y fut-il arrivé, que deux soldats Maures entrèrent dans la maison où les profelytes étoient assemblés. « Nous venons ici, dirent-ils, de la » part du Brame à qui appartient ce vil- » lage : il a appris qu'un espion s'y étoit » réfugié, & nous avons ordre de nous » saisir de sa personne ». Le Catéchiste qui est encore jeune, mais qui a beaucoup de fermeté : « C'est à moi, leur répondit-il, que vous en voulez : c'est

» volontiers que j'irai trouver le Brame »
Incontinent il suivit les soldats.

Lorsqu'il fut en présence du Brame ;
il lui dit d'un ton ferme : « Vous sou-
» haitez sçavoir qui je suis & ce que
» je viens faire dans votre village :
» j'y viens enseigner la vérité à ceux
» qui veulent la connoître ». Le Brame,
après quelques railleries, chercha à
l'intimider , supposant toujours qu'il
étoit l'espion d'une ville voisine avec
laquelle il étoit en guerre ; & le fai-
sant dépouiller de ses vêtemens , il
éta la avec affectation les divers instru-
mens dont on se sert pour punir les
criminels. Le Catéchiste parut peu tou-
ché de cet appareil : « La Religion que
» je prêche , dit - il , est connue dans
» plusieurs villes voisines : le principal
» Brame qui les gouverne a reçu avec
» estime le *Saniaffi* (1) dont j'exécute
» les ordres : j'arrive d'une bourgade
» qui n'est qu'à une demi-lieue d'ici ,
» où j'ai demeuré quelques jours : ceux
» qui y sont le plus distingués par leur
» rang, ne pouvoient se lasser d'enten-

(1) C'est le nom qu'aux Indes on donne aux
Missionnaires.

» dre la lecture des livres qui expliquent
» les vérités que j'enseigne ».

Ces paroles ne firent nulle impression sur le Brame, & il ordonna que le Catéchiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, & il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catéchiste faisoit à haute voix des livres qui contiennent l'explication de nos saints mystères. Le Brame le fit comparoître le lendemain. Deux principaux habitans d'un village voisin qui se trouverent présens, & qui connoissoient le Catéchiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence & à sa vertu; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les terres de sa dépendance. « Vos terres,
» répliqua le Catéchiste, ne s'étendent
» tout au plus qu'à deux ou trois lieues
» d'ici; tout l'univers est de la dépendance du vrai Dieu que j'adore,
» c'est à son tribunal que je vous cite,
» pour y rendre compte des obstacles
» que vous apportez à la prédication de
» sa sainte loi ». Ce qui est à craindre, c'est que ces pauvres infidèles, qui témoignent tant d'ardeur de se soumettre à

L'Evangile, ne persévèrent dans leur infidélité. C'est ce qui arrivera, à moins que Dieu, par son infinie miséricorde, ne leur inspire le courage d'aller ailleurs pour achever de se faire instruire.

L'opposition que ces peuples ont à la vérité est si grande, que ce qui devoit produire dans leurs esprits de l'estime pour la Religion, ne sert souvent qu'à leur en donner plus d'horreur. La lumière ne semble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne assistoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre qui étoit malade, & que ses plus proches avoient abandonnée; son dessein étoit de sauver son ame en la soulageant dans les besoins de son corps. Dieu bénit ses intentions, & elle eut la consolation de lui faire administrer le saint baptême, auquel elle l'avoit disposée depuis long-temps. Après sa mort qui suivit de près son baptême, elle aida à l'ensevelir & à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens Gentils au lieu d'applaudir, comme ils le devoient, à une action si charitable, prétendirent que par cette action même elle étoit déchue de sa Caste, & qu'il falloit la chasser non-seulement de leur maison, mais en-

core du village. En effet, comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre Chrétienne, les Chefs du Village se présentèrent à elles, & les yeux étincelans de fureur les menacerent de les lier avec le cadavre dont elles venoient de faire les obseques. » Ce seroit un grand honneur pour nous, répondirent-elles, si Dieu nous jugeoit dignes de souffrir la mort pour la-foi que nous avons embrassée.

La constance des nouveaux Chrétiens & des Profélytes est souvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur surviennent; c'est alors qu'ils ont à soutenir les reproches des Infideles qui ne manquent pas de regarder ces disgraces comme un châtiment de leurs Dieux abandonnés. J'en ai vu qui étant sur le point de recevoir le baptême auquel on les avoit long-temps préparés, se sont replongés dans l'idolâtrie, & toute la raison qu'ils apportoit de leur inconstance, c'est que leurs Dieux leur avoient apparu en songe, & les avoient menacés de les exterminer eux & leur famille, s'ils renonçoient à la religion de leurs Peres.

Depuis peu un Gentil qui a des parens Chrétiens, & qui n'attend que la con-

clusion d'un mariage pour suivre leur exemple , étant assis à la porte de sa maison au clair de la lune , vit un homme tel qu'on représente un de leurs faux Dieux qui vint s'asseoir auprès de lui ; il tenoit d'une main un trident , & de l'autre une petite cloche avec une calebasse dont on se sert pour demander l'aumône. Le spectre jeta sur lui un regard menaçant ; mais le Profélyte qui avoit oui parler de la vertu du signe de la croix , fit sur soi ce signe adorable , & le spectre disparut.

Cette Mission de *Chruchsnabouram* est nouvellement établie , & cependant c'est une de celles où la Religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la réception honorable que le Prince de *Tatimini* fit il y a quelques mois au Pere de la Fontaine , n'y ait beaucoup contribué. Ce Prince qui est jeune , mais qui a plus de maturité d'esprit qu'on n'en a d'ordinaire à son âge , envoya prier le Missionnaire de le venir trouver. Il lui assigna un logement , devant lequel il fit dresser une grande tente pour ses Catéchistes. A peine le Pere y fut-il arrivé , que le Prince vint le saluer ; il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avoit appris de sa réputation , de son désinté-

ressement & de la pureté de la Loi qu'il enseignoit. Le Pere prit de là occasion de lui exposer les vérités de la religion; & l'attention du Prince ne laissa pas douter du plaisir qu'il prenoit à l'entendre.

Pendant les trois jours que le Pere demeura à *Tatimini*, le Prince lui rendit plusieurs visites; il l'invita le troisieme jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faisoit bâtir dans son Palais; & il lui donna des marques de bonté & même de respect qui surprirent toute sa Cour. Enfin, ayant appris que le Missionnaire vouloit se rendre le lendemain à son Eglise éloignée de quatre à cinq lieues, il ordonna que douze porteurs de palanquin coucheroient auprès de son logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaiteroit. Ces marques publiques d'estime de la part du Prince, ont fort accredité la religion dans cette contrée.

La conversion du Chef d'un gros village, de la Caste des *Rettis*, a été accompagnée de circonstances si singulieres & si édifiantes, que je ne puis me dispenser de vous en faire le récit. Depuis deux ans il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, &

que quelques-uns attribuoient à un maléfice. Comme il est riche, il n'y a point de remèdes qu'on n'ait tenté inutilement pour sa guérison. Les Brame, selon leur coutume, l'ont exhorté à appaiser la colère des Dieux par des sacrifices & sur-tout par de grosses aumônes. Le malade fatigué de tant de remèdes & de tant de vaines dépenses, se livra à la plus noire mélancolie; le désespoir même le porta jusqu'à demander du poison pour terminer avec sa vie les maux qu'il souffroit.

Un zélé Chrétien vint alors dans le village pour des affaires domestiques. Le *Retti* eut la curiosité de le voir; le fruit de plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble, fut que le malade demanda avec instance qu'on lui fît venir un Catéchiste pour lui expliquer la doctrine chrétienne. Il y en avoit un à *Darmavaram*. Le plus jeune des frères du malade, nommé *Condappa*, se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune Gentil s'est toujours déclaré contre les fausses Divinités; il ne pouvoit souffrir qu'on leur fît des sacrifices, ni qu'on leur rendît dans sa maison aucun culte. » Quelle vertu, disoit-il, peuvent avoir des Statues de

» pierre & de bois? Comment exau-
» ceroient-elles des vœux qu'elles n'en-
» tendent point? Comment remédie-
» roient-elles à des maux qu'elles ne
» connoissent point? Peut-on mettre au
» rang des Dieux, des hommes dont
» la vie infame feroit rougir les plus
» grands scélérats? C'étoit - là le sujet
ordinaire des contestations domestiques.
Il avoua, depuis qu'il eût reçu le bap-
tême, que cette aversion des faux Dieux
lui étoit comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catéchiste à *Darmavaram*, & il le pria de venir à son village; le Catéchiste s'en excusa d'abord sur divers prétextes; enfin, ne pouvant résister aux prières réitérées du Gentil, il s'y rendit secrètement, mais il n'y resta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catéchiste; il sçavoit que dans le pays où est le village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un sujet assez frivole, & il craignoit le même sort, pour peu qu'on vînt à sçavoir la raison qui l'avoit amené dans le village.

Peu de jours après son départ, l'in-
quiétude du *Retti*, & l'empressement
qu'il avoit de se faire instruire, obli-

gerent *Condappa* à aller trouver une seconde fois le Catéchiste, pour l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à son arrivée que le Missionnaire étoit de retour dans son Eglise de *Chruchsnabouram*, transporté de joie il partit dès le lendemain pour cet endroit, accompagné du Catéchiste & d'un de ses parens. Il exposa au Missionnaire tout ce qui s'étoit passé durant son absence, le desir ardent qu'avoit son frere d'apprendre les vérités de la foi, & il le pria de permettre qu'on transportât le malade à son Eglise, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le baptême & de mourir à ses pieds.

Le Pere blâma la timidité du Catéchiste, & consentit avec plaisir à la proposition que lui faisoit le jeune Gentil. » Mais, ajouta-t-il, faites réflexion que » si vous ne cherchez que la santé de » votre frere, je ne vous réponds pas » de sa guérison; notre profession n'est » pas de donner des remedes, mais » d'enseigner la Loi du vrai Dieu.

Condappa étant de retour à son village, assembla tous les parens du malade, & il fut conclu qu'on le transporterait au plutôt à *Chruchsnabouram*. » Il » faut vous avertir, dit *Condappa*, que

» le Prédicateur de la Loi Chrétienne
 » commencera par nous demander si
 » nous avons dans notre maison des
 » Statues des faux Dieux, ou quelque
 » autre signe d'idolâtrie ; & si cela est,
 » il ne se fiera point à nos paroles, il
 » se persuadera au contraire, que nous
 » n'avons en vue que le rétablissement
 » de la santé de mon frere ». Les parens
 du malade avoient de la peine à se
 laisser enlever leurs Divinités, dans la
 crainte qu'elles ne se vengeassent de cet
 affront. » Je me charge, dit *Condappa*,
 » de la colere de ces prétendus Dieux.
 Après quoi les ayant mis dans un sac,
 il alla les jeter dans un puits hors du
 village.

Le lendemain on transporta le malade
 dans un brancart. Vingt de ses parens
 l'accompagnèrent, & en deux jours de
 marche ils arriverent à *Chruchsnabouram*.
 L'état du *Retti* excitoit la compassion ;
 outre la fièvre continue, il étoit tour-
 menté d'une toux si violente, qu'on eût
 dit dans ses fréquens accès qu'il étoit
 prêt d'étouffer ; ses mains & ses pieds
 étoient couverts d'ulceres qui lui cau-
 soient des douleurs très-aiguës. On le
 logea dans la maison du Missionnaire
 avec trois de ses parens pour le soigner.

Il n'y avoit qu'environ huit jours qu'il y étoit arrivé, lorsque sur le minuit il cria au secours : le Pere y accourut, & le trouvant dans les convulsions d'un homme mourant, il lui jetta de l'eau bénite, & fit sur lui le signe de la Croix. Le malade revenant à soi : » Ah ! mon » Pere, s'écria-t-il, ils me tenoient à la » gorge, je vous conjure de ne pas dif- » férer plus long-temps à m'accorder la » grâce du baptême ». On le porta le lendemain à l'Eglise & il y fut baptisé.

Depuis que le Néophyte eut été régénéré dans les eaux du baptême, sa maladie diminua de jour en jour, & on commença à bien espérer de sa guérison. Ce fut alors que les Chrétiens de *Ballabaram* dépêcherent un exprès au Missionnaire, afin de l'avertir que sa présence étoit nécessaire pour les consoler & pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur Ville d'être assiégée par l'armée du Prince de *Maïssour*. Le Missionnaire partit à l'instant, & à son arrivée il conféra le baptême à quatorze Catéchumenes. Il en avoit baptisé dix-huit deux mois auparavant. Après un assez long séjour qu'il fit dans cette Ville, comme il se disposoit à aller visiter les Chrétientés de *Devandapalé* & de *Pon-*

ganour, il apprit que le *Retti* étoit tout à fait désespéré. C'est ce qui l'obligea de retourner à *Chruchsnabouram*, dans l'espérance de convertir à la foi plusieurs parens du malade. Il y en avoit déjà huit qui avoient reçu le baptême, & vingt autres se disposoient à le recevoir.

Lorsqu'on sçut, dans le village du *Retti*, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, son frere aîné qui est *Dasseri*, c'est-à-dire, entièrement dévoué au culte de *Vichnou*, vint le trouver pour lui persuader de retourner dans sa maison. Le Néophyte lui répondit d'un ton ferme, en présence de plusieurs Gentils, qu'il ne consentiroit jamais qu'on le tirât de l'Eglise du vrai Dieu, qu'il avoit mis en lui toute sa confiance, qu'il étoit le maître d'ordonner de sa vie & de sa mort, & qu'il étoit entièrement soumis à ses volontés ; alors *Condappa* adressant la parole à son frere aîné : » Vous » êtes témoin, lui dit-il, des sentimens » où est mon frere : j'ai apporté ici ses » os, il est vrai, non pas pour lui pro- » curer la santé, mais pour le mettre » dans la voie du salut ; & vous vou- » driez les reporter dans notre village » pour le précipiter dans l'enfer ! C'est

» à quoi je m'opposerais de toutes mes
» forces ». Et sur ce que dit le *Dassery*
que ses parens étoient dans l'impatience
de voir le malade avant sa mort : » Ils
» peuvent venir ici , répondit le mo-
» ribond , comme ils y sont déjà venus.
» Pour moi je ne ferai jamais ce deshon-
» neur à la Religion du vrai Dieu que
» j'ai embrassée ». Puis parlant des soins
que le Missionnaire avoit pris de lui :
» Où trouverois - je un Pere , dit - il ,
» qui eût pour moi une égale tendresse ?
» C'est à ses pieds que je veux mourir ».

Il mourut en effet la veille de Noël :
ses parens Gentils , qui arriverent peu
d'heures avant sa mort , & qui avoient
été préparés au baptême par le Caté-
chiste , le demanderent avec empresse-
ment : » Ne seroit-il pas à propos , leur
» dit le Missionnaire , d'éprouver en-
» core quelque-temps votre constance ?
» Vous croyez trouver votre parent en
» meilleure santé , & vous le voyez
» prêt de mourir. Votre foi n'en est-
» elle pas ébranlée , & n'auroit-elle pas
» besoin d'être affermie ? » Comme ils
redoublerent leurs instances , le Pere ne
crut pas devoir leur refuser ce qu'ils
demandoient avec tant d'ardeur. Il les
baptisa au nombre de quatorze. Comme

il faisoit le même jour son instruction aux fideles dans l'Eglise , il fut obligé de la quitter pour venir faire la recommandation de l'ame du *Retti* qui agonisoit. Tous les Chrétiens le suivirent , & la douleur fut générale. Les larmes que le Ministre du Seigneur ne put s'empêcher de répandre , jointes aux sanglots des nouveaux fideles , interrompirent plusieurs fois les prieres. Enfin le malade mourut entre les bras du Missionnaire , comme il l'avoit souhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venoit de témoigner se changea tout-à-coup en des transports de joie. » Que je m'estimerois heureux , s'écrioit-on , de mourir de la sorte , muni des Sacremens de l'Eglise , & parmi le concours de tant de fideles qui feront monter leurs prieres & leurs aumônes vers le Ciel pour l'ame du défunt ! » La cérémonie des obsèques qui se fit le lendemain , ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ses parens nouvellement baptisés. Le corps étoit porté sur un brancart couvert de toiles peintes , & orné de festons de fleurs & d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens suivoient deux à deux , récitant à haute voix les prieres

de l'Eglise. Les Gentils même en furent surpris & édifiés; car toute la piété des infideles, en de pareilles cérémonies, se réduit à accompagner le corps du défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à se frapper les joues & la poitrine, & à mettre un peu de ris cuit auprès du cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de retour dans leur village, ils eurent à effuyer des reproches amers de leurs compatriotes. » Qu'étoit-il nécessaire, » disoient-ils, de porter si loin le cadavre d'un mourant? N'étoit-il pas » plus à propos de le laisser mourir au » milieu de sa famille, que d'aller inutilement implorer le secours d'un étranger? Sa mort n'est-elle pas une preuve » de la colere des Dieux auxquels vous » l'avez fait renoncer? Vous parlez en » aveugles, répondirent les fideles, c'est » le salut de l'ame de notre frere que » nous sommes allé chercher, & non » pas la santé de son corps. Si vous aviez » été témoins comme nous, de la charité avec laquelle on l'a traité pendant quatre mois qu'a duré sa maladie, vous prendriez des sentimens plus » favorables à la Loi chrétienne, &

» vous vous garderiez bien de blâmer
» notre conduite ».

Ces reproches , mêlés de railleries & d'insultes que les Gentils faisoient aux *Rettis* Chrétiens , les portèrent à écrire au Missionnaire pour le prier de venir dans leur village : & afin de l'y engager plus efficacement , ils l'assurèrent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le baptême. Le Missionnaire se rendit à leurs prieres. Au moment qu'il approcha du village , les nouveaux fideles allerent au devant de lui , escortés de soldats & des principaux de la bourgade , avec des flambeaux & de la symphonie. Comme on avoit publié son arrivée dans les bourgades circonvoisines , une foule de peuples se rendit au village , soit par curiosité , soit par le desir de connoître la nouvelle Loi dont ils avoient si souvent entendu parler.

Ce fut alors que les Néophytes , fortifiés par la présence du Missionnaire , reprocherent à leur tour aux Infideles leur aveuglement. » Nous passons dans
» votre esprit pour des insensés , leur
» dirent-ils , parce que nous suivons la
» Religion du vrai Dieu : Voilà celui
» qui nous l'a enseignée ; il est bien
» différent de vos Gouroux qui ne cher-

» chent que votre argent. Celui-ci ne
» demande rien , & ce n'est que le desir
» de nous procurer un bonheur éternel
» qui l'a attiré de si loin dans nos con-
» trées. Qu'avez-vous à répondre aux
» salutaires instructions qu'il nous fait ?
» Est-ce donc une folie de n'adorer
» qu'un seul Dieu ? Et quelle est votre
» sagesse de croire que des idoles de
» bronze & de pierre soient de vérita-
» bles Divinités » ? C'est ainsi qu'ils con-
fondoient les idolâtres. Mais sur tout
ils ne pouvoient contenir leur joie ,
lorsqu'ils voyoient que les Brame qui
passent pour les plus habiles du Pays ,
n'avoient rien à répondre aux ques-
tions que leur faisoit le Missionnaire sur
divers points de Religion & de science.
Pendant le peu de jours que le Pere
demeura avec ses Néophytes , il baptisa
plus de cinquante personnes.

Peu de jours après son départ , un
mariage qui se fit dans le voisinage ,
mit les fideles à une nouvelle épreuve.
Le mari étoit Chrétien , & il obtint des
parens de la fille qu'il épousoit , qu'on
n'observeroit dans son mariage que les
cérémonies prescrites par l'église , sans
y mêler aucune de celles qui s'obser-
vent parmi les Idolâtres : ce qui fut exé-

cuté ponctuellement. Le *Gourou*, nommé *Chivalingam*, le persécuteur le plus déclaré du Christianisme; se rendit aussi-tôt au village avec une suite nombreuse de ses disciples. Son dessein étoit de faire casser le mariage, parce qu'il s'étoit fait sans sa permission; ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réussir, de tirer une grosse amende. Après bien des invectives contre la Religion, il menaça de porter cette affaire au tribunal du Prince; il ne se promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux fideles, & de faire proscrire le Christianisme.

Prasappa-Naidou (c'est le nom de celui qui gouverne tout ce pays qu'on appelle l'*Andévarou*) passoit pour un Prince également éclairé & inflexible. Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il visitoit une de ses forteresses, des mécontents prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours, & de lui substituer son frere dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre sa personne, & il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à *Anantabouram* qui est sa ville capitale. Son retour précipité rompit les mesures des conjurés, qui furent tous mis

à mort à la réserve de son frere. Une autre fois qu'il étoit en voyage, ses porteurs le croyant endormi dans son palanquin, s'échapperent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa Cour, & il leur demanda quel châtiment mériteroient des serviteurs qui parloient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de parler, alla donc à *Anantabouram* pour présenter au Prince sa requête contre les Chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il se donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le Prince alloit à la promenade, il parut devant son palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nue à la main, & déclamant de toutes ses forces contre les Prédicateurs de la loi Chrétienne. Le Prince l'écouta assez froidement, & il lui fit dire que les *Saniaffis Romains*
ne

ne demeuroient pas dans ses terres, qu'ils residoint dans le pays de *Bal-laram* & que c'étoit là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du *Gourou*, qui ne laisserent pas d'inquiéter les nouveaux fideles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des *Marastes*, dont le pays est vers la hauteur du *Goa*, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde qui est habitée par les *Rettis*: elle y a porté le ravage tout récemment, & les Chrétiens y ont fait de grosses pertes, soit en grains, soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrâce à un Chrétien, les Gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont quitté la Religion de leurs Peres. « C'est, disent-ils, une punition manifeste de nos Dieux irrités ». Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent insensiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aspirer aux seuls biens solides & véritables, qui sont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils, c'est de voir que les Chrétiens, nonobstant leurs pertes, soulagerent, par de grosses aumônes, ceux que le

fléau de la guerre avoit réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures, ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vue le dessein qu'ils avoient de bâtir chez eux une Eglise. Ils députerent deux Néophytes à *Chruchsnabouram*, ville éloignée de douze lieues de leurs pays, pour représenter au Missionnaire combien il étoit difficile qu'eux & leurs familles se rendissent de si loin à l'Eglise; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre & la ferveur des fideles augmenteroient d'une maniere sensible. C'est de quoi le Missionnaire étoit bien convaincu: mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince, & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Pere se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste pour lui présenter des raisins de sa part. Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il y est extrêmement rare. Le Prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le Pere, & il lui fit dire qu'il seroit ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, & le Missionnaire, après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph, ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'*Andevarou*.

Le Prince ne fut pas plutôt informé de son arrivée, qu'il dépêcha son premier Ministre pour le recevoir à la porte de la ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flambeaux & au son des instrumens. Des *Maldars* (ce sont des soldats Maures) se trouverent sur sa route pour le prier de hâter sa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le Prince étoit dans sa grande salle d'audience : c'est une espece de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toit, qui est une plateforme, est soutenu par de hautes colonnes ; le parterre, qui est vaste & à découvert, est embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théâtre, & l'autre à soixante pieds environ plus loin, au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le Prince étoit assis, appuyé, à la maniere des Orientaux, sur un grand coussin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard & une épée dont les poignées étoient d'agate, enrichies d'or ; ses parens & ses principaux Officiers l'environnoient ; les Brames occupoient le fond de la salle, & le parterre étoit rempli de soldats & de bas-officiers.

Aussi-tôt que le Prince apperçut le

Missionnaire, il se leva ; & après l'avoir salué, il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le Pere refusa cet honneur, & prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catéchistes qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du Prince une sphere, une mappemonde, & d'autres semblables curiosités. Puis le Pere fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute puissance du premier Etre, sur son immensité, son éternité, & sur la fin qu'il s'est proposée en créant l'homme raisonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement suggéra aux Brames de questionner le Missionnaire sur ce qu'il pensoit de leurs sacrifices. « Dans vos sacrifices, » répondit le Pere, j'ai ouï dire que » vous égorgez des victimes, & que » vous présentez à vos Divinités du » ris, du beurre & d'autres choses de » cette nature. Croyez-vous de bonne » foi que Dieu se nourrisse du sang de » ces victimes, & qu'il ait besoin des » choses que vous lui offrez ? Dieu est » un pur esprit, c'est en esprit & en » vérité qu'il veut être adoré ; l'honneur » la louange, l'amour, voilà le tribut qu'il » exige de ses créatures. C'est-à-dire, » interrompit le Prince, que nos sacri-

» fices ne conviennent pas à la majesté
 » de Dieu. Mais je voudrois bien sça-
 » voir , poursuivit-il , quel est votre
 » sentiment sur les métamorphoses de
 » nos Dieux. Commençons par celle de
 » *Rama*.

» On trouve dans vos histoires , ré-
 » pondit le Pere , que *Vichnou* s'est mé-
 » tamorphosé en un homme que vous
 » appelez *Rama* , pour tuer le Géant
 » *Ravenen*. Sans entrer dans les absur-
 » dités que renferme cette fable , & qui
 » choquent le bon sens , quelle idée
 » auriez - vous d'un puissant Roi qui
 » se mettroit à la tête d'une nombreuse
 » armée pour aller combattre une mou-
 » che ? Dieu qui d'une seule parole peut
 » faire rentrer ce vaste univers dans le
 » néant d'où il l'a tiré , avoit - il be-
 » soin de tant d'appareil pour se dé-
 » faire d'un seul homme ? A quoi bon
 » cette multitude d'ours & de singes
 » que vous donnez pour escorte à votre
 » *Rama* !

» Comprenez - vous ce qu'il dit , ré-
 » pliqua le Prince en s'adressant aux
 » Brames ? Puis regardant le Mission-
 » naire , en fera-t-il , dit-il , de même
 » des autres métamorphoses ? Prince ,
 » répondit le Pere , ma réponse ne fera

» pas du goût des bien de personnes ,
» & elle pourra peut-être les aigrir.
» Que cela ne vous inquiete point ,
» répartit le Prince : je sçai que vous
» faites profession de dire la vérité ; ex-
» pliquez-vous librement. Peut-on se
» persuader , poursuivit le Missionnaire ,
» qu'un Dieu se soit métamorphosé en
» lion , en poisson , en pourceau ? Telle
» est donc la majesté des Dieux que
» vous adorez » ! Il s'éleva alors un
murmure confus dans l'assemblée : le
Prince , de son côté , affectoit un air
severe , & gardoit un profond silence.
« J'ose me promettre , continua le Pere
» en regardant le Prince , que vous
» ferez de mon sentiment. N'examinons
» point quelle créance méritent ceux
» qui ont composé l'histoire de ces mé-
» tamorphoses ; que la seule vérité soit
» notre regle. Si , pour vous donner
» quelque idée de ce que je suis , je
» paroïssois devant vous sous la figure
» d'un pourceau , & affectant les gestes
» de cet animal , pour qui passerois-je
» dans votre esprit » ? Le Prince fit signe
au Pere d'en demeurer là. Puis se tour-
nant vers les Brame qui ne pouvoient
dissimuler leur embarras : « Passez , leur
» dit-il , à l'article des *Vedams* , c'est-

» à-dire , des Loix divines ». Les Indiens en reconnoissent quatre , qu'ils supposent être sorties des quatre visages de leur Dieu *Brama*.

« Vous me feriez plaisir , dit le Missionnaire en parlant aux Brame , de m'expliquer ce que vous entendez par la Loi divine. Votre malheur , ou plutôt votre orgueil fait que vous n'examinez rien à fond : vous vous contentez de réciter quelques vers que vous avez appris dans les écoles , & dont le sens vous est le plus souvent inconnu. Les plus sinceres d'entre vous avouent de bonne foi qu'il y a plusieurs choses dans vos *Vedams* qui blessent la raison , & qu'un homme d'honneur ne peut lire sans rougir. De telles infamies peuvent-elles sortir de la bouche d'un Dieu ? Mais , ajouta-t-il , voici le point décisif : une de vos loix apprend , à faire des maléfices , à jeter des sorts & à les lever : une pareille loi peut-elle venir du vrai Dieu ? Les Brame se récrierent , disant que leur loi ne contenoit pas des secrets magiques. » La chose est vraie , dit le Prince , & il seroit inutile de la désavouer ». On agita plusieurs

autres questions qu'il feroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience le Pere s'adressant au Prince : » Je ne cesserai » point, lui dit-il, de prier Dieu pour » votre personne : je ne vous souhaite » point de plus grands biens temporels, » le ciel vous en a comblé. Mais il y » a des biens d'une autre nature & qui » sont éternels : ce sont ceux-là que » je conjurerai la divine Providence de » ne pas vous refuser ». Un Brame croyant faire sa cour, dit sur cela en interrompant le Pere ; » Que ces prétendus biens soient votre partage ; » pour nous, nous souhaiterons dans » ce monde au Prince une fortune encore plus florissante que celle dont-il » jouit. Vous avez tort, reprit le Prince, » ce partage feroit trop inégal : je souhaite avec le secours de ses prières » d'avoir quelque part aux biens du » ciel ». Il y avoit plus d'une heure & demie que duroit la dispute ; le Pere prit congé du Prince qui se leva en joignant les mains devant la poitrine, & faisant une profonde inclination de tête. Le Pere se retira dans le logis qui lui avoit été assigné, & il y passa la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le chercher pour le conduire au Palais; il y alla accompagné de ses Catéchistes. Le Prince sortit de son appartement, & vint au-devant de lui. « Je suis un » étranger, dit le Pere, & je ne mé- » rite pas cet honneur. Un étranger, » reprit le Prince! ce n'est pas ainsi que » je vous regarde; je vous honore » comme je ferois mon propre *Gourou* ». Il fallut pour obéir au Prince que non-seulement le Pere, mais encore les Catéchistes entraissent les premiers dans la salle d'audience. L'assemblée y étoit encore plus nombreuse que le jour précédent. La dispute avec les Brames roula presque toute sur les mêmes points de controverse. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le Prince réfuta lui-même les raisonnemens des Brames, & il le fit avec vivacité & sans nul ménagement.

A ces marques d'affection que témoignoit le Prince: « Seigneur, lui dit le » Pere, il faut que vous soyez bien » convaincu de la bonté de la cause » que je soutiens, puisque vous me » suscitez tant d'adversaires; je me pro- » mets de vos lumieres & de votre » équité que vous vous intéresserez pour » ma défense. Je vous seconderai, ré-

» pliqua le Prince avec un visage ou-
 » vert. Ensuite, s'adressant aux Brames,
 » vous convenez avec le *Saniaffi-Ro-*
 » *main*, dit-il, de la nécessité d'un seul
 » premier Être, & cependant vous ne
 » pouvez nier que nous admettons trois
 » Dieux. Vous, poursuivit-il, s'adressant
 » à un *Vichnouviste*, vous dites que ce
 » premier Être est *Vicknou* : & vous,
 » parlant à un autre, vous soutenez
 » que c'est *Brama* : moi, selon les prin-
 » cipes de ma secte, je maintiens que
 » c'est *Iffouren*. Convenons d'abord en-
 » tre nous quel est ce souverain Être,
 » & nous disputerons ensuite contre le
 » *Saniaffi*. Ces trois Divinités, repri-
 » rent les Brames, n'en font qu'une
 » seule. Cela ne peut pas être, dit le
 » Prince; nous lisons dans nos histoires
 » que de cinq têtes que vous attribuez
 » à *Brama*, *Iffouren* lui en a coupé une,
 » & nous ne sçavons pas qu'il ait eu
 » le pouvoir de reproduire cette tête
 » coupée. De pareilles absurdités, re-
 » prit le Pere, ne prouvent-elles pas
 » manifestement la fausseté de ces chi-
 » mériques Divinités » ?

On reprit ensuite ce que le Pere avoit
 dit le soir précédent, que les quatre *Ve-*
dams ne pouvoient pas être appelés des

loix divines. « Quelle est donc cette
» loi que vous dites être la seule divine ,
» demanderent les Brames ? Le Prince ,
» sans donner au Pere le temps de ré-
» pondre : écoutez, leur dit-il, mettons-
» nous, vous & moi, au rang de ses
» disciples, & il nous l'enseignera ; sans
» quoi, quel fruit retirerons-nous de
» ce qu'il prendroit la peine de nous
» dire » ? Le Pere fit à son tour quelques
questions aux Brames sur la nature de
l'ame. Le Prince qui s'apperçut que ces
questions les embarrassoient : « Vous leur
» demandez, dit-il, ce que c'est que
» l'ame ; faites-les convenir d'abord
» qu'ils en ayent une : du moins je sçai
» que toute l'occupation de leur ame
» est d'inventer des moyens d'abuser
» les peuples & d'en tirer des aumônes.
» Vous voulez dire, sans doute, ajouta
» le Pere, que leur ventre leur tient lieu
» d'ame & de divinité.

» Ce n'est point pour disputer, re-
» prit le Prince, que je vous ai fait
» appeller aujourd'hui ; c'est pour vous
» demander une grace ; faites-moi le
» plaisir de vous établir dans ma ville
» capitale, je serai bien aise de vous en-
» tretenir de temps en temps ». Le Pere,
après l'avoir remercié de ses bontés,

lui témoigna que sa profession de *Saniaffi* ne s'accordoit pas avec le fracas & le tumulte d'une grande ville. « Vous ne » ferez importuné, dit le Prince, qu'au- » tant que vous le voudrez, j'y don- » nerai bon ordre, & moi-même quand » j'irai vous voir, ce fera sans aucune » suite; cependant je ne veux pas vous » gêner, & vous êtes le maître de » choisir dans toute l'étendue de mes » Etats le lieu qui vous conviendra le » mieux; mon inclination seroit que » vous demeurassiez dans ma capitale ». Le Pere le pria de trouver bon que pour le présent il bâtit une Eglise à *Madigoubba*, où il avoit plusieurs disciples; que ce village n'étant qu'à deux lieues de la capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le temps de cette audience, le Prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, & voyant le Missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces distinctions qu'un Prince idolâtre témoignoit à toute sa Cour le respect qu'il avoit pour la loi du vrai Dieu & pour le dernier de ses Ministres. Avant que de le congédier,

il lui fit voir quelques curiosités qu'il avoit dans son palais , & il fit promener ses chevaux richement caparaçonnés. Il alla ensuite à la promenade , & apercevant un des *Rettis* Chrétiens : « Faites » bâtir au plutôt , lui dit-il , la maison » du *Saniassi-Romain* : je vous permets » de faire couper tout le bois qui vous » fera nécessaire. Un moment après » l'ayant fait rappeler : Je n'ai consenti » qu'avec peine , ajouta-t-il , que le » Missionnaire fixât sa demeure dans » votre village ; puisque vous avez le » bonheur d'être du nombre de ses disciples , je vous regarde comme mes » enfans ; mais joignez vos prières aux miennes , pour l'engager à demeurer » dans ma capitale. J'ai encore à lui » parler , avertissez-le de ne pas partir » si-tôt ».

Au retour de la promenade , il renvoya au palais la Princesse avec ses éléphans , ses chevaux , & la plus grande partie de sa Cour , & il se rendit en palanquin , accompagné de ses seuls gardes , au logis du Missionnaire. Après les avoir fait retirer , pour être seul avec le Pere , il lui dit : « Il n'y a qu'un » article qui m'arrête. Si vous me le » passez , je me fais dès-à-présent votre

» disciple. Je porte le *Lingam*, comme
» vous voyez ». (C'étoit un bijou d'or,
enrichi de pierreries, où apparemment
étoit enfermée la pierre qu'on appelle
Lingan : il le portoit attaché à sa veste
comme les Chevaliers portent la croix
de leur ordre.) « Je suis bien éloigné
» de croire, ajouta-t-il, que ce soit une
» divinité ; je ne lui fais point de sa-
» crifices ; mais vous sçavez que c'est
» la marque qui distingue ma Caste ; si
» je le quittois, je passerois pour un
» insensé, & je révolterois contre moi
» toute ma famille.

« Prince, lui répondit le Missionnaire,
» la chose vous paroît impossible ; mais
» le Dieu que je vous prêche peut
» faire de plus grands miracles. Non,
» repliqua le Prince, le Dieu que vous
» adorez me sauvera ou me damnera
» avec le *Lingan*. Je regarde les temples
» & les idoles comme de la boue ; je
» les ferai renverser, si vous le jugez
» à propos ; mais pour ce qui est du
» *Lingan*, je ne le quitterai jamais ». Le
Pere, les larmes aux yeux, prit les mains
du Prince, & les serrant étroitement :
« Ce n'est pas encore, lui dit-il, de
» quoi il s'agit : donnez-vous la peine
» & le loisir de réfléchir sur les im-

» portantes vérités que je vous annonce :
» Dieu vous donnera la force d'exécuter ce qu'il vous inspire par le foible
» organe de son Ministre : il ne vous a
» pas créé pour vous précipiter dans les
» flammes de l'enfer : sa grace dissipera
» toutes vos craintes , si vous la demandez avec confiance ; mes Disciples
» & moi nous le prierons sans cesse
» de vous accorder ce puissant secours ».

A ces paroles , il parut s'appaiser : puis changeant de discours : « Pourquoi refusez-vous, dit-il, de fixer ici votre demeure : je vous l'ai déjà dit que vous ne ferez point interrompu dans vos saints exercices : votre plaisir , dites-vous , est d'être avec les pauvres , pour leur enseigner le chemin du ciel ; sçachez que je ne regarde pas cet éclat qui m'environne , ni ces biens que je possède , comme quelque chose qui m'appartienne : je ne les ai point apportés en naissant ; ils ne me suivront point après ma mort : mon pere possédoit ces biens , & ils ne l'ont point garanti du tombeau ; j'en jouis maintenant , & d'autres les posséderont après moi : ainsi regardez-moi comme un pauvre & ne me refusez pas la grace que je vous demande ».

Des réflexions si chrétiennes de la part d'un Prince idolâtre surprirent les Néophytes qui étoient présens. « Le vrai » Dieu , répondit le Pere , qui vous » met dans le cœur de si généreux » sentimens , a sans doute de grands » desseins sur votre personne. Vous » voulez que je bâtitse ici un *Matam* , » (c'est le nom qu'on donne à nos » Eglises) j'y consens , & j'espère que » Dieu en tirera sa gloire. Du moins je » pourrai vous entretenir plus souvent » de ses divines perfections , & de l'importance qu'il y a de travailler sérieusement à votre salut ».

Le Prince ne pouvant dissimuler sa joie , renouvella aux *Rettis* Chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'Eglise , sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à *Madigoubba*. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencemens & de fortifier ce Prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion.

J'avois encore , Monsieur , d'autres particularités à vous mander ; mais j'apprends à ce moment la mort du Pere de la Fontaine , notre Supérieur général. Quelle perte pour cette Mis-

sion ! Dieu nous l'enleve dans un temps où sa présence sembloit être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manières affables & obligeantes lui avoient gagné le cœur des François & des Malabars. Les Eglises qu'il a fondées dans cette Mission, seront des monumens durables du zèle dont il brûloit pour la gloire de Dieu & pour le salut des âmes. Madame la Vicomtesse d'Harnoncourt sa mere lui faisoit tenir chaque année une aumône considérable qui le mettoit en état de fournir aux frais qui sont indispensables lorsqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Mission. La Mission de Carnate, sur-tout celle qui est en deça des montagnes, le regardent avec justice comme son fondateur. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, & plus de tranquillité d'âme, qu'il en a fait paroître dans diverses persécutions qu'il a eues à soutenir. Dans celle de *Ballabaram*, sa douceur charma tellement les soldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changés en d'autres hommes, & que se jettant à ses pieds, ils lui demanderent pardon des indignités qu'ils avoient exercées à son égard. Dans une autre persécution où l'on avoit soulevé toute la ville con-

tre les Missionnaires & les Chrétiens, un seul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des vérités de la Religion; & sur le rapport qu'il en fit au Prince, il y eut défense d'inquiéter les nouveaux fideles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Eglise de *Devandapallé* que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Supérieur général, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prévenus, sans perdre de vue cette mission qui étoit le principal objet de ses soins. Il espéroit l'affermir davantage, & il portoit ses vues encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus le Royaume de Jesus-Christ; si vous pouviez être le témoin de la douleur que ressentiront les fideles, lorsqu'ils apprendront la mort de leur cher Pere en Jesus-Christ, vous jugeriez-mieux quelle est la grandeur de notre perte. Adorons les jugemens de Dieu & conformons-nous à sa très-sainte volonté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, &c.



L E T T R E

DU PERE BARBIER.

A Puneypondi , dans le Carnate,
le 7 Janvier 1720.

J'avois mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du soulagement à Pondicheri. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remede qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le ris & les herbes de la Mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, & que je me suis remis à la vie de Missionnaire, je me porte beaucoup mieux, & je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'espérance de travailler long-temps dans cette portion de la vigne du Seigneur. Je l'éprouve, & il est vrai, qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable maître que nous servons, est la vertu capitale qui nous est nécessaire. Si nous avons des fatigues à effuyer, si notre vie est austere, nous en sommes bien dédommagés

par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, soit par le concours de ceux qui se présentent au saint baptême, soit par l'innocence, la docilité & la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confesserai, à peine en trouverai-je douze qui soient tombés dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la Religion, par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu, par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions, & leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siècles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmaticque, qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortois à la patience, & pour cela je lui représentois que Dieu lui faisoit faire ici-bas son purgatoire en lui fournissant un moyen infallible d'expier ses fautes. « Ah ! mon Pere, me répondit-elle » d'un ton de voix qui m'étonna, je » ne souffre pas encore assez ». Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes Catéchistes vint me trou-

Ver hier, & dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit passé dans son district, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une question très-douloureuse pour n'avoir pas voulu coopérer à un Sacrifice que les Païens de sa bourgade vouloient faire au démon. Dieu bénit son courage en suscitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha si fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Néophyte.

Je reçois à ce moment une lettre d'un de nos Missionnaires qui m'apprend que dans l'année dernière il baptisa deux cens trente-six adultes & six cens huit enfans : que ses Catéchistes ont pareillement conféré le baptême à plus de quatre-vingt-douze adultes & à deux cens quarante enfans. Vous jugez bien que plusieurs de ces enfans sont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rend capables d'offenser Dieu. C'est ce qui nous soutient dans nos travaux : le ciel se peuple insensiblement, la suite de l'Agneau se grossit tous les jours : Dieu sera éternellement glorifié par ces ames pures. Pourront-elles oublier ceux auxquels après Dieu elles sont redevables de leur salut éternel ?

Description de l'arbre qui porte la Ouate, du poivrier, & de la laque, tirée de quelques autres lettres.

L'Arbre qui porte la ouate, ou cette espece de coton fin dont on se sert pour remplir des couffins, pour fourrer des robes de chambre, des vestes, des courtes pointes, &c. croît de lui-même en pleine campagne & sans culture. Les Siamois, chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *ton-nghiou*. Cet arbre, que j'appellerai dorénavant ouatier, est de deux especes fort différentes : il y en a de grands & de petits : j'en ai vu des uns & des autres.

Les grands qui sont de deux fortes ressemblent assez aux noyers pour la forme & la disposition de leurs branches. Le tronc est d'ordinaire plus haut & plus droit, à peu près comme est le tronc des chênes. L'écorce est hérissée en certains endroits de grosses épines courtes, larges par la base, rangées en file & fort ferrées. Les feuilles tiennent également des feuilles de noyer & de celles du châtaigner : elles croissent toujours cinq à cinq ; leurs pédicules, qui sont fort

courts, s'unissant à un sixieme qui est commun, lequel a souvent plus d'un pied de longueur. La fleur est de la forme de la grandeur d'une tulippe médiocre ; mais ses feuilles sont plus épaisses, & elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, est épais & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noisettes, à la réserve qu'il n'est pas haché & effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux especes de grands ouatiers : voici maintenant en quoi ils diffèrent. Les uns portent la fleur avant la feuille : j'en ai vu plusieurs qui étoient tout couverts de fleurs, & n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vu de cette espece, avoient les feuilles toutes venues, & les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers sont plus épineux & moins fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron, & assez douce au toucher : & les seconds l'ont rude, & d'un rouge foncé par dedans, mais pâle & jaune en dehors. Dans les uns & dans

les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets, lesquelles sont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placés au fond de la fleur à l'entre-deux des feuilles: & entre ceux-ci il s'en élève un cinquieme composé de seize de ces baguettes, au milieu desquelles il s'élève une espece de pistil un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au contraire les baguettes sont en bien plus grand nombre, mais sans ordre & sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la ouate, je n'en puis dire autre chose, sinon qu'il est d'une figure oblongue & semblable aux figes bananes anguleuses que les Portugais appellent *figos carocas*.

L'ouatier de la seconde, ou pour mieux dire, de la troisième espece, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia: ses feuilles sont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles sont couvertes par dessus & par dessous d'un petit duvet fort doux

doux au toucher. Les maîtresses fibres qui partent de la côte de la feuille sont fort distinctes & très-bien rangées. Les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes terminés en pointe aux deux extrémités & unis ensemble. Ils sont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces, & de la grosseur du petit doigt. J'en ai vu qui avoient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, & l'on trouve au dedans la ouate bien pressée avec plusieurs pepins jaunes de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne sont que la branche de l'arbre continuée, qui forme cinq petits feuillages de son écorce même à l'endroit où elle y est unie.

Je viens maintenant au poivrier; c'est un arbrisseau rampant, qui, pour s'élever, a besoin d'appui. On le plante au pied de quelqu'arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux, ou bien on lui met des perches en forme d'échalas, comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même,

quand il est sec, ressemble parfaitement à du sarment, au goût près qui est fort âcre. Cette tige pousse quantité de branches de tous côtés, qui s'attachent au hasard. La feuille, quand l'arbre est jeune, est d'un verd uni & blanchâtre, qui devient plus foncé à mesure que l'arbre croît : elle garde toujours sa blancheur par dessus. Sa figure est ovale, mais vers l'extrémité elle diminue & se termine en pointe. Elle a six nervures, dont cinq, qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales semblables à la première. On ne distingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures se communiquent les unes aux autres par un tissu de fibres assez grossières. Les plus grandes feuilles que j'ai vues, avoient six pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe est petite : les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verts, lorsque je les vis, & qui ne devoient être mûrs que dans trois mois, étoient attachés sans pédicule : ils étoient de la forme & de la grosseur du gros plomb à tirer. Le poivre, quoique verd, avoit déjà beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas

que ceux que je vis, portaissent chacun six onces de poivre.

Pour ce qui est de la laque, c'est principalement à Lahos & à Camboye qu'on la ramasse autour de deux diverses sortes d'arbres. Ce sont de certains insectes rouges, assez semblables aux fourmis, qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au-dedans de petites cellules de la même maniere. On m'a assuré que la laque se forme de l'excrément de ces insectes, du moins c'est le sentiment de quelques Lahos que j'ai questionnés. Néanmoins un François qui a demeuré deux ans au Pegu, où il a vu beaucoup de laque, m'a assuré qu'elle se trouvoit là autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a guere qu'un pouce ou un pouce & demi de diametre; qu'elle se formoit d'une espece de rosée qui tomboit tous les ans dans cette contrée aux mois de Juin & de Juillet, & que certaines fourmis rouges, friandes de cette rosée, couvroient en peu de temps tous ces arbres. Ces deux relations, si différentes en apparence, peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette

rosée, non pas la laque, qui est une espece de marc, comme l'est la cire par rapport au miel; mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées; & que pour la laque, ils la font ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussiere de certaines fleurs, ou d'autres matieres terrestres qu'ils ramassent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plupart de ses productions.

L E T T R E

Du Pere le Caron, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Mesdames ses Sœurs, Religieuses Ursulines,

De la Mission de Carnate, aux Indes,
ce 20 Novembre 1720.

La paix de Notre Seigneur,

JE cherche, comme vous voyez, à vous contenter, mes cheres Sœurs, & la distance des lieux ne me fait pas oublier ce que vous me demandâtes si

hstamment, lorsque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs & des coutumes de ces nations éloignées, & je m'étendrai un peu plus au long sur ce qui regarde les fonctions du saint ministère auquel la divine Providence m'a appelé.

La Religion des Indiens est un composé monstrueux de toute sorte de fables. Ils admettent, selon ce qu'on voit dans leurs livres, jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont différentes. Ils attribuent à l'un la création du monde, à l'autre la conservation, & au troisième le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux sont indépendans les uns des autres; ils ont chacun leur paradis; souvent ils se font fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous différentes figures, sous celle de poisson, de pourceau, &c. Tout ce qui a servi à ces Dieux est divinisé. C'est pourquoi on voit presque dans tous les temples la figure d'un bœuf, auquel on offre des sacrifices, parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de

ces fables, c'est que ces peuples ont un Dieu nommé *Chrisnen*, né à minuit dans une étable de Bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infâmes.

C'est dans ce tintamare que consiste toute la solemnité de la fête : boire, manger, chanter, se divertir ; ce sont là leurs exercices de piété. Ils ne s'assemblent guere dans leurs temples qui sont de vraies demeures de démons. Il ne vient de jour dans ces temples que par une porte très-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particulière aux Dieux, envoient au Sacrificateur de quoi faire le sacrifice : ce sont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du riz, & des légumes. Personne n'assiste au sacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces sacrifices, je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois passé, je me retirai le soir dans un Temple à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des idoles qui se disposoit à leur faire son sacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du riz, & des légumes. Je pris de-là occasion de lui faire sentir quel étoit son aveugle-

ment d'adorer des Dieux insensibles ; je l'entretins assez long-temps du vrai Dieu ; & je m'apperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit ; il convint même de la vérité de ce que je lui disois. Après quoi prenant la parole : « Vous avez tort, me dit-il avec » amitié, de passer ici la nuit : cette » contrée est remplie de voleurs qui » pourroient vous faire insulte ; croyez- » moi, retirez-vous dans le prochain » Village ; vous y ferez plus en sûreté ». Comme je ne déferois pas à ses conseils, & que ma présence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée si épaisse, qu'elle me contraignit de gagner la porte. Ce fut de-là que je contemplai son manège. Il prépara le repas au coin du Temple ; puis il versa sur ses idoles plusieurs cruches d'eau, & les frotta long-temps ; il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il présenta au nez de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousues ensemble, le riz & les légumes ; après quoi se promenant autour des idoles, il leur fit plusieurs révérences, comme pour les inviter au

festin. Puis il se mit à manger avec grand appétit ce qu'il avoit présenté à ses Dieux. Ainsi se termina le sacrifice.

Presque tous les princes de ces contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & pénibles voyages pour porter des sommes d'argent considérables à quelque Divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du pays. Dans la ville de *Ballabaram* où nous avons une Eglise, le Prince régnant fait porter continuellement un de ses Dieux sur un palanquin, qui est précédé d'un cheval & d'un éléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'infideles, qui viennent adorer l'idole. Par intervalle un hérault fait faire silence, & il récite les louanges de la Divinité.

L'année dernière la Princesse régnante se trouva fort mal. Le Prince son mari eut recours à toutes les idoles, & leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison ; & afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge sur les deux épaules de cette Princesse, la figure

d'une de ses principales Divinités. La douleur abrégéa sans doute ses jours , car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince en fut si irrité contre ses Dieux , qu'il cessa entièrement de faire des fêtes en leur honneur. Sa colère s'est enfin radoucie , & le mois dernier il commença une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces peuples sont divisés par castes ou tribus , comme étoit autrefois le peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce ; car dans leurs coutumes , dans leurs cérémonies , dans leurs sacrifices on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi , qu'ils ont défigurés par une infinité de fables. Cette distinction de castes est un grand obstacle au progrès de l'Evangile , sur tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa caste & même dans sa parenté , un Idolâtre qui a dessein de se convertir , dit souvent : « Si je me fais Chrétien , » il faut renoncer à tout établissement ; » il n'y a point encore de Chrétiens dans » ma famille ; j'en deviendrai l'op- » probre , & mes parens ne voudront » plus communiquer avec moi. » Ainsi il faut que ces Infidèles commencent

par l'acte du monde le plus héroïque, pour se faire instruire d'une religion contre laquelle ils sont déjà prévenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur par sa miséricorde infinie a sçu applanir ces difficultés.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan*, (c'est une figure qu'ils portent au col pour marquer leur dévouement à un de leurs Dieux ;) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des sacrifices. Les *Gouroux* ont sçu leur persuader que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un livre Indien l'histoire suivante : Un de ces *Linganiſtes* ayant perdu son *lingan*, alla s'accuser de sa faute à son *Gourou* : celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, & que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'appaiser le courroux des Dieux, & en même-temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le *Linganiſte* parut y consentir, mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le *Lingan* qu'il portoit, afin de lui faire pour la dernière fois son sacrifice. Aussi-tôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau.

Nous voilà tous deux sans *Lingan*, lui dit-il : ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang, pour appaiser la colere de nos Dieux ; & déjà il le tiroit par les pieds pour s'y jeter ensemble, lorsque le *Gourou* lui prenant la main, » attendez, mon fils, lui dit-il, il ne » faut pas vous presser, je puis vous » dispenser de la peine que vous avez » méritée, je réparerai votre faute en » vous donnant un autre *Lingan* ».

Il regne ici une coutume assez extraordinaire dans la Caste des laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main, & de les présenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au temple comme en triomphe. Là, en présence de l'Idole, on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, & aussi-tôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie, quand on fait présent de deux doigts d'or à la divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper : leur Prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, & on les suspend à la porte d'une de leurs Déeses.

En France on applique la fleur de lys aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du démon vont en foule chez le *Gourou* qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer , sans quoi ni pleurs ni prieres ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite , il leur applique sur les épaules le fer rouge , qui leur imprime l'image de leurs Divinités , sans que durant ce tourment ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par là jusqu'à quel point le Démon se fait obéir.

Le gouvernement n'est gueres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes , & la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espece de servitude ; ils ne possèdent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ses sujets : au temps de la récolte il fait enlever le grain , & laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'en-

terrent avec soin, autrement sous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'exercent ces vexations sur leurs peuples, que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes, levent sur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le pays seroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort; pourvu qu'on fournisse de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme & sa fille. Une femme qui avoit tué son mari, fut conduite dans la place publique, on lui couvrit le visage de boue: ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du Prince de *Ballabaram*, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol: au lieu de le punir, on le garda à vue comme une personne utile à l'Etat, & qui, dans l'occasion, pouvoit lui rendre un service important. Ce service étoit qu'en cas de siège, dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme si adroit à enlever la caisse militaire des ennemis & par-là déconcerter leurs projets.

En Europe ce sont les meilleures familles qui occupent les trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connois pas un seul qui soit de la première Caste : quelques-uns même sont d'une Caste fort obscure. De-là vient qu'il y a des Princes dont les cuisiniers se croiroient deshonorés, & le feroient effectivement, s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils servent : leurs parens les chasseroient de leurs Castes comme des gens perdus d'honneur. C'est ici un noble emploi que de se faire la cuisine à soi-même. C'est pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : c'est-vous sans doute, mon Pere, qui vous faites votre cuisine : voulant par-là me faire entendre qu'il n'y avoit personne d'une naissance, ni d'un mérite assez distingué pour me la faire.

On est ici fort à plaindre quand on est malade. Ce n'est pas qu'il n'y ait grand nombre de Médecins : mais ce sont de vrais charlatans, fort ignorans, & qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues & leurs remèdes se trouvent dans les bois : ce sont quelques simples dont ils expriment le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans

les fievres, durassent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal en affoiblissant la nature. Si le malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime lorsque j'entrai dans la Mission, mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos Catéchistes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence, je changeai de sentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la première Caste, étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fièvre le quitta le 27^e jour de sa maladie; & comme il avoit encore un peu de force, on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours, de crainte que la fièvre ne le reprît. Le 30. & les cinq ou six jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'est tout-à-fait rétabli, & je le fais actuellement instruire pour lui donner le baptême.

Il n'y a parmi cespeuples ni Acadé-

mie ni Sciences : ils ont quelque connoissance de l'astronomie , & ils prédisent les éclipses avec assez de justesse. Quoique leur pays ait été sujet à de fréquentes révolutions, dont la mémoire méritoit d'être transmise à la postérité ; on n'en trouve rien dans leurs livres , qui ne sont remplis que de contes & de fables.

Voilà , mes cheres sœurs , un précis de ce qui regarde la Religion & le gouvernement des peuples du Carnate : vous souhaitez quelque chose de plus particulier sur ce qui me regarde , & sur les bénédictions que le Seigneur verse sur cette Chrétienté naissante ; c'est à quoi je vais satisfaire.

J'entrai dans cette Mission le 20 du mois de Mars de l'année 1719. Je n'y fus pas trois semaines, qu'il pensa m'arriver un petit accident. La nuit du Samedi-Saint on vint m'avertir qu'un Missionnaire qui demouroit à trois lieues, étoit tombé malade , & hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis sur l'heure , & j'arrivai à son Eglise le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la campagne étoit couverte se tenoient en garde contre les voleurs , qui depuis peu avoient

pillé cette Eglise. Comme ils me prirent moi & mes Catéchistes pour ces voleurs, ils s'armerent de pierres & de bâtons, poufferent des cris affreux, & je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là 28 personnes : à dix heures du soir je commençai, dans une vaste plaine, une belle procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la statue de la sainte Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux, & par quantité de feux d'artifice qui jouoient sans discontinuer. Une grande multitude de Chrétiens & d'Idolâtres furent charmés de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de ces sortes de fêtes contribue beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos mystères.

Vous ne sçauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fideles s'approchent des sacremens. Dès que le Missionnaire est arrivé dans une Eglise ils s'y rendent de fort loin pour participer aux saints Mysteres. Après avoir voyagé tout le jour sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz

froid, ils arrivent sur le soir accablés de sueurs & de fatigues. Ils boivent pour tout soulagement un peu d'eau, & passent la nuit couchés sur la terre. Ils fondent en larmes & sont inconsolables en s'accusant des fautes les plus légères. A la priere du soir, lorsqu'on récite l'acte de contrition, ils se frappent la poitrine, & ne s'expriment que par des sanglots réitérés.

Aux fêtes solennelles les Chrétiens les plus aisés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, & par-là ils entretiennent entr'eux cet esprit d'union & de charité qui édifie les Païens même. C'est ordinairement à ces fêtes qu'on administre le saint baptême. Les Catéchistes nous amènent par troupe ces pauvres Idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu qu'ils se couent avec joie le joug du démon qui les a tenus si longtemps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grace dans certains vieillards, qui, nonobstant les plus forts préjugés touchant leurs divinités, reçoivent le saint baptême, sans que la foi de nos Mystères trouve dans leurs esprits la moindre résistance.

Ceux qui se convertissent à la foi

ont souvent de cruelles contradictions à soutenir du côté de leurs parens Idolâtres, qui les maltraitent, & les chassent de leurs familles sans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le récit de leurs peines. « Mon Pere, disent-ils, avec une foi vive, je souffre infiniment, mais je suis content pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse, & que le ciel devienne le prix de mes souffrances ». J'ai vu plusieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux Idolâtres, & qui l'ayant refusé constamment, ont été exposés aux plus indignes traitemens : quelques-uns sont morts de miseres, tous furent chassés de leur pays : leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution avec une fermeté, une foi, & un courage dignes des héros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parens, leurs amis, sans se plaindre ni murmurer, chargés de leurs petits enfans, obligés de chercher un asile dans une terre étrangere, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque

dans de nouveaux fideles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer dans la voie du salut, & nous remplissent d'une joie pure & solide.

A la dernière fête de Noël, le Seigneur glorifia son saint Nom d'une façon singulière dans les Etats d'un Prince où l'Evangile n'avoit pu encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que sept personnes y étoient cruellement tourmentées du démon ; deux moururent dans l'obsession ; les cinq autres n'ayant plus d'autre ressource que dans le vrai Dieu, furent amenés à l'Eglise de *Chrucsnabouram*, les fers aux pieds & les mains liées derrière le dos. Dès qu'ils furent arrivés, je chargeai un Catéchiste d'aller enlever de sa maison, & de celle de ses parens, toutes les Idoles & toutes les marques de superstition qu'ils y trouveroient. Le lendemain après la Messe, je commençai l'exorcisme ; j'avois fait illuminer l'Eglise pour rendre la fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avoit attiré une grande foule de Chrétiens & d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du démon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouverent tranquilles & tout-à-fait affranchis d'une si cruelle

servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs compatriotes étoient étonnés de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pu modérer la fureur.

Le Prince qui avoit été témoin de l'obsession, & qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres qui étoit son Intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint en effet le jour de Noël en grand cortège, sur les quatre heures du soir. C'est un vieillard âgé de soixante-cinq ans. Dans mon entretien, j'insistai fort sur la délivrance de ces possédés, comme sur une preuve de la vérité de la Religion que j'étois venu de six mille lieues lui annoncer pour le salut de son ame. Le Prince & ceux de sa suite convinrent qu'un Dieu si puissant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demi-heure d'entretien, il se retira auprès de l'Eglise, & il me fit dire qu'il vouloit me parler en secret. Il se fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la Divinité ; & de temps en temps il se récrioit : c'est ici la pure vérité.

L'Eglise étoit assez bien ornée. Quand l'heure de la prière eut sonné, le Prince y assista, & il parut très-édifié de la

piété & de la modestie des fideles. La priere finie : « qu'on reste ici , dit-il à » ceux de sa Cour , je vais prendre » congé du Pere ». Il vint seul dans un endroit où je l'attendois ; & là , durant un quart d'heure , je l'entretins du vrai Dieu , du paradis , de l'enfer , de la fausseté des Divinités qu'il adoroit. Il convint de tout : « Je veux , dit-il , embrasser votre Religion , admettez-moi , » je vous prie , dès ce moment , au » nombre de vos disciples ». Alors il me salua en portant les deux mains jointes sur la tête , qui est la marque du plus grand respect , & il se retira. Le lendemain je lui envoyai un Catéchiste avec des livres où nos mysteres sont expliqués. Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer ; & il n'a point encore fait paroître qu'il voulût soutenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce Prince a , parmi ses courtisans , grand nombre de Brame qui nous traversent presque dans toutes les Cours où ils ont les premieres charges. J'ai appris qu'ils avoient persuadé à ce Prince , que j'étois le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes , & que ce n'étoit que par la vertu de mes enchan-

temens , que les cinq personnes avoient été délivrées du démon. Ce Prince est très-foible sur cet article ; il entretient même à sa Cour un magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jeter sur lui. J'ai invité ce magicien à me venir voir , afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avoit donné sa parole , mais il ne l'a pas tenue.

Six ou sept jours après la visite du Prince , je lui envoyai un panier de raisins , auquel j'avois appliqué quelques cachets ; c'est un fruit rare en ce pays. Les Brame qui étoient auprès de lui , l'avertirent de n'y pas toucher. « Voyez- » vous ces cachets , dirent-ils , ils cou- » vrent quelque sortilège , & si vous y » touchiez il vous arriveroit quelque » malheur ». Le Prince trop crédule n'osa toucher au raisin , quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après , un de mes Catéchistes étant allé le saluer de ma part : « ôtez les cachets » de ce panier , lui dit-il , le respect que » j'ai pour le Pere m'empêche de les » lever moi-même ». Le Catéchiste obéit , & le Prince mangea des raisins avec avidité. Les Brame furent un peu déconcertés de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai saluer un

autre Prince par un Catéchiste , je lui ordonnai de porter sur son bras un livre de la Religion d'une forme particuliere , afin de piquer sa curiosité. Cet innocent stratagême réussit : le Prince demanda au Catéchiste quel étoit ce livre , & ayant appris que c'étoit la loi du vrai Dieu , il se le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Astrologue souffrant avec impatience que le Prince prît goût à cette lecture , vint avec son livre d'Astrologie à la main : « Prince , lui dit-il » avec une espece d'enthousiasme , selon » le cours présent des étoiles , il ne vous » est plus permis de rester ici ; retirez- » vous au plutôt ». Le Prince obéit , & congédia son lecteur.

La seconde semaine de Carême , comme je finissois ma retraite annuelle , il m'arriva une petite humiliation. Un parti considérable de Mores vint pour m'enlever dans l'Eglise de *Chruchsnabouram*. Dès le matin ils demanderent à me parler : on leur répondit que j'étois en prières , & que je ne voyois personne. Ce refus les surprit : ils entrèrent dans l'enceinte de la maison , & ce fut toute la journée un flux & reflux continuel de ces gens-là , sans rien communiquer de leur dessein. Ils avoient deux Brames à leur

leur tête , qui , comme je crois , étoient les auteurs de cette entreprise. Comme ils craignirent que les Chrétiens ne prissent ma défense , ils s'adressèrent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandoit le détachement , & le firent prier d'envoyer la garnison de la forteresse pour tenir mes disciples en respect. Le Prince qui m'affectionnoit , s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un Prince son voisin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessein de m'enlever dans l'obscurité de la nuit & sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain : je ne sçais comment le Commandant de la forteresse de *Chruchsnabouram* eut connoissance de leur dessein ; il vint me trouver à cinq heures & demie du soir , pour me donner avis que les Mores tramoient un complot contre ma personne , qu'ils s'étoient déjà emparés de toutes les avenues de ma maison , & il me conseilla de me réfugier dans la forteresse. Je suivis son conseil , je sortis par une issue inconnue aux Mores , & je me retirai dans la forteresse où je passai la nuit. Les Mores s'étant apperçus de quelque mouvement , & ayant appris ensuite que j'étois dans la

forteresse, se retirèrent à leur camp. A huit heures du soir ils m'envoyèrent inviter à me rendre au camp, où leur Commandant souhaitoit avec passion de me voir. Je leur fis réponse qu'un pénitent & un solitaire comme moi, ne voyoit pas volontiers le grand monde. Comme ils décamperent le lendemain matin, je retournai dans mon Eglise, où mes Chrétiens m'accompagnèrent.

Je ne sçais quel étoit le dessein de ces Mores, ni quel parti ils m'eussent fait si j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je sçais, c'est que les Brames nous ont souvent suscité de fâcheuses persécutions, en leur persuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'est sous cette fausse accusation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une manière cruelle, & que tout récemment ils retinrent un de nos Missionnaires deux ans entiers dans une rude prison, & qu'ils l'appliquèrent deux fois à la torture.

Quelque temps avant que les Mores entreprissent de m'enlever, j'admirai des effets bien sensibles de la Providence de Dieu sur ses élus. Un Idolâtre étant venu par hasard de fort loin dans le village où je me trouvois, y tomba dangereusement malade ; des Chrétiens lui par-

lereñt du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité preſſante pouvoit le permettre ; je lui conférai le baptême qu'il demandoit avec ferveur, & il mourut le lendemain dans de grands ſentimens de piété.

Quatre autres Adultes furent favorifés preſque en même temps de la même grace. Il y avoit parmi eux un Brame qui ſeroit mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fût reſté dans ſa famille. La converſion d'un Brame eſt un vrai miracle de la grace, tant ils ont d'obſtacles à ſurmonter. Celui dont je parle étoit âgé de 65 ans, & contre la coutume de ceux de ſa Caſte, il aimoit aſſez les Prédicateurs de l'Evangile : il avoit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Eglife. Dieu a voulu ſans doute récompenſer cette bonne œuvre ; il arriva de trente lieues loin dans une Eglife où j'étois, il tombe malade, il envoie à deux heures après minuit me demander quelque ſoulagement. Je lui portai de l'eau de meliſſe qui le fortifia ; bien qu'il eût toute ſa préſence d'eſprit, je m'apperçus qu'il étoit dans un danger extrême, & comme il étoit aſſez inſtruit de nos myſteres, je

lui administrai le saint baptême qu'il me demanda, & une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miséricorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des croix que nous avons à souffrir, & de la pénitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austère, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions & les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés. Vous sçavez sans doute que le riz, quelques légumes, & de l'eau, sont toute notre nourriture ; cette austérité est absolument nécessaire en ces contrées, sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la Religion. Les Castes honorables ne vivent que de riz & de légumes, & on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le démon a aussi ses martyrs, observent cette austérité de vie. Nous avons auprès de nous un Chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Pénitent ne mangeoit à midi que du riz & des légumes, & que le soir il se contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reste de la journée à réciter les louan-

gès de ses faux dieux. Si notre vie étoit moins austere que la leur , & le Missionnaire , & la religion qu'il prêche , tomberoient dans le mépris.

Nos voyages sont pénibles : on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à présent j'ai presque passé toutes les nuits sous un arbre exposé aux vents & à la pluie ; quelquefois je me retire dans un Temple d'idoles , quand il s'en trouve sur le chemin , mais on y est d'ordinaire mangé d'insectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me préparent un peu de riz & des légumes , je récite mon Office , & après quelques heures d'un repos assez interrompu , je continue mon voyage ; je n'en fais gueres que je n'aie le visage , les mains & les pieds tout brûlés , sans trouver une seule goutte d'eau pour apaiser une soif ardente. C'est par une protection particuliere de Dieu qu'il nous arrive si peu d'accidens dans ces voyages , car outre que le pays est rempli de voleurs , nous avons par-tout des ennemis du nom Chrétien , qui sçavent les routes que nous tenons , & qui pourroient aisément nous égorger pendant la nuit.

Voilà , mes cheres Sœurs , un récit

vrai dans toutes les circonstances de la vie que je mene depuis seize mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette Mission. Je vous demande plus que jamais le secours de vos prieres; c'est ce que j'attends de votre amitié. Je suis, &c. (1)

SECONDE LETTRE

*Du Pere le Gac , à M. le Chevalier Hébert,
Gouverneur de Pondichéry.*

A Ballabaram , ce 12 Janvier 1722.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Je continue à vous faire part du progrès que fait la Religion dans cette Mission

(1) Le P. le Caron a fini sa course Apostolique presqu'aussi-tôt qu'il l'avoit commencée. Il est mort victime de son zèle & de sa charité. Ayant appris qu'une famille entiere d'idolâtres , frappée d'une maladie contagieuse , avoit été chassée de la Peuplade , & étoit dans la campagne dénuée de tout secours, il courut les assister : touchée de ses soins elle écouta ses instructions , & il eut le bonheur de les baptiser presque tous , & de mourir avec son Catéchiste de la maladie qu'il avoit gagné en les soignant.

naissante du Carnate. La connoissance que j'ai de votre zele pour l'établissement de la foi dans ces contrées barbares , me persuade qu'en cela je réponds le mieux que je puis à vos intentions & aux bontés dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la Nation Françoisé dans l'Inde.

Je finissois la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire , par le récit de la protection dont *Prasappa-Naidou* (c'est le Prince qui gouverne le pays d'*Andevarou*) favorisoit les Prédicateurs de l'Evangile. Je vous ai mandé que non-seulement il avoit permis de bâtir une Eglise à *Madigonabba* , mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction de cette Eglise. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la Foi; aussi les *Dasseris*, fideles adorateurs de *Vichnou* (1), ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater la fureur dont ils étoient transportés.

L'absence du Missionnaire qui visitoit les autres Chrétientés , fut le signal de leur révolte. Ils s'assemblerent en grand

(1) Fausse Divinité du pays.

nombre à *Cloumourou*, où il y a plusieurs familles de Chrétiens ; ils prétendoient piller les maisons des Néophytes, aller ensuite à *Madigoubba*, qui n'est qu'à une demi-lieue de ce village, & mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise.

En effet, le *Retti* qui est le Chef des Chrétiens de cette contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditieux, & il eut bien de la peine à percer la foule. Sans entrer en de vaines disputes il cita les plus distingués d'entre les *Dasseris* devant les Brames du village ; puis interposant le nom du Prince, selon la coutume du pays : » je » remets, leur dit-il, mes biens entre » vos mains, vous en ferez respon- » sables.

Cet expédient réussit ; les Brames firent comprendre aux *Dasseris* qu'on ne leur demandoit que le temps nécessaire pour informer le Prince qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du Prince vint dès le soir même. Des Maures dépêchés de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allèrent en foule ; les *Dasseris* de la ville se joi-

gnirent à ceux des villages ; les *Brames* soit *Vichnouvistes*, soit *Linganistes*, qui sont en grand nombre , intervinrent dans la cause commune ; les soldats & les marchands grossirent le parti ; enfin le nombre s'accrut de telle sorte, que le Prince qui apperçut leur multitude , quitta le dessein d'aller à la promenade , & rentra dans son palais.

Un Officier fut envoyé de sa part aux *Dasseris* : » Le Prince , leur dit-il , a con-
 » noissance des accusations que vous
 » formez contre les Chrétiens ; ils brisent
 » vos idoles , ils déclament contre vos
 » Divinités , ils suivent une Religion
 » qui anéantit les coutumes de vos an-
 » cêtres ; voilà le sujet de vos plaintes.
 » Le Prince est trop juste pour ne pas
 » réserver une oreille aux accusés ;
 » faites venir vos plus célèbres Doc-
 » teurs , & dès que le *Saniaffi Romain*
 » fera de retour , vos contestations se
 » termineront dans une dispute réglée ;
 » le Prince veut lui-même en être le
 » Juge.

Le Missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à *Ballabaram* ; il crut qu'il ne devoit pas différer de se rendre auprès de ses chers Néophytes. A son passage par *Darma-*

varam qui est une ville considérable, les Chrétiens, à qui il communiqua le dessein où il étoit d'aller droit à la capitale, lui représenterent qu'il n'étoit pas de la prudence, dans une pareille conjoncture, de se livrer entre les mains d'un Prince Gentil; que bien qu'il ait paru être dans des sentimens favorables à la Religion, il étoit à craindre qu'une émeute si générale n'eût changé les inclinations de son cœur; que du moins, avant que de rien tenter dans une affaire si délicate, il sembloit être plus à propos d'en conférer avec les Chrétiens de *Madigoubba*, & de sonder la disposition présente du Prince. Le Pere répondit à ces représentations que son parti étoit pris, & que le reste il l'abandonnoit aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram*; dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le Prince, par un de ses Catéchistes, de lui accorder un moment d'audience.

» Vous me trompez, dit le Prince, il
» n'est pas possible que le *Saniaffi-Ro-*
» *main* soit ici. Il est à la porte de la
» ville, répondit le Catéchiste, où il
» attend vos ordres. Lui faut-il un or-
» dre, répliqua le Prince, pour venir
» dans sa maison? Ne sçait-il pas que ce

» qui m'appartient est à lui : allez , dit-
 » il à un de ses Brames , lui marquer la
 » joie que j'ai de son arrivée , & l'im-
 » patience où je suis de le voir ». Le
 Prince le reçut avec des démonstrations
 d'estime & d'amitié plus grandes qu'il
 n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussi-tôt
 appeller les Brames , & il engagea la
 dispute , où on traita les mêmes ques-
 tions dont j'ai eu l'honneur de vous en-
 tretenir dans ma premiere lettre. Le
 Pere s'étendit fort au long sur les per-
 fections du premier Être , & il fit voir
 d'une maniere palpable , que nulle de
 ces perfections ne convenoit aux Divi-
 nités adorées dans l'Inde.

« N'entrez point , dit le Prince , dans
 » un plus grand détail ; ce que vous
 » me dîtes sur cela il y a trois mois ,
 » m'est encore présent à l'esprit. Vous
 » êtes obligés , continua-t-il , en s'adres-
 » sant aux Brames , de convenir que
 » *Vickenou* s'est métamorphosé en pour-
 » ceau : le *Saniaffi Romain* vous le re-
 » procha dans la dernière dispute. Faites-
 » moi voir que cette métamorphose est
 » bienféante à la Divinité , & alors je
 » conviendrai avec vous de tout le
 » reste. Mais comme cela n'est pas facile
 » à prouver , avouons de bonne foi que

» nos histoires ne sont qu'un tissu de
» fables».

« *Vichenou* se métamorphosa de la
» sorte, répondirent les Brame, pour
» exterminer un fameux géant. Ne pre-
» nons point le change, dit le Mission-
» naire ; il ne s'agit pas ici de la cause
» de la métamorphose , mais de l'indé-
» cence ou plutôt de la folie qu'il y a
» d'attribuer cette métamorphose à la
» Divinité. Ne les poussez pas davan-
» tage , reprit le Prince en souriant ;
» puis s'étant aperçu qu'un Brame
» *Vichenouviste*, parlant au Pere, se ser-
» voit de termes peu respectueux, il
» lui en fit une sévère réprimande. Sou-
» venez-vous, lui dit-il , qui est celui
» à qui vous parlez , & ayez égard au
» lieu où vous êtes. Le Pere prit de - là
» occasion de toucher un point qui
» regarde ces prétendus Docteurs : Il
» est étrange, dit-il, de voir jusqu'où
» va l'orgueil des *Gouroux* dans cette
» partie de l'Inde ; il y en a qui entrant
» dans la maison de leurs disciples, se
» font laver les pieds par le chef de
» famille , & qui ensuite distribuent
» cette eau à boire comme une chose
» sacrée. La sainteté de mon état m'em-
» pêche de révéler ici certains mys-
» teres d'iniquité. . . ».

A ces paroles le Pere s'aperçut de quelque altération sur le visage du Prince , parce que c'est , sur-tout dans la caste des *Linganistes* , que ces infames pratiques sont en usage ; c'est pourquoi il n'insista pas davantage sur cet article , d'autant plus qu'on comprenoit assez ce qu'il vouloit dire. « Il n'y a point d'artifice , poursuivit-il , que vos *Gouroux* n'employent pour mettre à contribution leurs disciples. Que quelques-uns d'eux leur représentent leur misere & leur pauvreté ; n'ont-ils pas le front de leur dire, qu'ils n'ont qu'à emprunter de l'argent & mettre en gage leurs femmes & leurs enfans ? De tels Docteurs , conclut le Missionnaire , ne ressemblent-ils pas plutôt à des Sergens qu'à des Peres » ?

« Vous avez raison , interrompit le Prince , la qualité de Sergens leur convient admirablement bien , car ils en font les fonctions. Puis adressant la parole à un *Gourou* Vichnouviste nommé *Adjacoulou* : Pouvez-vous vous inscrire en faux contre ce que dit le *Saniaffi Romain* ? Quoi donc répondit le *Gourou* avec émotion , voudroit-il nous réduire à la mendicité ? Non , répliqua le Missionnaire , mais je voudrois qu'une sordide ava-

» rice ne vous portât pas à faire des
» vexations indignes de votre minif-
» tere ».

Sur la fin de cette audience le Missionnaire voyant que le Prince ne lui disoit mot de l'émeute que les Dasseris avoient excitée à son occasion, crût devoir le prévenir en général sur les oppositions qu'on formoit de toutes parts contre le Christianisme. « Il n'est
» pas surprenant, lui dit-il, que la
» vérité trouve tant de contradicteurs.
» L'homme naturellement ennemi de
» la contrainte, ne peut souffrir qu'on
» s'oppose au penchant qui l'entraîne
» vers le mal; le vice, ainsi que l'a dit
» un de vos Poètes, paroît à l'homme
» de l'ambrosie, & la vérité lui sem-
» ble du poison. Si la Religion du vrai
» Dieu toléroit un seul des vices qui
» sont autorisés par les différentes sectes
» de ce pays, je pourrois me promet-
» tre de trouver un grand nombre de
» partisans & de disciples; mais comme
» cette Religion est si sainte & si pure,
» qu'elle condamne jusqu'à l'apparence
» même du vice, faut-il s'étonner qu'on
» s'efforce de la décrier, & que tant
» d'ennemis s'élèvent contre ses Minis-
» tres? Ma confiance est dans la protec-
» tion du vrai Dieu que j'adore, &

» dont je publie la sainte loi. C'est le
» seul intérêt de sa gloire qui m'a fait
» quitter mon pays, pour venir vous
» enseigner le chemin du Ciel. C'est
» son bras puissant qui me soutiendra
» contre les efforts de tant d'ennemis.
» Sans ce secours dont je m'appuye,
» aurois-je la témérité, seul comme je
» suis, d'entrer en lice avec une si
» grande multitude, & de m'exposer à
» un danger continuel de perdre la vie?
» C'est le seul bien qu'on puisse me
» ravir, & je m'estimerois heureux de
» le sacrifier mille fois en témoignage
» des vérités que je vous annonce. C'est
» ce vrai Dieu, Prince, dont je publie
» les grandeurs, qui suscite des hommes
» amateurs de la vérité, pour prendre
» en main sa défense, & la soutenir de
» leur autorité. C'est à ce seul vrai Dieu
» que je suis redevable des marques
» d'affection dont vous m'honorez, &
» de la permission que vous m'avez
» donnée de bâtir une Eglise dans vos
» Etats. Que dites-vous, répondit le
» Prince, quels avantages n'ai-je pas
» reçu moi-même depuis que vous êtes
» venu à ma Cour? Votre entrée dans
» mes Etats n'a-t-elle pas été pour moi
» une source de prospérités & de béné-
» dictions »?

Vous avez fçu, Monsieur, que dans le temps que les Dasseris nous enlevèrent notre Eglise de *Devandapallé*, M. de Saint-Hilaire qui s'intéresse avec tant de zèle pour le progrès de la foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcade, qui nous fit rendre notre Eglise, & apaisa tout-à-fait l'orage. Le Missionnaire jugea à propos de montrer au Prince cette patente, dont voici la teneur.

Ladoutoulla Cam Nabab à tous les *Fosdars Rajas*, *Quelidars*, *Paleacandloux* & autres ordres. Les *Saniaffis Romains* ont des Eglises dans le pays de Carnate, où ils sont obligés de voyager pour instruire leurs disciples : ce sont des pénitens qui font profession d'enseigner la vérité, & dont la probité nous est connue. Nous les considérons & nous les affectionnons ; c'est pourquoi notre volonté est qu'eux & leurs disciples soient traités par-tout favorablement, sans qu'on leur fasse aucune peine. Tel est l'ordre que nous donnons.

Le Prince en finissant la lecture de cette patente : « Quels seroient les en- » sans du démon, dit-il, qui voudroient » inquiéter de si grands hommes ? Je me » flatte, répondit le Pere, que quand » vous connoîtrez encore mieux la » sainteté de la loi Chrétienne, vous

» m'honorerez d'un semblable témoi-
» gnage. C'est à moi à en recevoir de
» vous, reprit le Prince d'un air obli-
» gant ». Après quoi il réitéra ses
ordres afin qu'on continuât de fournir
ce qui seroit nécessaire pour la con-
struction de la nouvelle Eglise, & il
ajouta, en congédiant le Missionnaire,
qu'il vouloit assister à la première fête
qui s'y célébreroit.

Comme le Pere étoit occupé à con-
duire le bâtiment de son Eglise, il reçut
une lettre que lui présentèrent deux
députés d'un Prince Maure, Gouverneur
de *Manimadougou*, petite ville, éloignée
de dix-huit à vingt lieues de *Madigouba*.
Ce Gouverneur est homme d'esprit &
curieux. Ayant appris qu'un *Saniaffi*
Romain enseignoit une nouvelle doc-
trine, il souhaitoit de le voir & de
l'entretenir; c'est ce que contenoit sa
lettre, qui étoit écrite sur du papier
semé de fleurs d'argent. En voici à-peu-
près les termes.

Moi *Secou - Aboulla - Rahimou*, *Cam*,
Gouverneur de la ville & forteresse de
Manimadougou, je fais la révérence en
présence des pieds de celui qui brille
de toute sorte de belles qualités, qui
est dans la plus haute contemplation
de la Divinité, qui enseigne la loi du

souverain Maître de toutes choses. . . .
Il y a long - temps que j'ai un extrême desir de jouir de votre présence , & il n'y a que vous qui sçachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux personnes que je vous envoie tâcheront de découvrir quelle est votre volonté , je finis en faisant plusieurs profondes révérences.

Le Pere qui sçavoit que cette démarche du Prince Maure n'avoit pour principe que sa curiosité naturelle , & qu'il n'y avoit nulle espérance de lui faire goûter les vérités du Christianisme , lui fit la réponse suivante.

Le Docteur de la loi du vrai Dieu donne sa bénédiction à *Secou-Aboulla-Rahimou* , &c. J'ai reçu avec toute la joie de mon ame la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le ciel & la terre , & qui le gouverne par sa toute puissance , je ne suis pas le maître de disposer de moi-même , pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerais par la priere , quels sont les ordres & la volonté du souverain Maître que j'adore , & alors je tâcherais de contenter pleinement le desir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour

la conservation de votre personne.

Peu de jours après il reçut une autre lettre de la femme du Nabab de *Chirpi* : elle avoit déjà envoyé deux fois le même exprès à *Ballabaram*, où elle croyoit qu'étoit le Missionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le Pere s'en excusa, sur l'obligation où il étoit de visiter ses différentes Chrétiennes. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite, elle lui écrivit une seconde lettre plus pressante que la première, & pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une Eglise dans l'étendue de son gouvernement, le laissant le maître de choisir ou *Chirpi*, ou *Colalam*, ou *Cotta Cotta*, qui sont de grandes villes & fort peuplées.

Le Missionnaire ne crut pas devoir se rendre aisément à ses sollicitations, soit parce qu'il y a toujours du risque à se livrer entre les mains des Maures, soit par le peu d'espérance qu'il y a de les convertir, il prit le parti d'envoyer un de ses Catéchistes pour la sonder, & pour découvrir, s'il pouvoit, quel étoit son dessein. Mais sans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit, qu'elle avoit des choses à dire au *Saniassi Romain* qu'elle ne pouvoit confier à personne; qu'elle le prioit de

considérer qu'il n'étoit pas de la bienfaisance qu'une femme de son rang sortît du palais sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le Pere touché de ces raisons, se rendit le lendemain à *Cotta Cotta*, & il fut aussitôt conduit dans l'appartement de la Princesse Maure. C'étoit d'abord une prétendue maladie sur laquelle elle vouloit le consulter. Il répondit qu'il n'avoit nulle connoissance de la médecine, & que sa profession étoit d'enseigner la vérité. Une autre chose lui donnoit de l'inquiétude, sçavoir quelle étoit la situation de son fils aîné, qu'on retenoit à la Cour du Mogol, jusqu'à ce que son pere eût satisfait à une dette considérable. Enfin, elle vint à la principale raison de son empressement à entretenir le Missionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant, quelques Faquirs (c'est le nom qu'on donne aux Pénitens Maures) lui avoient fait dire qu'ils sçavoient plusieurs secrets, & entr'autres, celui de faire de l'or. Elles les avoit fait venir, & sur ce qu'ils dirent que malheureusement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenses nécessaires pour les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous

eux ; trois ou quatre mois se passèrent à chercher diverses plantes, à les broyer, à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition ; ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or , en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau , ils présentèrent à la Dame deux ou trois morceaux d'or , auxquels il ne manquoit , disoient-ils , que quelques karats pour être dans sa perfection. Pour cela , ajoûterent-ils , il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles & des pierres fines pendant deux ou trois jours ; mais il nous faut passer ce temps-là en prières sans manger , sans boire , sans parler à personne. La Dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux ; ils passèrent le premier jour en prières ; mais la seconde nuit ils disparurent , & emportèrent les perles & les diamans qui leur avoient été confiés. La perte étoit grande ; l'incertitude où étoit la pauvre Dame du traitement que lui feroit le Nabab à son retour , lui causoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissée persuader que le Missionnaire avoit le secret de faire de l'or , elle le conjuroit avec

larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de son entêtement sur le secret imaginaire de la pierre philosophale. Le Pere eut beau dire qu'il n'entendoit rien à cette Alchymie ; elle pressoit encore davantage, & enfin, elle fit appeller son fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, pour l'aider à vaincre sa résistance. Le fils, plus raisonnable que la mere, fut convaincu de la sincérité avec laquelle le Pere lui parloit, & il lui accorda la permission de se retirer.

Cependant, nonobstant les bruits qui se répandoient d'une émeute nouvelle que les Dasseris étoient prêts d'exciter, on se dispoisoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle Eglise de *Madigoubba*. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, le Pere envoya ses Catéchistes pour le prier de sa part d'honorer la fête de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'il étoit dans les remedes, & qu'il ne donnoit point d'audience. Les Catéchistes se retirèrent dans un corps de garde, à la porte de la forteresse, où ils passerent la nuit. Les *Dasseris* s'y étoient assemblés, & pas un d'eux ne reconnut les Catéchistes. Un de leurs

Gouroux s'y étant rendu , ils prirent ensemble des mesures pour l'entreprise qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la dispute. « Soit enchantement , disoient-ils , soit » quelque autre vertu secrète , dès la » première question que nous fait le » *Saniaffi-Romain* , il nous ferme la » bouche. Il en faut venir à un coup » de main : c'est le moyen le plus court » & le plus sûr de réussir. Allons en » foule à son Eglise au temps de la » fête. Ayons chacun un petit pot de » terre rempli de poudre , (c'est ce » que nous appellerions des grenades) » jettons-nous tumultuairement dans sa » maison en criant *Govinda , Govinda* : » il est difficile que , dans le désordre » & la confusion , le *Saniaffi* nous » échappe. Vous ferez , dit le *Gourou* , » en leur applaudissant , vous ferez de » dignes enfans de *Govinda* , si vous » réussissez dans l'exécution d'un projet » si bien concerté ».

Le Prince étoit au lit lorsqu'il apprit l'invitation qu'on lui faisoit : il voulut se lever , & tenir sa parole ; mais sur ce qu'on lui représenta , que dans l'état où il étoit , il y avoit du danger de s'exposer au grand air , il fit venir un

de ses parens avec qui il a été élevé, & il lui ordonna d'affister à la fête avec une nombreuse escorte de soldats, d'y tenir sa place, & d'obéir en toutes choses au *Saniaffi-Romain*. Il ne laissoit pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenoient les *Dasseris* à la porte de la forteresse, mais il y fit si peu d'attention, que le lendemain, de son propre mouvement, & sans en avoir été prié, il envoya ses trompettes & ses timballes, avec quantité de feux d'artifice, pour rendre la fête plus célèbre.

Des témoignages si publics de son affection pour le Missionnaire, surprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait une grande fermeté d'ame, pour s'inquiéter si peu des mouvemens de ces seditieux; car ils sçavent se faire craindre par leur audace, par leur nombre, & par leur opiniâtreté à ne pas se désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils employent pour cela est de faire un *Pavadam*. C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Dasseris* se fait une plaie à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors & des plaques d'airain, que ces mutins frappent à coups redoublés. On dresse

dresse une espece de tente, pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire, on le laisse là sans boire, sans manger, & même sans panser sa plaie, jusqu'à ce que quelque fameux *Dasseri* vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*. Comme les Indiens sont persuadés que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les *Dasseri*s s'assemblent autour de la tente; les cris, les hurlemens recommencent, & on entend une multitude de voix confuses qui appellent *Govinda*. Alors celui qui doit ressusciter le mort, après plusieurs prieres, & diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort se met aussi-tôt à danser avec les autres *Dasseri*s: on le conduit en triomphe dans la ville, & la cérémonie se termine par un grand repas qu'on donne à ces séditeux, & par des présens qu'on leur fait de pieces de toiles.

Les Maures ne se payent pas de ces

impostures ; car s'il arrive , ce qui est rare , que les *Dasseris* fassent de ces sortes de *Pavadams* dans les lieux où ils sont les maîtres , ce n'est qu'à coups de bâton qu'ils font ressusciter le mort , & qu'ils dissipent le tumulte. Il est étonnant que les Indiens n'ayent pas recours au même remede. Jusqu'à présent les *Dasseris* n'ont pas tenté la voie des *Pavadams* contre les Chrétiens , soit qu'ils craignent de ne pas réussir par cet artifice , soit qu'ils appréhendent , comme on le dit , que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques se passa avec un grand ordre , & avec beaucoup d'édification. Le parent du Prince assista à toute la cérémonie , après laquelle quarante personnes reçurent le baptême. Quatre chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Missionnaire le *Lingan* , & les autres signes d'idolâtrie qu'ils portoient : on les instruit actuellement eux & leurs familles , & il y a lieu de croire qu'ils seront de fervens Chrétiens. Il n'y a gueres de Mission dans l'Inde où la Religion ait fait de si rapides progrès , & en si peu de temps , & où les peuples paroissent plus disposés à l'embrasser. Certains engagements en retiennent beau-

Coup, comme malgré eux, dans l'idolâtrie; si cet obstacle peut une fois se lever, la moisson sera plus abondante.

Aussi-tôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à se mieux porter, le Missionnaire alla le remercier de la bonté qu'il avoit eue de contribuer au bon ordre & à la solennité de la fête. Le Prince lui témoigna d'une manière obligeante le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pu y assister, & il ajouta que les calomnies qu'on ne cessoit de répandre contre la loi Chrétienne, se détruisoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la Cour que du fameux sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pu résister aux sollicitations des Brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la Ville, & le Prince se laissa persuader que la chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce sacrifice. Peut-être serez-vous bien aise, Monsieur, de sçavoir les cérémonies qu'on y observe.

Neuf jours de suite on sacrifie un belier : le lieu où se fait le sacrifice est hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté

de douze autres Ministres ou Sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maison hors de la Ville dans l'endroit où le sacrifice doit se faire : on y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raison feu perpétuel : ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant ; ils y versent du beurre, de l'huile & du lait, en récitant certaines prières tirées du livre de leur Loi. On procède ensuite à la mort du belier : on lui lie les pieds & le museau ; on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la respiration ; après quoi les plus robustes des sacrificateurs lui donnent des coups de poings, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est à demi tué, le Grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, & en tire le péritoine avec la graisse qui se met sur un petit faisceau d'épines, qu'on suspend au-dessus du feu perpétuel, en sorte que la graisse venant à se fondre y tombe goutte à goutte. Le reste du péritoine & de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait frire, & dont tous les sacrificateurs doivent manger : on en distribue pareillement

aux plus considérables de l'assemblée , comme une chose sainte. Le reste de la victime est coupé par morceaux , qu'on fait bouillir & qu'on jette par petites parties dans le feu ; car il faut qu'il ne reste rien de cette espece d'holocauste. Le sacrifice achevé on donne un festin à mille Brames ; ce qui se pratique aussi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvieme jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville , porté sur un char , qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présens qu'on fait aux Brames , & sur-tout au Grand Sacrificateur & à ses douze assistans. Ces présens sont des pieces de coton & de soye , & de grands pendans d'oreille d'or qui leur tombent presque sur les épaules : ce qui est la marque qui distingue le Grand Sacrificateur & le Grand Docteur de la Loi. La dépense que fit le Prince pour ce sacrifice , monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le Pere demanda aux Brames quelle étoit leur intention en portant le Prince à faire cette dépense , & quel avantage elle pouvoit lui procurer. Hé quoi ! répondirent

» les Brames , ne sçavez-vous pas que
» le *Chorkam* , ce lieu de délices , est la
» récompense de ceux qui font faire le
» sacrifice de l'*Egnam* ? Mais quelles
» sont ces délices , reprit le Pere , qu'on
» goûte dans votre *Chorkam* ? Il y en
» a de toutes sortes , répondirent les
» Brames ; mais sur-tout il y a un ar-
» bre qui fournit tous les mets qu'on
» peut desirer. N'y a-t-il rien de plus ,
» dit le Pere ? A cela les Brames ne
» répondirent rien. Je vois bien , ajouta
» le Pere , que la honte vous retient ,
» & vous empêche de me répondre.
» Faut-il que je révele ici les infamies
» que vos Historiens rapportent sur ce
» *Chorkam* ? Croyez-vous que j'ignore
» les noms de ces quatre femmes prof-
» tituées qui en font la félicité ? J'en
» dis assez , & je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail. Mais vou-
» lez-vous sçavoir l'idée que je me forme
» de votre *Chorkam* ? je le regarde
» comme une assemblée d'impudiques ,
» ou plutôt de bêtes immondes , dont
» l'occupation est d'assouvir leurs bru-
» tales passions. C'est aussi l'occupation
» de vos prétendues Divinités. L'his-
» toire de *Devendroudou* n'en est-elle
» pas une preuve authentique ? Le Ra-

» *maïanam*, ce livre si célèbre parmi
 » vous, rapporte la malédiction que le
 » Pénitent *Caoutamoudou* lança contre
 » le premier Dieu du *Chorkam*? La mé-
 » tamorphose d'*Emoudou* en chien, que
 » *Darma Rasou* vouloit introduire dans
 » ce lieu de délices, n'est-elle pas rap-
 » portée fort au long dans le *Baratam*,
 » ce quatrième livre de votre Loi?
 » Cent autres histoires semblables tirées
 » de vos livres, ne prouvent-elles pas
 » manifestement quel est le caractère de
 » vos Dieux? Falloit-il engager le
 » Prince à de si grands frais, pour le
 » placer dans une si infame assemblée?»

La fureur étoit peinte sur le visage des
 Brame's, & frémissant de rage, ils se re-
 gardoient les uns les autres, sans oser
 parler. Le Prince attentif à ce qui se
 disoit de part & d'autre, sembloit ne
 prendre aucun parti. Sur quoi le Mis-
 sionnaire lui adressant la parole: « Prince,
 » lui dit-il, je ne sçaurois trahir mes
 » sentimens; votre silence sur une ma-
 » tière si importante me surprend. Je ne
 » suis qu'un enfant, répondit le Prince,
 » que pourrois-je ajouter à ce que vous
 » venez de dire? puis se tournant du
 » côté des Brame's, il récita un vers dont
 » le sens étoit: voilà quelle est la ma-

» jecté des dieux que nous adorons ;

» Que n'aurois-je pas encore à vous
» dire , poursuivit le Pere , de ces prieres
» tirées du livre de la loi , que vous ré-
» citez en assommant à coups de poings
» la victime , & de celles que vous dites
» lorsqu'on l'écorche & qu'on lui fend
» le ventre ? un Brame qui toucheroit la
» chair du moindre animal , passeroit
» chez vous pour un infâme , & cepen-
» dant c'est parmi vous un acte de reli-
» gion de manger la graisse du belier
» pendant le sacrifice de l'*Egnam* , vous
» la vendez même au poids de l'or. Que
» ne dirois-je pas de ces mysteres d'ini-
» quité que vous cachez avec tant de
» soin , & dont j'ai une parfaite connois-
» sance » ? le Pere parloit d'un de leurs
sacrifices appelé *Sacti pouja* , où le dé-
mon renouvelle dans l'Inde les abomi-
nations qui se pratiquoient dans l'an-
cienne Rome aux cérémonies de Cy-
bele.

Ce discours qui confondoit les Brames ,
ne pouvoit manquer de les irriter ; c'est
pourquoi le Missionnaire , après avoir
pris congé du Prince , leur parla d'un
ton plus affable : « Ne croyez pas , leur
» dit-il , que le ressentiment ou l'animo-
» sité ait aucune part à ce que je viens de

» dire. Si j'ai parlé avec plus de véhémence que je n'ai accoutumé de faire ,
 » ne l'attribuez qu'au desir que j'ai de
 » vous faire entrer dans le chemin du
 » Ciel ; le vrai Dieu qui connoît mes
 » intentions , vous les manifestera un
 » jour ; je vous regarde tous comme mes
 » freres , & je suis prêt à donner ma vie
 » pour le salut de vos ames ».

Ce fut-là la dernière dispute du Missionnaire avec les Bramez ; ils l'éviterent quand l'occasion s'en présenta ; du reste il ne s'est passé rien de particulier jusqu'à la fête de Pâques de l'année 1720 , si ce n'est quelques allarmes causées de temps en temps par les *Dasseris* , car ils se sont souvent assemblés à dessein de renverser notre Eglise de *Madigoubba* , mais par la miséricorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit gueres se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui étoit survenue ; mais peu après il se ravisa , dans la crainte de mortifier le Missionnaire , & il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortège de cavaliers , de soldats & d'éléphants. Il avoit actuellement la fièvre , & il ressen-

roit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies, après lesquelles il dit qu'il alloit prendre un peu de repos, jusqu'au temps que devoit se faire la procession. On lui représenta que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la procession de sa chambre; mais tout malade qu'il étoit, il voulut par respect venir à l'Eglise.

La procession commença sur les sept heures du soir, au son des instrumens, & à la lumière de quantité de flambeaux & de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Eglise, en récitant à haute voix les Litanies du saint Nom de Jesus, de la sainte Vierge, du saint Sacrement, & de saint François-Xavier. La fièvre ne quitta point le Prince; cependant avant que de partir, il vint encore à l'Eglise, & en présence de ceux qui étoient à sa suite, & des nouveaux Fideles, il parla de la Religion Chrétienne en des termes pleins d'estime & de vénération. Le Pere lui présenta les *Rettis* Chrétiens, en le priant de les prendre sous sa protection. « Ils me sont infiniment chers, répondit-il, depuis qu'ils ont le bonheur d'être vos disciples ».

Les douleurs que lui causoit son abcès,

augmenterent de jour en jour, sans qu'on pût le soulager par aucun remede. Il se fit apporter un couteau, & il se l'ouvrit lui-même : mais bientôt la plaie parut incurable, & il se crut désespéré. Aussi-tôt il fit faire son tombeau, & il en donna le dessein. Tout mourant qu'il étoit, il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivoit le plan qu'il en avoit tracé. Plusieurs Princes du voisinage le visiterent : il n'y eut personne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faisoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit sans cesse. Belle leçon pour les Grands, qui, même dans le Christianisme, ne peuvent souffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Pere, dans cette triste occasion, tâcha de lui donner des marques de sa reconnoissance, & de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation. Il lui envoya par un Catéchiste un peu de baume de *Capaïba*. « Ce n'est pas ici, » dit le Prince, un remede de mercenaire, c'est un présent d'ami ». Dès le premier appareil, il se sentit soulagé, & le lendemain il dépêcha un cavalier avec des soldats vers le Pere, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté son palais : il étoit campé sous des tentes

hors de la ville, sur un petit coteau au pied duquel étoit le mausolée qu'il faisoit construire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on descendoit par plusieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu, qui se fermoit par une porte à deux battans, étoit destinée à mettre son corps. Sur le caveau étoit une plateforme de pierre de taille, qui soutenoit plusieurs colonnes, sur lesquelles s'élevoit une pyramide.

Il ne se peut rien ajouter au respect & à la tendresse avec laquelle il reçut le Missionnaire. Après plusieurs honnêtetés, « ne pensez pas, lui dit-il, à » soulager mon corps : je me regarde » déjà comme enfermé dans le tom- » beau. J'ai assez vécu : les maux que » je souffre depuis deux ans m'ont dé- » goûté de la vie : je ne suis plus oc- » cupé que de la pensée des biens éter- » nels : c'est par vos prières que j'espère » les obtenir. Faites-moi donc le plaisir » de demeurer quatre ou cinq jours » avec moi. J'ai pourvu à tout, je sçais » que vous êtes ennemi du grand » monde, vous ferez dans un lieu re- » tiré, où personne ne troublera vos » saints exercices.

» C'est le vrai Dieu , reprit le Missionnaire , qui met dans votre cœur
» de si saintes dispositions. Ces pressentimens que vous avez du bonheur de
» l'autre vie , sont des graces qu'il vous
» fait , & que vous devez craindre de
» rejeter. J'espere de son infinie bonté
» qu'il vous rendra la santé du corps ,
» & qu'il vous donnera le courage de
» vaincre les obstacles qui s'opposent à
» la possession du véritable bonheur que
» vous desirez. Ces obstacles, Prince , ne
» vous sont pas inconnus : vous avez
» besoin de fermeté pour les surmonter ».

Après ces paroles , le Pere fut conduit dans le logement qu'on lui avoit préparé : c'étoit une grande tente qui pouvoit contenir cinquante personnes. On l'avoit dressée sur une petite coline , vis-à-vis de celle où le Prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'estime que ce Prince avoit conçue de la Religion Chrétienne & de ses Ministres. Le Missionnaire profita de ces dispositions favorables , pour briser le reste des liens qui le retenoient dans l'Idolâtrie « Ne vous y trompez pas ,
» Prince , lui dit-il dans un autre entretien , sans la connoissance du vrai

» Dieu dont je vous ai si souvent parlé ;
» vous ne parviendrez jamais à ce bon-
» heur éternel après lequel vous aspirez.
» Je ne reconnois, répondit le Prince,
» qu'une seule Divinité : est-il possible
» que vous en doutiez encore ? & in-
» continent après il prononça le nom
» de *Chiva*. Ah ! Prince, interrompit le
» Missionnaire, en lui serrant la main,
» ce *Chiva* n'est rien moins que le vé-
» ritable Dieu : ce qui vous abuse, est
» que vous lui donnez le nom de Maître
» souverain, & c'est un nom qui ne
» lui convient nullement : c'étoit autre-
» fois un homme mortel comme vous,
» que vous avez érigé en Divinité. Ce
» *Chiva* a eu des femmes & des enfans :
» & le souverain Maître de toutes cho-
» ses, comme vous l'avouez vous-même,
» est un être spirituel & invisible. Cela
» est incontestable, repartit le Prince ».

Le Missionnaire insista ensuite sur le
Lingan qui est le symbole de cette fausse
Divinité, & auquel ce Prince est si fort
attaché. « Tandis que vous le porterez,
» dit-il, n'espérez pas d'avoir part aux
» biens du Ciel ; c'est une vérité que
» je suis prêt de sceller de mon sang ».
Le Prince, à ces paroles qui devoient
naturellement l'aigrir, répondit avec

douceur : « eh quoi ! croyez-vous qu'on » me souffrît un moment dans le poste » que j'occupe, si je quittois le *Lingan* ? » Oui Prince, reprit le Pere, du caractère dont je vous connois, j'espere » qu'avec le secours de Dieu vous » n'auriez rien à craindre ». Les Gardes, qui la plupart sont *Linganistes*, prêtoient l'oreille à cet entretien, & le Catéchiste avoua depuis qu'il trembloit, lorsqu'il entendit le Missionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le Prince y fit réflexion, car il interrompit le discours, & le faisant tomber sur sa maladie, il dit au Pere plusieurs fois : vous m'avez sauvé la vie. La mauvaise odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus insupportable que mes douleurs : la seule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque sorte ressuscité : je ne sens plus de douleur.

En effet, l'abcès s'étoit entièrement vuide : la plaie étoit belle, & les chairs commençoient à se réunir, en sorte qu'on ne doutoit plus de sa prochaine guérison. Le Pere demanda la permission de se retirer dans son église, mais ce ne fut que six jours après, que le Prince se rendit à sa prière avec des témoi-

gnages de la plus tendre reconnoissance.

Quatre jours étoient à peine écoulés, qu'il envoya un exprès au Missionnaire, pour lui dire que sa santé se rétablissoit de jour en jour, & qu'il se recomman-
doit à ses prieres. Ce jour-là même il alla à la promenade. Au retour, il voulut aller coucher au palais; mais, sur ce qu'on lui représenta qu'il étoit tard, & que difficilement les équipages pour-
roient être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit, après que les Officiers se furent retirés, & qu'on eut posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta dans la tente du Prince qu'une concubine & un jeune garçon dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant son sabre, lui en déchargea un coup qui lui porta sur la joue. Le Prince s'éveilla & jeta un grand cri : elle, sans s'épouvanter, revint à la charge, & lui coupa le col. Au bruit qui se fit, les Gardes entrèrent dans la tente; & trou-
vant le Prince nageant dans son sang, ils faquirent la concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fiere, & dit au Général

des troupes qui mettoit la main sur elle :
 « Est-ce donc ainsi que vous faites la
 » garde ? on vient d'égorger le Prince :
 » vous en répondrez ».

Cette femme étoit une espèce de Comédienne que le Prince affectionna après l'avoir vue danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parens, il la fit consentir à demeurer dans le palais, où il lui fit prendre le *Lingan*. Comme sa première femme étoit stérile, il l'épousa, & il en eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit donné le titre & les honneurs de seconde femme, & il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du Prince lui avoit donné l'espérance de recouvrer bientôt sa liberté. Cette espérance s'étant évanouie par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage la porterent à acheter sa liberté par un si noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'est contenté de l'enfermer pour le reste de ses jours.

La mort de ce Prince fut un coup sensible pour le Missionnaire & pour les nouveaux Fideles. Il aimoit la vérité, & bien qu'il fût naturellement impérieux & colere, il l'écoutoit avec docilité & avec plaisir. Quelques-uns même se persuadoient qu'il avoit embrassé la Foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, son naturel s'étoit radouci, & qu'on ne voyoit plus de ces exemples d'une justice sévère, avec laquelle il punissoit auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la dernière conversation que le Pere eut avec lui, le discours tomba sur le pardon des injures; & le Missionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, & que les Princes, qui sont ses images sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. » Vous me
» faites plaisir, répondit-il; je vous assure que je vais m'attacher plus que
» jamais à acquérir de la douceur & à
» user de clémence. Dieu vous a donné
» un fonds de droiture, lui dit le Pere
» dans le même entretien, qui est une
» grande disposition pour connoître &
» embrasser la vérité; mais à cette con-
» noissance vous mêlez quelquefois des
» idées de Gentilisme qui altèrent beau-

» coup ces heureuses semences. J'espère
 » que quand vous ferez parfaitement
 » rétabli, vous lirez volontiers les Li-
 » vres qui traitent de la vraie Religion;
 » nous agiterons ensemble certains
 » points sur lesquels il est important
 » qu'il ne vous reste aucun doute; la
 » dispute les éclaircira. Moi, répondit-
 » il, disputer contre vous; je ne suis
 » pas assez téméraire pour l'entrepren-
 » dre. J'écouterai avec la simplicité
 » d'un enfant, tout ce que vous vou-
 » drez bien me dire pour mon instruc-
 » tion.

On avoit raison de craindre que la perte de ce Prince ne fût fatale à la Religion, & que les Bramez & les *Dasseris* ne profitassent de cette conjoncture pour susciter quelque nouvel orage; ceux-là parce qu'ayant été regardés jusqu'alors comme les oracles de la Nation, ils sentoient chaque jour que leur crédit & leur réputation s'affoiblissoient; ceux-ci, parce que le nombre de leurs disciples diminuoit, c'est-à-dire que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frere successeur du Prince défunt, a entièrement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de *Cadappa*,

& qu'il passoit auprès de *Chruchsnabouram*, où il sçavoit que nous avions une Eglise, il fit demander si le *Saniaffi-Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la peuplade à un Prince étranger, répondirent fausement qu'il étoit allé à *Ballabaram*. Le Pere qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le Prince qui s'étoit arrêté à une de ses forteresses peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement sensible à cette démarche du Missionnaire, & il l'assura que lui & les Chrétiens pouvoient compter sur son affection, comme ils avoient compté sur celle de son frere. Un mois après ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute sa Cour, & il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une symphonie pour l'Eglise, & de fournir les bois nécessaires pour construire un grand char, où l'on porte en procession les statues de Notre Seigneur & de la sainte Vierge.

Quelques jours après cette visite, il envoya prier le Missionnaire de venir à la Capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le Pere s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir; le Pere qui en fut averti, alla le

recevoir dans la rue ; aussitôt que le Prince l'apperçut, il descendit de cheval, & s'approchant du Missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ses deux mains à terre, puis les portant sur la tête. Après les civilités ordinaires, il le pria de venir au Palais, & il le conduisit à l'appartement de la Princesse.

Une fièvre continue accompagnée de la dysenterie, d'un rétrécissement de nerfs, & de fréquens vomissemens avoit presque réduit cette dame à l'extrémité.

» Vous voyez, lui dit le Prince, quelle
» est mon affliction ; nous avons épuisé
» vainement toutes sortes de remèdes ;
» mais j'ai une entière confiance en vos
» prières. Je sçais que vous n'êtes pas
» Médecin ; mais aussi je ne puis igno-
» rer que vous avez tiré mon frere des
» portes de la mort, & que sans le mal-
» heureux accident qui lui est arrivé, il
» jouiroit d'une santé parfaite. Aurez-
» vous moins de bonté pour nous que
» pour lui ? Le Missionnaire fut touché :
il lui donna de la thériaque & quelques
pastilles cordiales qu'il bénit par le signe
de la Croix. Dieu permit que la con-
fiance de ce Prince Gentil ne fût pas con-
fondue : en peu de jours la Princesse se
trouva tout-à-fait guérie. Il en a si sou-

vent témoigné sa reconnoissance , que nous espérons trouver en lui , comme en son prédécesseur , une protection qui anéantira les ruses & les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être très-respectueusement , &c.

L E T T R E

*Du Pere Barbier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere * * * , de la même Compagnie.*

A Pinnepondi , dans la Mission de Carnate , ce 15 Janvier 1723.

MON RÉVÉREND PERE ,

La Paix de Notre Seigneur.

Lorsque Dieu eut appelé à lui Monseigneur notre Evêque le Révérend Pere François Laynez , j'eus l'honneur de vous mander quelques circonstances de sa sainte mort. Vous eûtes soin de les rendre publiques dans le Recueil des Lettres édifiantes & curieuses ; sur quoi vous me témoignâtes que je vous obligerois de vous faire part de quelques particu-

rarités du voyage que j'avois fait avec ce digne Prélat, lorsque je l'accompagnai dans la visite de son Diocèse, qui comprend toutes les Provinces depuis le Cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. Je le fais d'autant plus volontiers, mon Révérend Pere, que j'ai toujours présent à l'esprit le zèle de ce saint Evêque, qui ne regarda sa dignité que comme un nouvel engagement à remplir avec plus d'éclat les fonctions de Missionnaire, qu'il avoit exercées pendant près de vingt-cinq ans.

Il avoit été envoyé en Portugal en l'année 1705, pour des affaires qui concernoient le bien de cette Mission. Il apprit en arrivant qu'il étoit nommé Evêque de Saint-Thomé : ce fut pour lui un coup très-sensible ; il fit tous ses efforts pour faire changer cette destination, & il se défendit long-temps de l'accepter ; mais le Roi de Portugal qui avoit conçu une haute idée de sa personne & de son mérite, persista dans son choix ; Sa Majesté réitéra ses instances auprès de Notre Saint Pere le Pape Clément XI, & il fallut enfin que l'humilité religieuse du Pere cédât à l'obéissance. Il fut sacré à Lisbonne par le Grand Aumônier de Portugal. Il s'embarqua

presque aussi-tôt ; mais la navigation fut longue , & il ne put prendre possession de son Evêché qu'en l'année 1710.

Il pensa aussi-tôt à faire la visite de ce vaste Diocèse ; il commença par la côte de Coromandel, où il éprouva de grandes contradictions ; c'est l'apanage ordinaire du zèle & de la vertu ; mais son courage lui fit surmonter tout ce qui s'opposoit à l'établissement de l'œuvre de Dieu. Quand il eut fini cette visite, les Missionnaires de Maduré l'inviterent à pénétrer dans les terres , pour y administrer le sacrement de la Confirmation. Il possédoit la langue du Pays, il étoit fait aux usages de ces Peuples , c'est ce qui lui donnoit un avantage que nul autre Prélat ne pouvoit avoir.

Il employa trois mois à ce saint ministère , & consola toute cette Chrétienté par sa présence. Etant revenu à la côte , il se prépara à passer au Royaume de Bengale. Ce fut alors qu'ayant demandé un Missionnaire qui l'accompagnât dans ses courses Apostoliques , j'y fus destiné par mes Supérieurs , & je m'embarquai avec lui.

Le pays de Bengale , situé au fond du golfe qui porte son nom , est comme le berceau de toutes les superstitions Indiennes.

Indiennes. On y parle toujours d'une célèbre Académie de *Nudia*, où un grand nombre de Brames s'occupent aux moyens d'accréditer le systême ridicule de leur religion. Vous pouvez bien croire que le démon ne voyoit pas tranquillement les fruits que devoit opérer la venue du Prélat parmi des Chrétiens, qui, jusqu'alors, n'avoient jamais vu leur Evêque ; aussi eut-il à effuyer beaucoup de traverses dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des ames.

Pendant huit jours de navigation, depuis notre sortie de *Madraspatan*, nous rangeâmes la côte de Coromandel & d'Orixa, environ deux cens cinquante lieues, & nous nous trouvâmes, le 9 de Juin de l'année 1712, dans la rade de *Balassor*, à l'embouchure du Gange : nous y fûmes accueillis d'une violente tempête ; le tonnerre tomba sur notre vaisseau, le mât d'avant alla en éclats, & se brisa en mille pièces ; deux hommes furent jettés roide-morts, dix ou douze autres demeurèrent quelque temps étendus sur le tillac, deux ou trois perdirent pour quelques jours l'usage de la vue ; la frayeur & la consternation fut générale. Pour moi j'éprouvai visiblement que dans ces sortes d'occasions Dieu for-

tifie un Missionnaire ; un signe de Croix que je fis pour me recommander à Notre Seigneur , me mit en état d'aller , sans la moindre frayeur , de l'avant à l'arriere du vaisseau , pour assister ces pauvres gens ; ce ne fut que le soir que je ressentis tout ce qu'on peut imaginer de la foiblesse humaine ; jamais nuit ne me fut plus pénible.

De cette rade on a coutume d'envoyer à terre chercher un pilote côtier , pour passer avec la marée les bancs de sable qui ferment le Gange : pendant qu'on alloit chercher le pilote , le Ciel se couvrit de nouveau , & nous menaçoit d'une tempête encore plus dangereuse. « Prions » Dieu , me dit alors le Capitaine , nous » ne sçavons pas ce qu'il nous prépare ». Nous nous mîmes tous en prières , & le Prélat donna la bénédiction ; à l'instant la nuée se sépara , passant à droite & à gauche de notre vaisseau , & nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie.

Après avoir échappé ce danger nous remontâmes la riviere environ soixante lieues. Nous fîmes les vingt premières , au travers de forêts immenses ; ensuite on découvre un pays assez peuplé. Les Européens de différentes Nations y ont ménagé divers endroits propres

à recevoir les vaisseaux. Le confluent des rivières y assemble, d'espace en espace, un bon nombre de bateaux qui servent au commerce; *Coulpy* est un assez bon mouillage. Les vaisseaux François & Anglois y restent d'ordinaire. Les Hollandois montent jusqu'à *Folta*, quinze lieues plus haut; les uns & les autres, de même que les Danois & les Portugais, lorsque la saison & le courant le permettent, conduisent leurs vaisseaux jusques devant leurs comptoirs.

Nous étions sur un vaisseau Arménien, fretté par la compagnie de France, & commandé par M. Boutet, ancien Officier de la même compagnie. La marée nous portoit en haut & le vent nous repoussoit, de sorte que gardant seulement une voile pour gouverner, le vaisseau alloit en arriere, & suivoit l'impression du flot. Mais à un détour nous nous trouvâmes acculés dans une anse; pour l'éviter on jeta une ancre, mais elle ne prit point, & le vaisseau approcha de la terre & échoua. La pente étoit si roide en cet endroit, que d'un côté du navire il n'y avoit qu'une brasse & demie d'eau, & de l'autre on filoit six brasses de corde. La mer baissoit, & nous mettoit en danger de périr.

On mit auffi-tôt en œuvre tout ce que l'art peut fuggérer en de pareilles circonftances. Dieu bénit nos travaux. A la faveur d'un cable attaché à terre qui faififfoit la tête du mât, le navire gliffa, fur la vafe, & fe trouva à flot avant la fin de la marée. Après quoi il fe toua fur une autre ancre, que l'on avoit portée au milieu de la riviere.

Ce fut alors que nous abandonnâmes notre vaiffeau pour entrer dans un *Bazeras*, (c'est une barque de cette contrée qui, fuivant fa grandeur, comporte depuis fix jufqu'à quarante rameurs, avec une ou deux chambres fur l'arriere) cette maniere de naviger fur le Gange eft abfolument néceffaire, à caufe des inondations qui viennent régulièrement en certains mois de l'année, & qui forment enfuite une multitude prodigieufe de canaux dont tout le pays eft entrecoupé. Le *Bazeras* étoit envoyé par M. Rouxel, parent de l'Amiral de ce nom, & Gouverneur de *Collicuta*, qui eft une des plus célèbres colonies que la compagnie d'Angleterre ait dans les Indes. On y voit une Eglife ouverte aux Catholiques, & qui a été conftruite avant que les Anglois donnaflent à cette habitation la forme

de ville. Elle est desservie, comme toutes celles de Bengale, par un Révérend Pere Augustin. Car c'est à ces Peres que le Roi de Portugal a confié le soin de ces Chrétientés. Les Papes ont accordé à ce Prince, comme grand Maître de l'Ordre de Christ, la nomination de tous les bénéfices des Indes.

Nous mîmes pied à terre, & Monsieur Rouxel, quoique Protestant, témoigna, par une salve d'artillerie, & par d'autres marques d'honneur, la considération & le respect qu'il avoit pour le Prélat. Le lendemain nous passâmes sur le *Bazeras* de la compagnie de France. Le Pere Tachard & un Officier envoyé par M. d'Hardancourt étoient venus au-devant de M. l'Evêque. Nous montâmes huit lieues plus haut à *Chandernagor*, comptoir de la compagnie. Le Prélat, après avoir passé par le Gouvernement, & y avoir reçues honneurs dûs à son caractère, vint loger à notre maison; mais il n'y demeura que trois jours, & il se rendit ensuite au Couvent des Révérends Peres Augustins, qui est deux lieues plus haut dans le Bandel ou habitation des Portugais. Il y a un college de notre

compagnie qui dépend de la Province de Malabar.

Comme cette Eglise est la mere de toutes les autres Eglises de Bengale, le dessein de M. l'Evêque étoit d'y prendre les connoissances nécessaires pour le reste de sa visite. Il y séjourna trois mois; mais ses fonctions furent fort interrompues par la guerre qui survint entre un Seigneur More, & le Gouverneur de la forteresse d'*Ougli*, dépendante du Mogol, qui n'est éloignée que d'un quart de lieue. Ce voisinage obligeoit les Chrétiens d'être sans cesse sur leurs gardes, & de faire de leur habitation une espece de place d'armes; ce qui ne leur laissoit pas la liberté de venir à l'Eglise, pour y entendre les instructions de leur Prélat.

Il revint à *Chandernagor*. Là il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus payent à *Bengale*, c'est-à-dire, que pendant quatre mois, de vingt personnes que nous étions dans la maison, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereusement malades. Le Pere Tachard fut attaqué le premier, & mourut après un mois de maladie; je n'en fus pas plus exempt que les autres: enfin M. l'Evêque eut son tour, & nous craignîmes de le perdre. Le cinquième

accès de fièvre mit sa vie dans un extrême danger. Comme nous nous trouvâmes beaucoup de Prêtres dans son anti-chambre, nous promîmes chacun de dire plusieurs Messes pour son rétablissement. Dieu exauça nos vœux, & il fut soulagé dans le moment. Trois grosses heures d'un frisson violent menaçoient pour le moins d'un accès de trente heures; cependant au bout d'une heure ou deux le Prélat se trouva sans fièvre, & l'accès diminua chaque jour. Il se rétablit en peu de temps: durant sa maladie, il ne pensa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres pour ne laisser aucun lieu qu'il n'eût visité lui-même; pour cela il descendit le long du Gange, environ quarante lieues; & il prit la route de *Chatigan*, vers la mi-Janvier 1713.

Avant que de vous faire la description de ce pays, il est bon de vous dire, mon Révérend Pere, qu'il faut distinguer dans Bengale trois sortes de Chrétientés. La première est composée d'Européens de différentes Nations, qui y ont établi des comptoirs, où se trouvent leurs Agens, leurs domestiques, & d'autres qui se rangent sous leur pavillon. Ils sont établis le long du prin-

cipal cours du Gange, qui passe au pied de la forteresse d'*Ougli*.

La seconde est formée par le Mogol lui-même. Ce Prince, pour défendre ses frontieres contre les incursions de ses voisins, & pour tenir en respect des peuples nouvellement conquis, outre la garnison More qu'il a mis dans ses forteresses, a voulu avoir encore une garnison de gens à chapeau dans les lieux circonvoisins : (car c'est ainsi qu'il appelle quelque Portugais anciennement venus de *Goa*, qu'il a soudoyés, & attachés à son service.) Comme ils se sont multipliés à l'infini, cette Chrétienté est devenue très-nombreuse à *Ougli*, à *Pipli*, à *Chatigan*, à *Daca*, à *Ossumpur*, à *Rāngamāty* & ailleurs : & ce grand nombre de Chrétiens est compris sous le nom de gens à chapeau, ce n'est pas à dire que tous en portent, car il n'y a que le chef de chaque famille qui s'en serve, & encore n'est-ce qu'aux jours de grande fête, mais c'est le nom qu'on leur donne.

Enfin un nombre d'Infideles convertis par le zele des Missionnaires, & de leurs Catéchistes, & répandus en différentes habitations, forment la troisième espece de Chrétiens.

Chatigan est une de ces Chrétientés la plus nombreuse, tant à cause de la bonté du climat, où il est rare qu'on soit malade, qu'à cause de la nécessité où est le Mogol de se mettre à couvert, de ce côté-là, de l'irruption des peuples d'*Aracan*, & du *Pegu*, avec lesquels il confine. C'est ce qui porta le Prélat à commencer par-là sa visite.

Pour nous y rendre, nous eûmes à tenir une route affreuse. Huit jours entiers, quoiqu'on ramât dix-huit heures chaque jour, & que le courant, & souvent la marée fussent favorables, suffirent à peine pour nous faire trouver une habitation; jusques-là nous ne vîmes que des bois épais, des bras de rivières par où le Gange se dégorge, tantôt d'une étendue prodigieuse, tantôt si étroits, qu'on ne le pouvoit ramer que d'un côté. Les bords garnis de grands arbres dont les branches s'avancent fort avant dans l'eau, & par-dessus tout l'appréhension continuelle où l'on est des tigres, dont on voit des vestiges de temps en temps par des pieux plantés aux endroits, où il y a eu des personnes dévorées à terre, ou bien enlevées jusques dans leurs bateaux. Dans l'eau se trouvent des crocodiles

longs de vingt & trente pieds qui engloutissent des hommes entiers. Enfin on y est souvent à la merci des voleurs qui rodent incessamment dans ces parages montés sur des *Panceaux*, c'est-à-dire, de petits bateaux qui vont comme un trait. C'est à travers ces dangers que nous nous rendîmes à la côte de *Chatigan*. Un dernier bras du Gange court le long de cette côte & forme le golfe de *Bengale*, du côté de l'est, de même que la côte de *Coromandel* le forme du côté de l'Inde.

Les premiers habitans que nous rencontrâmes, nous surprirent par la manière extraordinaire dont ils étoient vêtus. Ils avoient un caleçon de toile rayée, à grands canons; des pantoufles; une chemise, ou un pour-point de toile; sur la tête une espece de calotte à oreille dont les bouts étoient retrouffés, & par-dessus tout cela une robe de chambre qui leur sert de couverture pendant la nuit, & qui est leur habit de cérémonie pendant le jour.

Ce fut dans cet équipage qu'à une demi-lieue de l'habitation où nous étions arrivés, ils se présentèrent à nous, portant chacun une arme à la main. Le Prélat leur demanda qui ils étoient,

& l'un d'eux prenant la parole , répondit , qu'ils étoient foldats de telle compagnie , & qu'ils venoient pour escorter fa Seigneurie. Nous comprîmes alors que c'étoit-là leur habit d'ordonnance : le Prélat charmé de leur bonne volonté , leur donna fa bénédiction. Ces foldats furent bientôt suivis des Capitaines & autres Officiers : c'étoient tous des gens bienfaits , & de haute taille. Ils baiferent la main de M. l'E-
vêque , & l'escorterent dans leur *Bazeras* jusqu'à l'habitation.

Les peuples reçurent le Prélat avec toutes les marques de joie & de respect ; falves , portiques , illuminations , cavalcades , rien ne fut oublié ; & il faut rendre ici la justice qui est dûe aux Révérends Peres Augustins : par-tout où le Prélat s'est transporté , ils ont eu soin de rendre sa présence respectable aux Gentils & aux Mores , & d'inspirer en cette contrée une haute idée du chef de la Religion Chrétienne.

Le Prélat commença sa visite le jour de la Purification de l'année 1713. Voici l'ordre qu'il gardoit dans les visites de chaque Eglise. Après les premières cérémonies , il déterminoit un nombre de jours pour disposer les Chrétiens aux

Sacremens, par des exercices de piété, par des exhortations & des instructions. Il prêchoit, & confessoit souvent des nuits entières. Les Missionnaires l'aideroient dans les mêmes fonctions.

Mais comme la visite du temporel, les différends des particuliers, & les recherches qu'un Evêque est obligé de faire, l'occupoient d'ailleurs beaucoup, je fus chargé du reste. Le Prélat voulut absolument que je fisse auprès de lui l'office de Théologal & de Pénitencier, & après tout, ces fonctions sont peu différentes de celles que doit remplir un Missionnaire.

Lorsque la mission étoit sur le point de finir, il indiquoit une communion générale pour quelque jour de Fête, à laquelle il faisoit publier une indulgence plénière, suivant le privilège que N. S. Pere le Pape lui avoit accordé : ensuite il donnoit la confirmation. Pendant la visite qu'il a faite de *Chatigan*, il a administré ce Sacrement à plus de deux mille Chétiens.

Vous jugez bien que parmi ce grand nombre, il est difficile que tous soient d'une égale ferveur. Il y a par-tout des ames vertueuses qui vont sincèrement à Dieu; il y a des Chrétiens tièdes dont

la piété a besoin d'être animée. Il s'en trouve aussi qui, par leur insensibilité, donnent à leurs Pasteurs une vraie inquiétude de leur salut. Que faire alors ? S'édifier des uns, instruire, aider, fortifier les autres, & gémir sur l'aveuglement des derniers. C'est aussi ce que faisoit le Prélat avec une égalité d'ame qui s'est soutenue jusqu'à la fin. Mais Dieu qu'on ne méprise pas impunément, a fait redouter sa justice à ces Peuples. Quelques-uns ont fini leur vie par une mort si tragique, qu'elle a été regardée comme une punition visible du peu de déférence qu'ils avoient eu pour les remontrances paternelles de leur Evêque.

Les besoins de cette Chrétienté, & le débordement des eaux qui arrive régulièrement aux mois de Juillet & d'Août, ne nous permirent pas de passer si-tôt ailleurs. Nous demeurâmes à *Chatigan* jusqu'au mois de Novembre sans y ressentir aucune incommodité. Les vivres y sont admirables, l'air bien-faisant, & l'eau excellente : mais le Prélat ne profita gueres de ces avantages ; car il avoit résolu de continuer jusqu'à la mort, l'abstinence rigoureuse qu'on observe dans la Mission de *Maduré*.

Les Chrétiens de *Chatigan* sont partagés en trois peuplades, à demi-lieue l'une de l'autre. Chacun a son Capitaine, son Eglise, son Missionnaire; il y auroit cependant de quoi en occuper plusieurs. On y parle communément la langue Portugaise; mais les naturels du Pays, dont la plupart sont esclaves, & à qui on parle presque toujours leur langue, ont de la peine à apprendre, dans une langue étrangère, les choses nécessaires au salut: dans le dessein de les instruire, de même que les Chrétiens du dedans des terres nommés *Boçtos* qui viennent à *Chatigan* pour participer aux Sacremens; je me mis à étudier leur langue, & en peu de mois, avec le secours d'un interprète, je devins assez habile pour confesser, & dresser un petit Catéchisme, qui m'a été d'une grande utilité dans le reste du voyage. J'engageai pareillement un ancien Chrétien plein de vertu & de zèle à m'accompagner; il a fait par-tout les fonctions d'un excellent Catéchiste.

Le respect que l'on a dans ce pays pour les Chrétiens, & un peu aussi pour les armes qu'ils portent, car ils sont tous soldats de profession, leur donne une liberté entière de célébrer les Fêtes avec le même ordre, & la

même solennité qu'en Europe. Je fus charmé de leur voir faire les cérémonies de la Semaine Sainte. Le Reposoir où fut placé le Saint Sacrement, occupoit toute la hauteur de l'Eglise en forme de trône à divers étages. Là, sans argenterie ni dorure, des feuilles d'étain nouvellement fondues, & taillées en fleurs & en festons, & appliquées sur des pièces de décorations à fond rouge, faisoient un fort bel effet.

Il y a une autre cérémonie qui s'observe inviolablement parmi les Portugais. Ils choisissent un Dimanche de Carême qu'ils nomment *Domingo da cruz*. On représente dans une Procession N. S. portant sa Croix. Cette cérémonie se fit avec un ordre admirable. La statue de N. S. étoit faite au naturel, quoique de grandeur plus qu'humaine : elle étoit posée sur un brancard, & le Sauveur étoit représenté à genoux, & portant sa Croix. Vingt-quatre hommes portoient le brancard, & le Pere en chape, tenant un Crucifix voilé sous un dais violet, terminoit la Procession. Les stations qu'on faisoit de temps en temps, joint au chant lugubre & pénitent, nous pénétrèrent de dévotion. La Procession fit le tour du quartier par quatre rues tirées au cordeau.

Mais ce qui m'édifia le plus , fut la démarche grave & modeste avec laquelle se fit la rencontre d'une autre statue représentant la sainte Vierge , & d'une troisième représentant Sainte Véronique avec son voile empreint de la sainte Face de N. S. Ces sortes de représentations ont quelque chose de majestueux & de touchant : elles frappent extraordinairement ces peuples ; & moi-même je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.

La Fête du Saint Sacrement se fit avec une magnificence égale , & l'on n'avoit encore rien vu de semblable dans ce pays. Le Prélat jugea à propos de séparer la cérémonie. Chacun dans son Eglise entendit la Messe , & fit ses dévotions le matin. M. l'Evêque célébra pontificalement dans celle où il résidoit , & donna la Communion. Sur les trois heures on chanta Vêpres , durant lesquelles les Chrétiens des deux autres Eglises arriverent avec leurs Croix , leurs Chasses , & l'habit de leurs Confrairies (ce sont des especes de surplis) alors la Procession sortit. Il étoit surprenant de voir avec quel soin ces bons gens avoient orné les rues ; des arcs de triomphe , des festons , des banderoles , des allées d'arbres plantés exprès

tenoient lieu de tapisserie. Les pierriers, les boîtes, la mousqueterie se firent souvent entendre; & lorsque la Procession revint à l'entrée de la nuit, & qu'on voyoit chaque Chrétien tenant un cierge allumé, sans compter les torches qui étoient sans nombre, cette seule illumination accompagnée de feux d'artifices, auroit mérité l'attention des personnes du meilleur goût.

J'ai regretté plus d'une fois que les Européens voulants'établir dans Bengale, n'aient pas choisi *Chatigan* préférablement à *Ougli*, vu la sûreté du mouillage, la facilité d'y aborder, la bonté des vivres, & mille autres commodités qui sembloient les y inviter; il est vrai que les Mores qui ont intérêt à les tenir comme enfermés dans le cœur de leur pays, s'y opposent autant qu'ils peuvent, & que quand malheureusement quelqu'un est obligé d'y relâcher par la violence des tempêtes, comme il est arrivé de mon temps à un navire Anglois, & à un autre Arménien, qui n'ayant pu prendre Balassor, furent contraints de se laisser dériver à *Chatigan*, ils les molestent par tant de vexations, qu'après avoir mangé une partie de leurs fonds, ils sont obligés d'abandonner le

reste, & le vaisseau même pour sauver leurs personnes. Au reste *Chatigan* est de quinze degrés plus à l'est que *Pondichéri*: j'eus occasion de le reconnoître à une éclipse de Lune que j'observai assez exactement; pour ce qui est de la latitude que j'ai observée plusieurs fois, elle m'a toujours paru de 21 degrés 20 secondes.

Nous quittâmes *Chatigan* pour remonter le Gange, & nous rendre à *Daca*, capitale de Bengale. A cinq journées de *Chatigan*, nous nous détournâmes d'un jour, pour visiter une Chrétienté qu'on trouve dans un lieu nommé *Bouloïa*. Dieu la soutient & la dirige immédiatement par lui-même: car il est rare qu'aucun Missionnaire aille la visiter. Il y avoit cinq ans qu'aucun n'y avoit paru; mais je puis vous dire qu'il n'y a point d'endroit où j'aye eu plus de sujet d'être édifié. Le chef de ces Chrétiens est un vieillard qui a cinq garçons tous mariés. Leur famille, & les gens de travail qui se sont rangés auprès d'eux, (car ils ont pris des terres à cultiver) forment une bourgade de trois à quatre cens personnes: la vie laborieuse qu'ils mènent, jointe à la vigilance & à l'attention du chef, les conserve dans la

plus grande innocence. Le Chef vint au bord de la rivière où M. l'Eveque s'étoit arrêté, & il témoigna, autant qu'il le put, avec le secours d'un interprète, la joie qu'il avoit de son arrivée; mais les larmes qu'il répandit en abondance, la témoignoiient encore beaucoup mieux.

Le Missionnaire de *Chatigan*. & moi, nous nous rendîmes à la peuplade à trois quarts de lieue dans les terres. Nous disposâmes ces Peuples aux Sacremens durant trois ou quatre jours; & après les avoir confessés, nous fîmes dresser un autel dans un lieu décent, afin que M. l'Evêque y célébrât le Saint Sacrifice de la Messe.

A la vérité je doutois un peu que ces bonnes gens fussent suffisamment frappés de la grandeur de nos mystères; c'est pourquoi dans les dernières exhortations, j'avois tâché de leur inspirer une juste crainte d'approcher de la sainte Table sans les dispositions requises; j'avois même recommandé au Catéchiste de bien examiner chacun d'eux en particulier, & de donner un billet à ceux qu'il croiroit être en état de communier.

Sur les huit heures du matin nous revînmes à la peuplade, Ces bonnes gens

& même les Gentils & les Mores d'alentour dont ils sont fort aimés, s'empresserent d'honorer l'entrée du Prélat. Comme nous disposions les ornemens pour commencer la Messe, le Catéchiste s'approcha de moi & me dit à l'oreille qu'il n'y avoit que trois personnes qui eussent pris le billet de la Communion, tous les autres se trouvant indignes de participer à un si redoutable mystère. Je fus très-édifié de leur simplicité ; mais comme je sçavois qu'ils s'étoient disposés la plupart par une bonne confession, je leur fis une nouvelle exhortation pour leur inspirer de la confiance. Je réconciliai ensuite quelques-uns d'eux, après quoi on commença la Messe à laquelle ils communierent. Le Catéchiste fut chargé de faire le Sermon, parce qu'aucun de nous ne sçavoit assez bien la langue pour entreprendre de prêcher. Mais je fus charmé de voir avec quelle précision, & quelle onction il suivit & traita les points qu'on lui avoit marqués. Quand le cœur parle, les paroles coulent de source.

La communion & la confirmation nous conduisirent jusques vers midi. Le Prélat fut conduit à son *Bazeras* : pour moi je restai encore quelque temps

pour administrer le baptême, & donner la bénédiction nuptiale à plusieurs personnes qui ne l'avoient pas encore reçue. Enfin le soir il fallut me séparer de ces bonnes gens pour rejoindre le *Bazeras*, & nous remettre en route avec la marée de la nuit suivante. Nous mîmes huit jours à nous rendre à *Daca*, & nous y arrivâmes sans aucun accident. A la vérité le quatrième jour, nous vîmes venir à nous un bateau de ces voleurs qui courent la rivière; mais comme nous étions bien escortés, ils prirent le parti de se retirer.

Daca qui est, comme je l'ai dit, la capitale de Bengale, est située par les vingt-quatre degrés de la latitude nord; la commodité des rivières rend cette ville d'un très-grand commerce; les mouffelines qu'on y brode de fil & de soie, son fort estimées en Europe. Pour ce qui est de la ville, rien de plus sale, & de plus mal propre. Figurez-vous une prodieuse multitude de chaumines, qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue, & qui forment des rues fort étroites, pleines de fange & d'ordures qui s'y rassemblent à la moindre ondée, au milieu desquelles quelques maisons de briques

bâties à la moresque, & d'un assez mauvais goût, s'élevent d'espace en espace, à peu près comme les balivaux dans nos bois taillis : c'est-là une peinture naturelle de *Daca*.

Les Chrétiens ont leur Eglise dans un quartier un peu plus décent à l'est de la ville; cette Eglise est de brique, & raisonnablement grande. Nous nous y rendîmes le premier Dimanche de l'Avent. Le Missionnaire qui attendoit M. l'Evêque depuis long-temps, lui avoit fait préparer un appartement. Bien qu'il ne fût que de terre, il avoit je ne sçais quel air de propreté qui me charma; mais je fus encore plus surpris à la proposition que me fit ce Révérend Père : « Je vais, dit-il, vous faire conf-
» truire un autre appartement séparé,
» & qui sera tel que vous le souhaitez.
» Il n'est pas nécessaire, lui répondis-
» je, le peu de temps que nous avons
» à rester ici, ne me donnera pas le
» loisir d'en profiter. Vous y couche-
» rez dès ce soir, repliqua-t-il, car il
» ne faut pour cela qu'envoyer à la
» ville »...

Cette réponse m'étonna encore davantage, & j'étois dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetoit au marché. Une de-

mi-heure étoit à peine écoulée, que je vis apporter quelques paquets de roseaux, avec un certain nombre de nattes ou de claies faites aussi de roseaux, une vingtaine de piquets fourchés; enfin deux grandes claies de branches d'arbres entrelassées, & suffisamment garnies de pailles pour défendre de l'ardeur du soleil; c'est ce qui devoit faire le toit. L'édifice fut dressé en peu de temps sur deux fourches qui formoient l'enceinte; on y attacha des bois de traverses, autant qu'il étoit nécessaire pour fixer le bâtiment, & le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, se fermoit par un volet de même matière, attaché par le haut en forme d'auvent. La porte étoit de même, de sorte que la maison fut achevée avant la nuit. Le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toit d'assez de paille, pour garantir de la pluie. Enfin je me trouvai en peu d'heures assez agréablement logé.

Nous restâmes à *Daca* tout le mois de Décembre, ce qui nous donna le temps d'y célébrer la fête de Noël. Elle se passa avec beaucoup d'appareil & de dévotion. Nous nous trouvâmes six Prêtres avec M. l'Evêque, ce qui

est fort extraordinaire en cette contrée.

Après la fête nous nous préparâmes au voyage de *Rangamati* qui est à l'extrémité des Etats du grand Mogol, & est située par les vingt-sept degrés nord. L'on prétend que de-là on peut se rendre en quinze jours à la Province d'*Yunam*, dans la Chine. Mais les chemins ne sont nullement frayés, & le milieu des terres est occupé, à ce qu'on assure, par des Princes qui refusent de donner passage aux Etrangers.

On nous faisoit appréhender ce voyage, car c'est un proverbe commun à Bengale, que de deux personnes qui vont à *Rangamati*, il y en a toujours une qui y reste. Mais le courage de notre Prélat étoit à toute épreuve. » Que » peut-il m'arriver, disoit-il ? Mourir ? » Eh bien ! je mourrai en remplissant » les fonctions de mon ministère ».

Nous partîmes aussi-tôt après la fête des Rois pour *Rangamati*, & nous fûmes trois semaines à nous y rendre, à cause de la violence des courans, qui nous obligèrent de haler sans cesse à la cordelle. L'eau étoit extrêmement claire ; aussi ne navigions-nous plus sur le Gange, dont l'eau est par-tout bourbeuse ; mais sur une rivière particulière
qui

qui venant de l'Est, se jette dans le Gange au-dessous de *Daca*; on ne put me dire où elle prenoit sa source.

Le cinquieme ou fixieme jour, nous abordâmes à une bourgade toute Chrétienne, nommée *Ossumpur*, où nous ne restâmes qu'un jour, parce que nous devions y repasser au retour. La route que nous continuâmes fut pénible. Nous trouvâmes un pays désert, le climat très-froid, la riviere, comme il arrive en cette saison, couverte de continuels brouillards, qui ne nous permettoient pas de voir à dix pas de nous, le courant rapide, des pierres à fleur d'eau, & en d'autres endroits des bancs de sable; mais enfin Dieu qui nous conduisoit, sçut nous préserver de tous ces dangers; & nous arrivâmes heureusement à *Rangamati*.

Les habitans nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie; mais à les voir pâles, défigurés, & portant sur leur visage les indices de la fièvre qui les consumoit au-dedans, nous comprîmes qu'on nous avoit fait une peinture véritable de la malignité du climat. J'en fus quitte néanmoins pour un accès de fièvre. Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes,

M. l'Evêque donna la confirmation à plus de mille personnes.

Dans les conversations que j'eus avec les gens du pays, j'appris une particularité que je ne dois pas omettre. Ils me rapportèrent que cette contrée avoit été infestée d'un monstre épouvantable; c'étoit un serpent d'une grosseur si prodigieuse, qu'en rampant, il frayoit un chemin de huit ou dix pieds de large. Il se retiroit d'ordinaire dans une montagne peu éloignée de *Rangamati*, en remontant la rivière; de-là il découvroit aisément le cours du fleuve, & aussitôt qu'il appercevoit quelque bateau, il descendoit à temps, se plongeoit dans l'eau, renversoit le bateau, & dévorait à l'aise tous ceux qui y étoient.

Ce fleau dura jusqu'à ce qu'un criminel condamné à la mort s'offrit de purger le pays de ce monstre, pourvu qu'on lui accordât la vie. Son offre fut acceptée. Il trouva moyen de remonter la rivière jusqu'au-dessus de l'endroit où résidoit cet horrible dragon. Il construisit plusieurs figures d'hommes de paille, qu'il couvrit de vêtemens, dont le corps étoit rempli d'hameçons, de crocs, de harpons, qui tenoient à différentes cordes attachées à un même

cable, lequel étoit fortement lié au pied d'un arbre. Il lança à l'eau ces hommes de paille plantés sur des bananiers flottans, avec lesquels ils furent emportés par le courant. Le stratagème réussit, le dragon les vit, & descendit pour les engloutir. Mais il y resta déchiré par cette quantité de crocs, & de harpons qu'il avoit avalés. Pour moi j'ai compté dans ce parage jusqu'à onze crocodiles étendus sur le sable, dont trois ou quatre me paroissoient avoir vingt-cinq ou trente pieds de longueur.

En quittant *Rangamati*, nous eûmes lieu d'admirer un trait de la divine miséricorde, à l'égard d'un Chrétien qui avoit de la probité & de la Religion, mais dont la vie n'avoit pas été fort réglée. Dieu qui vouloit le sauver, permit qu'il tombât malade aussi-tôt après notre arrivée. Nous profitâmes de cette maladie pour le ramener à son devoir. Son cœur fut touché, & il reçut les Sacremens avec des marques d'une vraie componction. La nuit suivante on vint m'avertir que le malade étoit à l'extrémité: je fus prié d'y aller. Je me transportai à sa maison, qui étoit éloignée d'une demi-lieue, & je le trouvai effectivement très-oppressé.

mais toujours rempli des sentimens de la plus tendre piété. Je le confessai encore; je lui administrai l'Extrême-Onction, & je l'exhortai à disposer incessamment de ses biens. Il étoit deux heures après minuit lorsque je le quittai. Il n'eut que le temps de faire son testament, & sur les quatres heures du matin, il rendit paisiblement son ame au Seigneur. On m'apprit aussi-tôt sa mort, & j'allai faire la cérémonie de ses obsèques. C'étoit justement un jour d'autel privilégié, que M. l'Evêque avoit permission d'accorder aux Prêtres de sa compagnie. Je dis la Messe en bénissant la conduite miséricordieuse de la Providence envers un homme, qui, un jour plus tard, auroit été privé de ces derniers secours. On l'enterra dans un lieu particulier, & en ayant demandé la raison, on me répondit que cette place étoit réservée à six personnes qui avoient fourni la somme nécessaire pour la construction de cette Eglise, en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, & que le defunt étoit du nombre. Je ne doutois plus alors que la Mere de miséricorde n'eût obtenu une si sainte mort à l'un de ses zélés serviteurs. Après le service, qui me conduisit jusqu'à midi,

je me rendis à la riviere , où l'on n'attendoit que moi pour partir.

Les courans nous portoient , ainsi nous ne fûmes pas long - temps à nous rendre à *Ossumpur*. Après avoir satisfait à la dévotion des Chrétiens nous pénétrâmes dans les terres, à la faveur des canaux dont le pays est entrecoupé. Ce fut dans la principale Eglise dédiée à Saint Nicolas de Tolentin , que les Chrétiens reçurent la Confirmation des mains de M. l'Evêque. Nous nous rendîmes pour la seconde fois à *Daca*, vers le Dimanche de la Passion. Le devoir Paschal, & les différens exercices par lesquels le Prélat disposoit les fideles à la confirmation, nous occuperent d'une maniere consolante.

Après les fêtes de Pâques nous songeâmes à repasser à *Ougli*. Ce dernier trajet qui dura environ vingt jours, nous fatigua plus que tout le voyage. Les lunes d'Avril & d'Octobre sont toujours orageuses en ces parages; nous tombions dans la premiere : aussi du jour que nous partîmes de *Daca*, jusqu'à notre arrivée à *Ougli*, l'ont eût dit que nous avions toujours un orage attaché au gouvernail de notre barque; il falloit dès trois ou quatre heures du

soir chercher quelque anse à l'abri, ou quelque bras de riviere enfoncé, pour nous prémunir contre la tempête, qui pouvoit nous prendre à l'entrée de la nuit. Nous pensâmes être surpris en doublant une pointe nommée *Narsinga*, peu éloignée de *Cassimbazar*, où nous effuyâmes un orage si violent, que le lendemain on ne voyoit par-tout que des débris de bateaux, que cette tempête avoit mis en pieces; Dieu nous fit pourtant la grace de gagner à temps un endroit, où le peu d'eau, & l'éloignement du courant firent notre sûreté. Quelques jours après nous abordâmes à l'Eglise de saint Augustin du Couvent d'*Ougli*, où nous rendîmes graces à Notre Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là, même en meilleure santé que nous n'en étions partis.

Le Prélat, après avoir reçu les complimens de son heureux retour, voulut encore honorer de sa présence notre Maison de *Chandernagor*. Il se retira ensuite au collège que les Peres Jésuites Portugais ont au Bandel d'*Ougli*. A peine y eût-il demeuré neuf ou dix mois, que, consumé de travaux, il termina, au milieu de ses freres, sa pénible carrière le 11 de Juin de l'année 1715.

pour aller recevoir la récompense d'une vie, dont tous les momens avoient été consacrés à la conversion des Idolâtres. Certains projets de réforme qu'il avoit médités, & auxquels il trouva de fortes oppositions, s'exécuterent heureusement quelque temps après son décès : ce qui fit dire aux personnes les plus indifférentes de Bengale, qu'on voyoit bien que Dom Francisco Laynez avoit plus de pouvoir à la Cour du Roi du Ciel, qu'il n'en avoit eu ici bas sur l'esprit de quelques-uns de ses Diocésains.

Je vous laisse à penser, mon Révérend Pere, combien la perte de ce Prélat me fut sensible ; elle causa un deuil universel. A la premiere nouvelle de sa mort, les avenues du collège furent remplies d'une multitude infinie de peuples : les Gentils même & les Mores témoignèrent à l'envi leur regret par leurs cris, & leurs gémissemens. A la cérémonie de ses obseques, & lorsque le corps entra dans l'Eglise, il s'éleva un cri général accompagné de lamentations qui durèrent plus d'un quart d'heure, & que l'on eut bien de la peine à apaiser, pour faire l'office avec l'ordre & l'a décence convenables.

Comme ce saint Prélat m'avoit dit

souvent que la Mission de Carnate étoit mon partage, & que j'y devois finir mes jours, je ne manquai pas quelque temps après sa mort de m'y rendre avec la permission de mes Supérieurs. Je n'ai pas encore eu le temps d'y exercer mes fonctions; mais j'en ai eu assez pour m'édifier des bénédictions que Dieu a répandues sur les travaux du Pere Aubert, qui seul a cultivé, maintenu, & augmenté les Chrétientés répandues en deçà des montagnes du *Canavay* : c'est un territoire d'environ soixantes lieues. Il pensa succomber aux fatigues de la solennité de Pâques; car quelques jours après les Fêtes il tomba tout à coup en défaillance, & demeura quelques heures sans poulx, presque sans respiration, & sans nul mouvement; mais notre Seigneur daigna conserver une santé si nécessaire à ces peuples, & son rétablissement fut prompt.

Il a administré cette année les sacrements à environ trois mille Chrétiens, & baptisé plus de deux cens adultes, ce qui est d'autant plus extraordinaire, que la famine qui afflige cette contrée depuis trois ans, a obligé la plûpart des habitans à se retirer en d'autres Provinces, Une si longue disette a fourni au Pere

une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Un grand nombre de pauvres qu'il a assistés en se retranchant le nécessaire, se sont maintenus dans la ferveur du Christianisme, & plusieurs Gentils ont trouvé, avec la conservation de la vie du corps, un gage de la vie éternelle de l'ame, par le saint baptême qu'ils ont reçu.

Ces œuvres de charité, & les mesures qu'il sçait prendre pour accréditer notre sainte Religion, lui ont attiré une estime générale. Les Princes & les Gouverneurs reçoivent avec distinction les visites qu'il leur fait faire par ses Catéchistes, & viennent le visiter eux-mêmes. Le Gouverneur de *Cangivaron* est venu tout récemment à *Vayaour*, où l'on célébroit la fête de Noël, & s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du Missionnaire. Vous sçavez mieux que personne combien ces sortes de protections contribuent à la propagation de la Foi. Plusieurs *Cramanis* (1) se font actuellement instruire, & j'ai été édifié de voir ceux de *Cavepondi* aussi désabusés de leurs ridicules superstitions, qu'ils en étoient entêtés auparavant. Le Chef de

(1) Chef de Peuplade.

ceux-ci reçut le saint baptême à Noël : il nous parut si transporté de joie , & si pénétré de consolation , qu'il ne trouvoit pas de termes pour s'exprimer. Il lui sembloit, disoit-il, qu'il n'étoit plus le même ; tant il se trouvoit l'esprit éclairé , & le cœur tranquille. Les Gentils qui ont encore de l'attachement pour leur culte superstitieux , par une bisarrerie difficile à comprendre , mais qui pourra faciliter leur conversion , sollicitent le Missionnaire de faire une fête magnifique à la Reine des Anges , & ils prétendent fournir à tous les frais : les Chrétiens qui ont assisté à celle de Noël , m'ont dit que j'aurois été charmé de l'empressement des Gentils à orner les rues , à allumer des lampes , & à donner d'autres marques de réjouissance dans tous les endroits où la procession devoit passer.

Ce fut vers ce temps-là que le *Cramani* de *Vaïlatour* fut attaqué d'une maladie qui ne lui laissoit pas le moindre instant de repos. Il eut recours à tous les secrets de la médecine Indienne , & aux superstitions sans nombre qui regnent parmi ces Peuples. Comme il ne trouvoit aucun soulagement à son mal , il fit dire au Pere qu'il viendrait à l'Eglise de *Carvepondy* , parce qu'il n'y avoit que le

Dieu des Chrétiens qui pût le guérir. Le Pere y consentit, à condition qu'il se rendroit attentif aux instructions qu'on lui feroit sur les vérités Chrétiennes.

Le malade se fit transporter à l'Eglise, & s'étant arrêté sous le vestibule, « allez, » dit-il, faire sçavoir au *Saniaffi* (1) que « je suis arrivé ; & que je ne partirai pas » d'ici que le vrai Dieu ne m'aie rendu » la santé, j'espere qu'il m'exaucera ». Au même instant ses douleurs diminuerent, & en moins de deux jours il se trouva parfaitement guéri.

Il semble que ce Gentil devoit renoncer sur l'heure à ses superstitions ; il y pensoit sérieusement, lorsque des Brame vinrent lui dire qu'il falloit faire un sacrifice pour l'anniversaire de la mort de son pere. Il rejetta d'abord la proposition, & témoigna quelque fermeté ; mais le respect humain l'emporta sur les premieres impressions de la grace, & il a laissé échapper le moment favorable, qui peut-être ne se présentera jamais.

Voici un autre trait plus particulier. Un Gentil qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion Chrétienne, cher-

(1) Nom qui se donne dans l'Inde aux Missionnaires,

choit en lui-même le moyen de faire des œuvres agréables aux Dieux. La nuit il vit en songe un *Sanias* revêtu de couleur jaune à la manière des Missionnaires; (il y en a qui présumant que ce fut le Vénérable Pere Jean de Britto) qui lui dit d'aller à un village éloigné de six lieues, nommé *Ayencoulan*, d'entrer dans une maison dont il lui représentoit la figure, & que là on l'enseigneroit à faire des actions véritablement vertueuses. Il part dès le lendemain, entre dans le village, sans trop sçavoir où il alloit, jusqu'à ce que passant dans une des rues, il crut reconnoître la maison qu'il avoit vue en songe, & entendit une voix intérieure qui lui ordonnoit d'entrer dans cette maison, & de parler au chef de la famille. C'étoit un Chrétien nommé Jean, presque le seul qui fut dans le village; il le prit à quartier, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le Chrétien le conduisit aussi-tôt au Missionnaire, qui jeta dans cette ame docile les premières semences de la Foi. Il étoit dans l'impatience de faire part à sa femme de son bonheur, & tous deux ensemble ils viennent de se rendre à l'Eglise, où actuellement ils se disposent à recevoir le saint baptême.

Voilà , mon Révérend Pere une partie des choses dont j'ai été témoin en arrivant dans cette Mission , mais rien ne m'a plus édifié que le concours , la piété & l'innocence des Chrétiens , qui venoient au nombre d'environ trois cens de dix à quinze lieues , pour participer à nos saints mysteres. J'ai été également consolé de voir plusieurs Gentils revenir insensiblement de leurs préjugés ; dans les visites que les principaux d'entr'eux m'ont rendues , ils ont paru goûter les vérités de la Foi que je leur annonçois , & se déprendre des erreurs & des superstitions dans lesquelles ils ont été malheureusement élevés. Après tout , ce n'est *ni celui qui plante , ni celui qui arrose , qui est quelque chose , mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.* Conservez-moi quelque part dans vos saints sacrifices , en l'union desquels je suis avec respect , &c.



L E T T R E (1)

*Du Révérend Pere Brown , Missionnaire
de la Compagnie de Jesus , à Madame
la Marquise de Benamont.*

De la Côte orientale de l'Isle de
Mascarin, le 30 Décembre

MADAME,

Je ne m'étois proposé de vous écrire qu'après mon arrivée à Canton , mais le mauvais temps & le défaut de provisions nous ayant obligé de relâcher à l'Isle de Mascarin , nous y sommes depuis trois mois & demi toujours incertains de notre départ ; j'ignore les raisons d'un si long séjour ; cependant je ferois tenté de croire qu'il est survenu quelque chose de fâcheux depuis le débarquement , & je crains fort que ce ne soient des ordres supérieurs qui nous arrêtent ici. Quoi qu'il en soit , j'ai employé le temps que

(1) Nous plaçons ici cette lettre , pour préparer à ce que l'on dit dans la suite sur les Isles de France & de Bourbon. On n'en sçait pas positivement la date , mais elle doit avoir été écrite dans les premières années de ce siècle.

nous y avons déjà passé à tromper l'ennui que m'a causé ce retard , soit en écoutant les confessions des passagers ou des matelots , soit en parcourant les diverses habitations de l'Isle , soit en observant ce qui s'y trouve de remarquable & de curieux. Je vous en envoie , Madame , une relation exacte , que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnaissance vive & durable qui me suivra , ainsi que vos bienfaits , jusqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ soixante ans que l'Isle de *Mascarin* fut découverte par les Hollandois , qui , l'ayant trouvée déserte , l'abandonnerent à cause des écueils qui l'environnoient , & de la difficulté d'y aborder. Quelque temps après les Indiens de *Madagascar* ayant massacré , en un seul jour , presque tous les François qui s'étoient établis au fort *Dauphin* , ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper à la mort , se sauvèrent dans des *pirogues* avec les femmes du pays qu'ils avoient épousées. Poussés par un vent favorable , ils arriverent sains & saufs à la vue de *Mascarin* , où ils aborderent. Comme ils trouverent ce pays arrosé de rivières & fécond en gibier , ils résolurent de s'y établir. Pendant les

deux premières années ils ne vécurent gueres que de poissons & de tortues de terre & de mer. A la suite du temps, ils trouverent le moyen de composer une boisson avec le miel que les abeilles déposoient dans le tronc des arbres; ils y mêlerent le suc de certaines herbes sauvages, pour en relever le goût, & petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'usage se conserve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple vivoit ainsi inconnu du reste des hommes, un vaisseau pirate fut jetté par la tempête sur les côtes de l'Isle; s'étant brisé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir aussi. Comme le vaisseau étoit chargé d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés sur les côtes du *Malabar*, & dans le golfe de l'Inde, insensiblement le pays se peupla de manière que la côte orientale de l'Isle étoit pour ainsi dire déjà toute habitée, lorsque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles Françaises pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou seize cens personnes libres, & plus de onze cens esclaves.

Les habitans de *Mascarin* sont doux, paisibles & laborieux; leurs principales

richesses consistent en esclaves , en plantations , en troupeaux de bœufs & de moutons , &c. Cette Île produit deux fois l'année le riz & le bled , mais le bled ne peult'y conserver au-delà d'un an , il se corromproit même dans le cours de l'année si l'on séparoit le grain de l'épi ; c'est pourquoi les habitans sement beaucoup moins de bled que de riz. D'ailleurs , la difficulté qu'ils ont de moudre leurs bleds , ce qui ne se fait qu'à force de bras , les a dégoûtés de ce travail. Ils pourroient , à la vérité , construire des moulins à vent , mais l'entretien en seroit extrêmement dispendieux , & ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette Île me paroît fort sain , & les hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de Janvier , il se leve tous les ans un vent impétueux qui cause , il est vrai , beaucoup de ravages ; il déracine les arbres , il renverse les cabanes & les plantes des habitations ; mais il enlevé tout ce qu'il y a d'impur & de mal-sain dans l'air & sur la terre. Ces peuples sçavent le temps où l'ouragan doit arriver ; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes : l'air & la mer sont alors dans une paix profonde , & les eaux semblent changer de couleur. Aussi-tôt

les habitans pourvoyent à leur sûreté ; ils étayent leurs maisons & leurs arbres fruitiers ; & les vaisseaux qui se trouvent dans les rades de l'isle , prennent le large , parce qu'il est moins dangereux d'essuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu sûre , où le péril est toujours plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de *Mascarin* soient en général d'un caractère liant & affable , ils menent cependant une vie assez triste. Leurs habitations sont éloignées les unes des autres ; la jalousie , l'envie & l'orgueil , passions qui semblent peu faites pour regner dans des déserts , se glissent dans le sein des familles , parmi lesquelles elles entretiennent une méfintelligence d'autant plus durable , qu'elle m'a paru plus sourde & plus dissimulée. Les habitans se voyent & se font amitié sans s'aimer ; ils se rendent même service les uns aux autres , mais c'est toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur isle est divisée en plusieurs quartiers , dont le plus étendu & le plus peuplé est situé au pied d'une montagne escarpée. Les habitations en sont bâties sur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille à ses plantations

au haut de la montagne, & ces plantations font de riz, de tabac, de cannes de sucre & de différens fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, &c.

On peut faire aisément le tour de l'isle à pied, en cotoyant la mer, mais il seroit impossible de la traverser. Personne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore osé l'entreprendre, excepté quelques esclaves fugitifs qui se retirèrent, il y a un an, dans les bois, & dont on n'a plus entendu parler. Cette isle a environ cinquante - deux ou trois lieues de circuit, & n'est habitée que d'un côté. La partie du sud est brûlée par les feux d'un volcan qui vomit sur tout le voisinage des torrens de souffre & de bitume. Ce volcan pourroit bien avoir fait peu-à-peu le tour de l'isle; car en creusant à deux ou trois pieds de terre, on trouve par-tout le roc brûlé & calciné. Peut-être aussi que les canaux souterrains qui aboutissent au centre du volcan, & y portent les matieres enflammées qu'il jette hors de son sein, regnent & se communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'isle, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'isle forment des torrens, qui, après avoir arrosé les plaines où ils

portent la fertilité & l'abondance, vont se jeter dans la mer. Ces especes de rivières ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés & que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les infulaires du défaut de fontaines qui leur manquent, ainsi que les puits qui sont en très-petit nombre dans le pays. Les pâturages même y sont si rares pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, qu'on est obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particulière à ses bestiaux, autrement on courroit les risques de mille inconvéniens qu'il vous sera aussi facile à deviner, que l'énumération en seroit fatigante pour vous.

Vous sçavez, Madame, que depuis quelque temps la Compagnie des Indes commence à négliger cette colonie ; j'en ignore la raison ; mais je suis très-persuadé que c'est pour elle une perte considérable qu'il seroit difficile de réparer. Les habitans du quartier de Sainte-Susanne, qui est presque à la pointe de la côte orientale de l'isle portent tout le poids du travail. Semblable aux abeilles, ils ont la peine & leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la

Compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainsi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, souvent ils n'ont pas de quoi se vêtir, & cette indigence les empêche, non-seulement d'aller à la Messe, mais encore de sortir de leurs maisons. Les habitans des autres quartiers où les vaisseaux ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlèvent tout sans en faire part à leurs voisins, dans la crainte où ils sont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaisseaux de la Compagnie relâchent si rarement dans leur île. Cependant si ces peuples avoient chez eux des Tisserands, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très-beau. Mais la nature leur fait en vain ce présent; l'impuissance où ils sont de s'en servir, le leur rend absolument inutile,

Le café fut découvert dans cette île; il y a environ vingt-deux ans. Cette plante étoit sauvage à la vérité; mais on crut que si elle étoit entée, le fruit n'en seroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. *Para*, qui, dit-on, étoit alors Gouverneur de l'île,

fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes , & pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile ; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau & plus gros que celui qui vient de *Moca* , mais le goût en est un peu différent ; il est moins onctueux & plus amer. Cependant si les habitans qui étudient avec le plus grand soin le temps propre à enter cette plante , sont assez heureux pour réussir quelque jour , ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais pour en revenir à la Compagnie des Indes , je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une colonie , qui , par la fertilité de son terroir , joint à la situation du pays & à la bonté du climat , ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la rivière de Saint-Denis , ou dans le golfe de la Possession , & si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles , elles pourroient défricher un terrain suffisant pour leur

Entretien ; elles y auroient bientôt des établissemens , sur - tout si cette nouvelle colonie étoit composée d'artisans , comme Menuisiers , Charpentiers , Tisserands , Forgerons , &c. Les Cordonniers seuls y feroient inutiles , à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers ; car les hommes & les femmes marchent toujours pieds nus.

L'isle de *Mascarin* étant ainsi peuplée ; les habitans pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec *Madagascar* , & se procurer par-là non-seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations , mais en retirer encore beaucoup d'or en échange des marchandises qu'on envoyeroit dans cette dernière isle de France ou des Indes , par les vaisseaux de la Compagnie. J'ai vu à *Mascarin* un Gentilhomme Espagnol qui s'y est établi depuis quelque temps , & qui avoit rapporté de *Madagascar* , où il avoit demeuré , une livre & demie de très-bel or , qu'il avoit trouvée dans un ruisseau. J'en conclus que les habitans de *Mascarin* pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de *Madagascar* , en leur donnant en échange de leur or , les toiles & les autres denrées propres de leur pays. Par ce moyen leur com-

merce s'étendrait insensiblement, & ils pourroient peut-être, à la longue, forcer la Compagnie des Indes à venir relâcher plus souvent dans leurs ports (1).

L'isle abondoit autrefois en tortues de terre; mais les Matelots en ont tant détruit qu'on n'en trouve plus gueres que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très-rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entr'autres celle de purifier la masse du sang, & de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays étoit aussi fort peuplé de chevres & de sangliers; mais ces animaux se sont retirés depuis quelque temps dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant on en trouve encore quelques-uns dans les bois; mais soit qu'ils y manquent de nourriture,

(1) M. Mahé de la Bourdonnais a, comme l'on sçait, vivifié cette Colonie. Elle est aujourd'hui l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine & presque toute l'Asie.

soit que les habitans les détruisent, soit qu'insensiblement ils se réfugient dans les montagnes, le nombre en diminue tous les jours. Des vaisseaux venus des Indes avoient déposé dans l'isle des lapins, des cailles, des poules pintades & des perdrix ; les lapins n'ont pu se creuser des tanieres ; les cailles, qui sont des oiseaux de passage, y ont peu resté ; les perdrix ont également disparu, de sorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y soient multipliées. Vers l'est de cette Isle il y a une petite plaine au haut d'une montagne, qu'on appelle la plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiseau bleu dont la couleur est fort éclatante. Il ressemble à un pigeon ramier ; il vole rarement, & toujours en rasant la terre, mais il marche avec une vitesse surprenante ; les habitans ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'oiseau bleu ; sa chair est assez bonne & se conserve long-temps.

Vers les mois de Juillet & d'Août, temps auquel regne l'hiver, on voit descendre des montagnes une espece de grive, oiseau gras & d'un goût exquis, qui ne se nourrit que de riz & de café sauvage : on le prend ordinairement en lui passant au cou un nœud coulant, at-

taché à une perche flexible & déliée, & cet oiseau est si peu farouche, que souvent il vient se reposer sur la perche fatale ou sur le bras du chasseur; comme il est fort gras, le moindre coup l'abat, & lorsqu'il tombe à terre il ne peut plus se relever. Cette maniere de prendre la grive ne doit pas vous étonner, je l'ai vu prendre ainsi dans plusieurs endroits de l'Europe où les toiles sont cependant fort en usage.

La chauve-fouris est ici de la grosseur d'une poule. Cet oiseau ne vit que de fruits & de grains, & c'est un mets fort commun dans le pays. J'avois de la répugnance à suivre l'exemple de ceux qui en mangeoient; mais en ayant goûté par surprise, j'en trouvai la chair fort délicate. On peut dire que cet animal, qu'on abhorre naturellement, n'a rien de mauvais que la figure & le nom. On n'a jamais vu dans cette Isle, ni serpens, ni reptiles venimeux. L'araignée, animal dangereux dans tout le reste de la terre, est ici sans venin. Elle est communément de la grosseur d'un œuf de pigeon, & sa toile est d'un si beau tissu, qu'on a regret de ne pouvoir la mettre en œuvre. Vous ferez sans doute surprise, Madame, que le pays ne pro-

Quise point ces reptiles venimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raison. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'en creusant à deux pieds de terre, on trouve le roc tout calciné : ainsi ce qui empêche les lapins de gratter la terre & de s'y faire des trous, pourroit bien aussi empêcher les serpens, accoutumés à vivre sous terre, de s'y retirer. Quoi qu'il en soit, l'Isle de *Mascarin* est peut-être le seul pays du monde où il est certain qu'on n'en trouve pas ; car on ne doit pas prendre pour un reptile venimeux, un certain lézard qui mord ceux qui osent le toucher. Sa morsure, loin d'être mortelle, ne cause pas même la moindre enflure. Je n'ai jamais vu cet animal ; mais la description qu'on m'en a faite, a beaucoup piqué ma curiosité. On m'a dit qu'il avoit des aîles, & que souvent il voloît d'arbres en arbres comme nos cigales. Il ressemble à nos lézards d'Europe, excepté qu'il est plus gros & plus long, & que la couleur de son corps est infiniment plus éclatante & plus variée. On m'a assuré que sa tête étoit plate & percée par le milieu, de manière qu'on pourroit y passer un fil de fer sans l'offenser. Cet animal est

plus commun vers la partie du Sud ; il y est aussi plus gros & plus long , car on prétend qu'on y en trouve d'un pied & demi de longueur.

Cette île est couverte d'arbres de toute espèce. Les plus beaux sont ceux qu'on appelle natiers ou bois de nattes, les ébéniers dont le bois est luisant, & le benjoin, qui produit une gomme odoriférante dont on se sert au défaut du goudron, pour le radoub des vaisseaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse, dont on pourroit faire de très-belles planches, des mats de vaisseau, des pompes, des parquets, & toutes sortes d'ouvrages de menuiserie, dont le commerce seroit facile & d'un grand revenu pour les habitans ; mais on y trouve peu d'arbres fruitiers. Le goyavier & le bananier sont les plus communs ; il est vrai que les fruits en sont fort sains, mais à la fin on s'en lasse, à cause de leur fadeur : le dernier de ces arbres est d'un grand secours pour les vaisseaux ; on le coupe par le pied, & l'on se sert du tronc, qui se conserve long-temps verd, & qui est plein d'une eau douce & substantielle, pour nourrir les bestiaux qu'on embarque. Les orangers & les citronniers produisent

des fruits en abondance , & cette abondance est cause qu'on en fait très-peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau, semblable , à peu de chose près , à celui du palmier. Un autre petit arbruste produit une noisette médicinale , dont l'usage cause des vomissemens douloureux & de violens maux d'estomach : on l'appelle pignon d'Inde.

De tous ces arbrisseaux le cotonnier est le plus utile & le plus précieux ; son fruit est beau , riche & abondant ; & le coton qu'il produit est le plus blanc qui soit dans les Indes. Enfin , j'ai vu une espece d'arbre qui égale par sa hauteur & par sa grosseur les chênes les plus majestueux & les plus superbes que nous ayons en Europe ; il produit au printemps une fleur blanchâtre & moëlleuse , fort agréable à l'odorat ; c'est sur sa cime que les abeilles déposent leur miel , & elles le préfèrent à tous les autres , à cause du parfum qu'il exhale , & dont il embaume tout son voisinage.

Il me semble que le terrain seroit assez favorable à la vigne , cependant on n'a point encore essayé d'y en planter. Outre la boisson de miel dont je vous ai parlé, boisson qui est forte & dangereuse , les habitans de l'Isle en composent une

autre avec des cannes de sucre qu'ils appellent *frangorin* ; celle-ci est beaucoup plus douce ; elle peut enivrer , mais on prétend que l'excès n'en est pas si funeste que celui de la boisson de miel. Cette dernière liqueur n'est plus guère en usage que parmi les matelots & les pauvres gens qui n'ont pas de plantations ; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher sur les arbres où les abeilles le déposent ; ils font eux-mêmes leur boisson , où ils mêlent , comme j'ai dit , le suc de certaines herbes , dont j'ignore le nom.

Vous me demanderez sans doute , Madame , quelle est la couleur des habitans de l'Isle ? Elle varie selon les familles ; les familles même sont souvent composées de blancs , de noirs & de métis ; cela vient des différentes alliances qu'elles ont faites : les François qui , pour échapper à la fureur des Indiens de *Madagascar* , s'étoient sauvés avec leurs femmes dans l'Isle de *Mascarin* , avoient des enfans d'un teint basané ; le vaisseau Pirate qui vint y échouer étoit chargé d'esclaves noirs de l'un & de l'autre sexe. La nécessité de peupler l'Isle fit contracter des mariages entre tous ces inconnus , qui s'allierent indistinctement les uns

avec les autres, & il en est résulté un mélange bizarre de couleurs qui surprend tous les étrangers. Cependant la couleur brune est la plus dominante ; & s'il m'étoit permis de hasarder une conjecture, je serois porté à croire que cela vient du grand nombre de matelots Européens qui se sont établis dans l'Isle.

Le bruit court que les Hollandois ont formé des desseins secrets sur ce pays, je n'en serois point étonné ; l'indifférence de la Compagnie des Indes pourroit bien leur avoir inspiré des vues d'ambition. L'Isle de *Mascarin* est fertile ; & les peuples, faute de commerce, sont malheureux au milieu de leur abondance ; il leur faut une puissance qui les soutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, & c'est ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie semble les avoir abandonnés. Je n'examinerai point si les bruits qu'on répand sont fondés ; le temps qui dévoile tout en montrera un jour la vérité ou la fausseté. J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E

Du Pere Ducros, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur l'Abbé Raguet, Directeur de la Compagnie des Indes.

A Ariancoupan, près de Pondichéry,
ce 17 Octobre 1725.

M O N S I E U R ,

La paix de Notre Seigneur.

Je me garderai bien de manquer à la parole que je vous donnai, lorsqu'à mon départ pour les Indes, vous m'engageâtes à vous communiquer mes réflexions sur les Pays par où je passerois. Pouvois-je ne pas m'acquitter d'un devoir aussi essentiel, n'y eût-il aucune promesse de ma part ?

Par le choix, & sous la direction d'un des plus grands Prélats qu'ait jamais eu l'Eglise de France, vous avez eu le bonheur, Monsieur, de contribuer à l'instruction de notre jeune Monarque. Quelque loin que nous portions, avec les

lumieres de l'Evangile , la nouvelle des beaux commencemens de son regne , le coin de la terre où nous sommes ne lui est pas inconnu. Louis sçait fixer les Etats de chaque Couronne , distinguer les rivages Chrétiens d'avec les rivages Maures , ou absolument Idolâtres ; & ces connoissances si nécessaires à un Roi , lequel a dans tout l'Univers des sujets qui lui obéissent , sont l'heureux effet de vos leçons. Il est donc bien juste que les découvertes & les observations que nous faisons dans nos voyages vous reviennent , vous en méritez le tribut.

Mais le petit hommage que j'ai le plaisir de vous rendre , est encore fondé sur d'autres motifs ; une reconnoissance sincere m'en fournit de très-pressans ; je suis peut-être le premier Missionnaire qui ait été honoré de vos instructions depuis que Sa Majesté vous a chargé des affaires de la Religion dans votre célèbre Compagnie. Tous les discours que vous me tîntes quand je pris congé de vous, Monsieur , portoient un caractère de bonté dont l'impression ne s'effacera jamais dans mon cœur. Vous prévîtes les fatigues que j'aurois à essuyer dans la Mission du Carnate ; vous me les dépeignîtes , mais en même temps vous m'animâtes à les

supporter avec courage, & vous m'en suggerâtes les moyens. Je profite à présent de ces exhortations si pleines de zèle & d'amitié, & je sens déjà que les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé commencent à s'évanouir.

Je partis du port de l'Orient le 11 Octobre 1724, dans le vaisseau de la Compagnie appelé la *Sirene*. M. le Chevalier d'Albret, qui le commandoit, s'y fit pour ainsi dire adorer pendant tout le voyage, par sa douceur, & admirer par sa vigilance & son extrême habileté dans l'art de naviger.

Etant arrivé à Cadix, après avoir souffert une tempête affreuse, nous trouvâmes cette ville & toute l'Espagne en pleurs. Elle venoit de perdre le Roi Louis I^{er}. M. Partyet, Consul de France, & plusieurs Négocians de notre Nation m'engagerent à contribuer à la magnificence du Service qu'ils étoient dans le dessein de faire pour ce Prince; ils me chargerent des emblèmes, des devises, des inscriptions, en un mot, de toute l'ordonnance de la pompe funebre. Ce triste travail m'occupa pendant tout le temps de la relâche. Quoique la douleur des Espagnols fût vive, elle étoit adoucie par la consolation qu'ils avoient de re-

voir Philippe V sur le Trône ; j'avois célébré à Paris , par des vers , son abdication , mais j'étois bien éloigné alors de penser que je dusse , en moins de six mois , être témoin de son retour à la Couronne :

Par zèle il consent à reprendre
Un Empire qu'il sçut quitter par piété :
Du Trône par vertu nous le vîmes descendre ,
Et par vertu l'y voilà remonté.

Dans toute notre traversée depuis Cadix , jusqu'à l'Isle de France , il ne nous arriva nulle aventure extraordinaire ; & sans un phénomène marin qui attira pendant quelque temps notre attention , nous n'eussions rien découvert de singulier.

Le sixieme de Février 1725 , à 24 degrés 50 minutes de latitude méridionale , & à 20 degrés de longitude , sur les deux heures après midi , nous vîmes sur l'eau une infinité de petites pierres dispersées çà & là ; elles étoient de couleur blanche , assez légères pour surnager , assez fermes pour ne pas se fondre , mais assez peu solides pour céder , lorsqu'avec la main on vouloit les rompre. Officiers , pilote , matelots , tout le monde fut

d'abord surpris à la vue de ces pierres, & l'allarmé succéda bientôt à la surprise, parce que nous crûmes appercevoir des brisans à un quart de lieue de nous. Si ces brisans avoient été aussi réels que les observateurs le prétendoient, il y auroit eu d'autant plus de danger, que le vent que nous avions en poupe nous y portoit avec beaucoup de force : mais la sonde nous calma ; on ne trouva point de fond : nulle apparence de rocher ne parut ; plus nous avancions, plus la mer se monroit unie, ce qui n'arrive point dans les lieux où elle cache des écueils. M. d'Albret, M. de la Farelle, M. Okart & moi, nous allâmes dans un canot à la découverte de la source des pierres, & nous nous arrêtâmes en un endroit où elles étoient en plus grand nombre qu'ailleurs. Nous en vîmes de grosses comme la tête d'un bœuf, & cette mesure alloit en diminuant dans les autres, jusqu'à la petitesse des grains de gros sable. D'intervalle en intervalle nous en rencontrions des pelotons comme si c'eût été de la neige ; la sonde ne nous apprit rien, cette mer blanche sembloit toujours être sans fond.

De retour au vaisseau, tout le monde raisonna beaucoup sur la nature & l'origine de ces pierres : nous en mîmes au

feu, nous en trempâmes dans l'eau forte, elles se maintinrent. Sur cette double épreuve nous les déclarâmes pierres-ponces, & nous décidâmes que quelque volcan les vomissoit; nous osâmes même placer ce volcan dans les Isles de Tristan d'Acugna, fondés sur ce que M. de la Feuillée, qui commandoit la *Badine*, nous assura qu'ayant côtoyé ces Isles, il y avoit vu une plus grande étendue de mer chargée de ces pierres flottantes, que n'étoit celle que nous avions traversée: nous étions à cent trente lieues de ces Isles, ou environ.

Cinq mois dix-huit jours depuis notre départ d'Espagne, je mis pied à terre à l'*Isle de France*, appelée ci-devant l'*Isle Maurice*. Elle est à l'orient de Madagascar, à 19 degrés 35 minutes de latitude méridionale, & à 80 degrés 47 minutes de longitude. Les Portugais & les Hollandois en ont joui les uns après les autres. Les cerfs, les cabrils, les cochons sauvages qu'on y trouve, les orangers, les citroniers, &c. sont d'utiles preuves du séjour qu'y ont fait les premiers.

Cette Isle a deux ports: le *Port Bourbon* au sud-est, & le *Port Louis* au nord-est; le Port Bourbon est le plus beau, sa largeur est d'une lieue: trois passes y

introduisent facilement les vaisseaux ; mais le vent , presque toujours contraire , leur en défend souvent la sortie. Au milieu de ce port , votre Compagnie a fait jetter les fondemens d'une magnifique Citadelle , qui est déjà élevée jusqu'au premier cordon , par les soins de M. de *Nion* , habile Ingénieur , qui commande pour elle dans l'Isle.

L'Isle de France charme , de quelque côté qu'on l'examine : on y découvre par-tout de délicieux payfages coupés de collines , de rivières , de vallées , de prairies & de bois , dont les arbres portent de beaux fruits , ou sont propres pour les constructions , & pour les ouvrages de marqueterie. On y voit une infinité de tourterelles qui se laissent prendre à la main , & de perroquets , les uns verts , & les autres gris : quand on en fait crier un , tous les autres se rendent au cri , & l'on s'en saisit très-aisément. En allant d'un port à l'autre , trajet qui est d'environ quatorze (1) lieues , j'admirai une plaine appelée le

(1) La nécessité de poursuivre les esclaves fugitifs , a donné lieu aux détachemens qu'on a envoyés dans les montagnes , de découvrir de vastes contrées plus fertiles que celles du *Flat*.

Flat, où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les objets les plus agréables. D'un côté sont des arbres fruitiers (1), de l'autre des bois d'ébène. Ici des eaux vives, plus loin de vastes étangs; pour peu que l'art aidât la nature, nul séjour n'approcheroit de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine campoit un détachement de soldats François, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je passai la nuit avec eux; ils me raconterent les dangers auxquels ils étoient exposés nuit & jour, & je pris de-là occasion de les exhorter à se tenir toujours en état de comparoitre devant le Souverain Juge. Les esclaves réfugiés dans les montagnes, & toujours prêts à fondre sur eux, leur causoient ces alarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces soldats, qui ne respire encore, que parce que ces

La terre y est excellente, très-profonde, & propre à porter sans interruption toutes sortes de légumes & de fruits. Note de l'ancienne édition.

(1) On a commencé à planter des cafeiers dans l'Isle de France, & il paroît que ces plantations n'auront pas moins de succès que celles de l'Isle de Bourbon. Note de l'ancienne édition.

inhumains le crurent mort des blessures dont ils l'avoient couvert. Le bras cassé, & le ventre percé, soutenant d'une main ses entrailles, il s'étoit traîné jusques sur un rocher pendant les ténèbres de la nuit. Delà à la faveur de la lumière que répandoit un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ses camarades, & cette troupe barbare danser tout autour avec des cris & des hurlemens horribles. Ce malheureux, quoiqu'estropié, ne laisse pas de servir (1). Une gratification que la Compagnie lui feroit, feroit bien placée, & animeroit des troupes qui doivent être continuellement alertes.

Etant arrivé au port Louis, j'eus la satisfaction d'exercer les fonctions du ministère Apostolique. Le Curé de ce port, croyant avoir de justes sujets de mécontentement, s'étoit retiré dans l'Isle de Bourbon. Je le remplaçai tandis que je demeurai dans ce lieu; je dis des

(1) Ce soldat ayant repassé en France, se présenta à la Compagnie sur la fin de Mars de cette année 1727. Dans l'Assemblée du Mardi premier Avril, elle lui accorda une gratification, & pour le reste de ses jours une subsistance honnête dans le port de l'Orient, où elle a fixé sa demeure. Note de l'ancienne édition.

Messes de Paroisse ; je fis des instructions , tantôt à la garnison , & tantôt aux Noirs ; je confessai , j'administrai les autres Sacremens selon les besoins , je remplis enfin tous les devoirs Curiaux. Cela me mit dans l'occasion de conférer souvent avec les différens membres qui composent cette espece de Colonie , & de connoître à fond ses besoins ; ils seront grands , jusqu'à ce que la Compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chasse & la pêche y fournissent les alimens ordinaires , mais comme l'une & l'autre ne sont pas toujours également heureuses , & que d'ailleurs rien ne peut se conserver pour le lendemain , on y jeûne souvent.

Si l'on fortifie l'Isle de France , si de nouveaux habitans y mettent quelque jour les terres en valeur , sa situation & la commodité de ses ports la rendront très-importante au Commerce ; mais il faut commencer par y réduire les esclaves fugitifs , & exterminer les rats.

On peut appeller cette Isle le Royaume des rats ; on les voit en corps d'armée descendre des montagnes , grimper sur les rochers les plus escarpés , se promener dans le pays plat , s'attrouper dans les marécages. Ils désolent tout , principa-

lement la nuit : je les ai vu moi-même à l'entrée de la nuit sortir en foule du sein de la terre , comme des fourmis , & porter la désolation en tous lieux ; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir tranquillement au milieu de cette maudite engeance ? pour se garantir de ses insultes , on s'enveloppe comme des morts , & on tâche de s'accoutumer à la sentir sur soi trotter , sauter , se battre. Au réveil , on se raconte mutuellement les morsures qu'on en a effuyées. Je comprends (1) cependant que si l'Isle de France étoit extrêmement peuplée , ces animaux nuisibles y diminueroient de jour en jour ; & ce qui le démontre , c'est que l'Isle de Bourbon en étoit autrefois aussi infectée , & qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui qu'il n'y en avoit avant les cultures.

Les Negres marons ou fuyards , sont d'autres ennemis plus dangereux , mais dont il est plus aisé de se défaire. Ce sont des esclaves achetés à Madagascar , qui

(1) L'expérience confirme le jugement du Pere Ducros. La Compagnie apprend par les lettres qu'elle vient de recevoir de l'Isle de France , que cette multitude de rats est fort diminuée , & qu'on y a fait de bonnes récoltes, Note de l'ancienne édition.

après avoir déserté les uns après les autres , se sont rassemblés dans les montagnes , & font de-là de très-cruelles excursions sur leurs anciens maîtres. Leur premier dessein fut de repasser dans leur patrie , & l'on auroit mieux fait de favoriser leur évasion , que de leur en ôter les moyens , en brisant un canot qu'ils avoient construit dans cette vue : ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra ; ils se sont rendus redoutables à nos gens par leurs ruses , leur hardiesse & leur cruauté ; & dès leurs premières irruptions , ils ont conquis sur eux non-seulement des armes , mais aussi des Nègresses pour perpétuer leur race. Ils obéissent à un Chef ; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat : blessé à mort , à la tête de sa troupe , il prit une partie du cuir qui le ceignoit en guise de ceinturon , & ayant bouché sa plaie , il s'écarta & alla expirer entre deux rochers. Dix François périrent en cette rencontre ; il mourut seul de son côté. On lui trouva la tête rasée , & des pendans d'oreille , marque de Royauté chez ces Peuples. La Compagnie des Indes doit prendre des mesures sérieuses pour ramener incessamment ces rebelles.

Les secours spirituels sont encore plus

nécessaires, dans l'Isle de France, que les temporels; mais je suis bien sûr que vous ne négligez rien, Monsieur, pour les lui procurer abondamment; & je dois présumer que le zèle des Missionnaires de saint Lazare que votre Compagnie y entretient, se renouvellera, & ne se ralentira jamais.

Je ne me propose pas de vous entretenir fort au long de l'Isle de *Mascarennas* ou de *Bourbon*, elle est trop connue. C'est un roc affreux qui sort de la mer à 21 degrés 5 minutes de latitude méridionale, & à 77 degrés 42 minutes de longitude; mais ce roc n'est affreux qu'en dehors; au-dedans il est très-riant & très-fertile. L'Isle de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé Ricbourg, qui est le plus ancien des habitans, servit d'abord d'infirmierie pour les malades François de Madagascar, & de lieu d'exil où l'on releguoit les mutins. Le massacre des François dans cette grande Isle, est la cruelle époque de notre établissement solide dans celle-ci. Elle a plus de quatre-vingt lieues de circuit, & son diamètre est de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne semble être qu'un roc sourcilieux, elle est réellement divisée

en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choses m'y ont paru dignes d'une attention particuliere , le volcan , & la montagne de Salases.

Le volcan est la cîme d'un mont figuré en pain de sucre. Au-dessous du sommet , il y a un contour creux , où , comme dans un large bassin , le volcan vomit des torrens de mâche-fer enflammé. Le bassin étant une fois rempli , cette matiere en dégorge avec tant d'impétuosité & d'abondance , qu'elle a forcé la mer à se retirer assez considérablement , mais les flots regagnent insensiblement leur terrain. Le feu continuel que cette montagne nourrit , se fait voir au voisinage presque toutes les nuits , & cause de temps en temps de petits tremblemens de terre , qui varient beaucoup quant au lieu. C'est , pour ainsi parler , un feu ambulant.

La montagne de Salases est au milieu de l'Isle , & elle domine sur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer , ou telle autre cause que vous voudrez , élève jusqu'à son sommet , par des voies souterraines , une si grande quantité d'eau , que les trois plus grandes rivières de l'Isle en sont formées. Ces rivières se précipitent avec une extrême

rapidité, & font, sur leur route, un nombre prodigieux de bruyantes cascades. Les autres rivières sont aussi fort impétueuses, excepté celle qui porte le nom de sainte Suzanne, qui est assez tranquille, mais elles ont leurs sources ailleurs.

Les quartiers de sainte Suzanne, de saint Denis, & de saint Paul, sont les plus considérables de l'Isle, & les plus habités. A sainte Suzanne le terrain est cultivé jusqu'à la mer. C'est principalement là que croît le tabac. Les pâturages sont excellens à saint Denis; de nombreux troupeaux y paissent. On cultive le café au quartier de saint Paul.

En général, l'Isle de Bourbon est si féconde qu'elle est, pour ainsi dire, inépuisable en rafraîchissemens. Les bestiaux & les volailles y multiplient à l'infini. La terre n'y exige point de labour; il suffit d'y répandre le bled & les autres semences. Elle n'a besoin d'aucun repos. Le riz, le maïs, les cannes de sucre y viennent successivement & sans relâche; tous les oiseaux sont bons à manger dans cette Isle, sur-tout les merles: il n'y naît aucun animal dangereux. Le poisson de rivière y sent un peu la vase, mais celui de mer est d'un goût exquis. Le

vin du pays est le suc exprimé des cannes de sucre ; il est très-agréable à boire , après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y est en tout temps si pur & si doux , & les eaux y sont si saines , que les malades qui y débarquent recouvrent en peu de jours leur santé. On prétend qu'il n'y a dans l'Isle de Bourbon aucune plante qui ne soit salutaire ; malgré tout cela on n'y a encore trouvé aucun remède pour la crampe , mal vif & mortel , qui enleve très-soudainement ceux à qui il arrive quelque froissement ou lésion de nerfs.

Les habitans de l'Isle de Bourbon ont pour Pasteurs des Missionnaires de saint Lazare, Prêtres d'une vie irréprochable, & qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité qui mérite votre approbation & celle de votre Compagnie.

Notre passage de cette Isle à Pondichéry a été aussi heureux que tout le reste du voyage. Me voici donc , Monsieur , dans le Carnate , je touche au bord de la sainte carrière que le Ciel me destine. Que le progrès que la Religion fait tous les jours dans cette Ville même , est encourageant ! Il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyoit à Pondichéry aucun Malabare Chrétien , & on y en compte

aujourd'hui trois mille. J'y ai trouvé que depuis le 12 Octobre 1724, jusqu'au 12 Octobre 1725, il s'est fait fix cens un baptêmes, de Choutres pour la plûpart; c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus difficile à convertir. Voilà l'ouvrage d'un seul Missionnaire, le Pere Turpin. Il y a douze à treize ans que le Pere Bouchet n'avoit qu'un seul Chrétien à *Ariancoupan*, il y en a aujourd'hui près de quatre cens, & de grandes espérances de gagner bientôt à Jesus-Christ plusieurs familles considérables par leurs Castes.

Je voudrois pouvoir vous décrire ici les saints exercices qui se pratiquent dans le lieu que je viens de nommer, qui n'est qu'à une petite lieue de Pondichéry, & où nous avons une belle Eglise consacrée à Jesus-Christ, sous l'invocation de sa sainte Mere. On ne peut parler de ce saint édifice, Monsieur, ni y répandre devant Dieu son cœur & ses vœux, sans se souvenir de vos soins obligeans, & des bontés de votre Compagnie. Le Pere Orry ne les a pas laissé ignorer. Pendant toute l'année il y a dans cette Eglise un concours édifiant de fideles qui y viennent remplir les devoirs solides du Christianisme; mais ce concours devient presque immense pendant les
huit

Huit jours qui précèdent la fête de la Nativité de la sainte Vierge. J'ai eu le bonheur cette année de coopérer de mon mieux au salut de ce grand nombre de fideles François & Malabares, & je vous assure que les exemples touchans de piété dont j'ai été témoin, m'ont souvent attendri jusqu'aux larmes.

La veille de la fête qui termine toujours la neuvaine, la jeunesse Malabare a représenté cette année-ci, dans une Tragédie, le *Martyre de sainte Agnès*. On a dans ces climats une fureur extrême pour le théâtre. Les bons Poètes sont en grande vénération chez ces peuples qui n'ont rien de barbare. La poésie jouit dans l'Inde de la faveur des Grands. Ils accordent à ses nourrissons le palanquin, distinction très-honorable.

Le Théâtre dressé dans une plaine près de notre Eglise, étoit vaste. Je n'y allai d'abord que dans le dessein de n'y rester qu'un moment. Mais les acteurs sçurent m'attacher je ne sçais comment; & j'y demeurai jusqu'à la fin de la pièce avec mon Interprète. Sûrement je n'y vis pas nos Regles ni d'Horace, ni de Boileau, mises en œuvre; mais je fus agréablement sur-

pris d'y remarquer des actes distingués, & variés par des intermedes, des scenes bien liées, de l'invention dans les machines, beaucoup d'art dans la conduite de la piece, du goût, & de la bienféance dans les habillemens, de la justesse dans les danfes, & une Musique fort harmonieuse, quoiqu'un peu bisarre. Les acteurs faisoient paroître une grande liberté, & beaucoup de dignité dans leur déclamation. Aussi avoient-ils été tirés d'une caste supérieure. Leur mémoire fut fidelle, il n'y avoit point là de souffleurs. Ce qui m'édifia le plus, c'est que la pièce commença par une profession authentique du Christianisme; & que dans toute la suite les dérisions, & les invectives les plus sanglantes contre les divinités du pays, ne furent point épargnées. On en use de la sorte dans les tragédies Chrétiennes; qu'on oppose ici aux tragédies profanes des Idolâtres: & elles sont pour cette raison un excellent moyen de conversion.

L'auditoire étoit au moins de vingt mille ames qui écoutoient dans un silence profond. On a mis au jour le théâtre François, le théâtre Anglois, le théâtre Italien, le théâtre Espagnol. Je ne dé-

J'espere pas que quelqu'un n'y mette aussi le théâtre Indien. Le caractère qui distingue le plus ce dernier, c'est l'action vive & perpétuelle qui y regne, & le soin qu'on y a d'éviter dans les rôles les longueurs non entre-coupées.

Je me tiens actuellement à *Ariancoupan* parmi nos Néophytes qui m'apprennent à bégayer leur langue. Je m'y accoutume peu à peu au genre de vie que les Missionnaires font, obligés de suivre dans les terres, pour se rendre utiles au salut des âmes. Que la moisson seroit grande, Monsieur, s'il y avoit beaucoup d'ouvriers! Plus on s'éloigne des côtes, plus on trouve de Chrétiens. Je ne vous parlerai ni de l'ancien Maduré, ni de Maïssour, où il y a des millions d'âmes qui adorent Jesus-Christ. Dans la seule Mission du Carnate, que les Jésuites François ont fondée, & qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans, on a déjà élevé à la gloire du vrai Dieu onze Temples. Entre la premiere Eglise qui est à *Pineipondi*, jusqu'à la derniere, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie *Choutres*, partie *Parias*, & cette Chrétienté n'est desservie que par quatre Missionnaires,

encore n'y en a-t-il maintenant que trois ; car le Pere Aubert qui résidoit à l'entrée de la Mission, vient de nous rejoindre, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les Peres Gargan & du Champ demeurent à l'autre extrémité ; & le Pere le Gac qui est Supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout, ainsi que dans le reste de l'Inde. Les Brames sont nos plus cruels ennemis, & nous ne pourrions résister à leur fureur, si nous n'étions protégés, comme nous le sommes, par le Nabab ou Viceroy du Carnate, & par le Grand Mogol même, qui a donné des ordres très-favorables à la Religion. Je compte vous envoyer dans la suite l'histoire de cette Mission, & la carte du Royaume.

Je suis avec respect, &c.



L E T T R E

Du Pere Calmette, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur le Marquis de Coetlogon, Vice-Amiral de France.

A Ballabaram, dans le Royaume de Carnate, le 28 Septembre 1730.

M O N S I E U R, (1)

La paix de N. S.

Le respect qui abrégé la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière, m'autorise à donner plus détendue à celle-ci, depuis que M. de Cartigny m'a fait connoître votre goût, & l'intérêt que vous prenez à la propagation de la Foi dans ces terres barbares. Les vastes mers qui nous séparent de la France, m'ont fait moins sentir,

(1) Cette lettre n'arriva à Paris que peu de jours après que M. le Marquis de Coetlogon eut été honoré du bâton de Maréchal de France.

durant fix mois de navigation, l'éloignement de l'Inde, que les mœurs & le commerce de la nation ne m'en font tous les jours appercevoir : c'est par plus d'une raison que les premiers Européens qui l'ont reconnue, ont pu l'appeller le nouveau monde, puisqu'en effet tout y est nouveau, la terre, l'air, les saisons, les mœurs, la couleur des hommes, les loix, la religion, & tout ce qui peut mettre de la différence entre des Nations que quatre mille ans ont séparées de leur commune origine. Aussi sommes-nous à notre tour pour les peuples de l'Inde un monde nouveau, avec d'autant plus de vraisemblance que le système de la pluralité des mondes leur est familier, non pas raisonné & embelli, tel qu'on le voit dans l'ouvrage de M. de Fontenelle, mais brute, jetté au hasard & reçu sans examen sur la seule foi de leurs traditions. Hé, qu'iroient chercher les Indiens dans des mondes imaginaires, eux qui ne connoissent pas celui-ci ? Car la géographie Indienne ne pousse pas jusqu'à la Chine vers l'Orient ; elle ne connoît de terres du nord au sud, que depuis le Caucafe, jusqu'à l'Isle de Ceylan, & elle n'est gueres moins bor-

née à l'Occident ; de sorte qu'ils sont étrangement surpris de voir des étrangers qui ne sont point nés dans aucun des cinquante pays qu'ils nomment, & au-delà desquels ils ne pensoient pas qu'il y eut des terres habitées. Comme ils se trouvent placés au milieu des différens pays qu'ils connoissent, que les sciences ont de tout temps fleuri parmi eux & qu'ils ont eu de grands Rois ; l'Inde dans leur esprit est la Reine des Nations, leur caste d'une origine divine, & les autres hommes comparés à eux ne sont que des barbares. Les Mores qui sont leurs Maîtres, n'ont pu, dans l'espace de plusieurs siècles, se tirer du dernier étage où ils les ont placés ; & toute la politesse, le courage, les arts & les sciences d'Europe n'ont pas pu de même donner à nos Colonies le relief que la naissance donne aux conditions les plus médiocres parmi eux. Il n'est point de Nation qui ne se préfère volontiers à toutes les autres. Mais parmi nous, l'équité modère la présomption, & le commerce entretient l'égalité. Ici rien ne se trouve de nouveau. Il n'y a de la noblesse que pour eux, de la politesse, de l'esprit, des sciences que chez eux. Il est vrai que

le long des côtes le temps a pu adoucir leur fierté : mais au milieu des terres notre couleur peut à peine encore s'y défendre de l'opprobre. Si les fideles souffrent de la part des Gentils, c'est souvent moins parce que c'est la Religion chrétienne qu'ils ont embrassée, que parce que c'est la nôtre. Si la haine de la vérité qui décrédite leurs erreurs & dégrade leurs Dieux, en est le motif, comme dans les persécutions générales; les engagements qu'ils ont pris avec nous en font ordinairement le prétexte, & c'est sur ce principal grief qu'on peut appeller le zèle des castes, autant que par la jalousie du culte idolatrique, que les Chrétiens sont bannis de leurs villes, privés de leurs emplois, &, ce qui est peut-être ici la plus dangereuse de toutes les épreuves, déclarés déchus de leur caste. De sorte que nous pouvons dire, avec autant de vérité que saint Paul : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus*. Cette ville a donné plus d'une scène en matière de persécutions; je ne faisois qu'entrer dans la Mission lorsque la dernière s'est élevée.

Ballabaram, capitale de la Principauté de son nom, est par les treize degrés 23.

minutes, latitude nord observée, & neuf de longitude estimée. Cette ville, considérable par elle-même, l'est encore plus par le siège qu'elle soutint il y a vingt ans contre toutes les forces du Roi de Mayssour; & par la défaite d'une armée de cent mille hommes, qui termina leur différend. C'est sous ce Prince qui soutint ce siège que nous avons fait cet établissement. A peine fut-il mort, qu'on sollicita vivement son successeur de détruire l'Eglise & de nous perdre. Il calma l'orage par sa réponse: *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'éteigne la lampe que mon pere a allumée.* Le frere a succédé à celui-ci au préjudice du fils, ce qui n'est pas rare dans l'Inde. Son état est plus florissant que jamais. Il y compte plusieurs tant villes que citadelles, & entretient une armée de vingt mille hommes. Le Révérend Pere Supérieur qui avoit soin de cette Mission, bâtissoit une nouvelle Eglise, parce que l'ancienne ne pouvoit plus contenir les Chrétiens qui s'y rendoient aux grandes fêtes. Le Prince avoit donné permission de couper le bois dans ses forêts, & l'ouvrage s'avançoit à la consolation des fideles, & à la gloire de la Religion. Tant de prospérités ne pou-

voient qu'irriter l'ennemi commun du salut des hommes, qui s'est mis depuis plusieurs siècles en possession de l'Inde par l'Idolatrie. Il inspira ses Ministres, ameuta les peuples, souffla l'esprit de sédition parmi les troupes, fit chanceler la fermeté du Prince, & dispersa dans peu de jours le troupeau que le pere de famille nous avoit confié. Trois choses arrivées l'une sur l'autre préparèrent à cet événement, & allumerent peu à peu l'incendie. Un homme aigri contre son beau-pere par un procès qui ne réussissoit pas à son gré, le défera au *Gourou* du Prince comme Chrétien, & profitant de la connoissance qu'il avoit de notre culte & de nos liaisons avec l'Europe, lui dit que les Chrétiens traitent de démons les Dieux du Pays, & que ceux qui sont venus porter cette Religion dans l'Inde, ne sont que des *Pranguis*. La dernière accusation est aussi décisive pour nous attirer le plus grand mépris, que la première l'est pour exciter la haine des Prêtres Gentils.

Prangui, est le nom que les Indiens donnerent d'abord aux Portugais, & par lequel ceux qui n'ont pas d'idée des différentes Nations qui composent

nos Colonies, désignent assez communément les Européens : quelques-uns font venir ce mot de *Para-angui*, qui signifie dans la langue du pays, habit étranger. Il paroît plus vraisemblable que c'est le mot de *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre F prononcent à l'ordinaire par un P, & que ce mot *Prangui* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople, & qu'apparemment ce sont les Maures qui l'ont introduit ici.

Le *Gourou* du Prince, animé déjà par ses pertes, contre la loi chrétienne, & voyant diminuer tous les jours le tribut qu'il leve sur ses Disciples, faisoit aussi-tôt cette occasion de ruiner l'ouvrage de Dieu. Les *Dasseris*, sectaires de *Vichnou* comme lui, ne lui manquèrent pas au besoin. Ils alloient au son de leur tambour ou de leur cor irriter la populace, & s'assembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais comme sans l'armée, ils ne pouvoient se répondre du succès, ils n'oublièrent rien pour la mettre de leur côté. Elle étoit déjà ébranlée, lorsqu'un second événement la détermina. Un soldat demi-fou, soit de lui-même, soit par une instigation étran-

gere, vint un soir, au temps de la prière, dans l'Eglise, où le Pere du Champ, Missionnaire, & quelques fideles étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, & s'avancant vers l'autel, frappa à coups redoublés sur le balustre. On le fit retirer. Le Missionnaire qui ne s'étoit aperçu de rien, étant tourné vers l'autel, le trouva au premier détour près de la porte de l'Eglise. Le poignard qui brilloit dans les ténèbres, le fit douter de son dessein. Mais les domestiques & les chrétiens qui accoururent, le chassèrent. Comme ils le suivirent jusques dans la ville, où ils vouloient aller porter leurs plaintes, le soldat prit une pique, & en blessa légèrement le Catéchiste à l'épaule. Celui-ci s'en crut plus autorisé à porter sa plainte, & la fit sans consulter le Missionnaire. Le soldat fut chassé du service, mais l'armée aigrie déjà par le *Gourou* du Prince, & par ses suppôts, se crut offensée dans la personne du soldat, de sorte que tout parut s'unir contre nous. On avoit déjà voulu intéresser le Prince par des raisons d'Etat. C'étoit, disoit-on, une forteresse que nous bâtissions. Il envoya sur les lieux, & ayant appris qu'il n'étoit

question que des murailles de l'Eglise, dont les fondemens & le mur à demi-hauteur d'homme étoient de pierre, afin de l'affermir contre les pluies; il fut content, & nous fit dire de bâtir le reste de terre. C'est ce que nous fîmes, & sans rien changer au dessein de la construction de notre édifice, il fut convaincu de notre obéissance. On avoit laissé quelques piquets sur le haut du toit pour y mettre une croix & quelque autre léger ornement. Nos ennemis en firent encore ombrage au Prince. C'étoit, disoient-ils, des vases d'or que nous voulions y mettre. Le Prince nous fit dire d'abattre les piquets, & ils furent abattus. Le Prince paroissoit aux ennemis de la loi chrétienne avoir trop d'équité & de modération. N'ayant pu venir à bout de faire détruire l'Eglise, ils crurent y réussir en attaquant la personne du Missionnaire. Et c'est ici la troisième cause de la persécution.

Un Gentil qui faisoit semblant de prendre goût aux vérités de la Religion, venoit assez fréquemment voir le Missionnaire. Comme nos chambres sont à rez de chaussée, à la manière des Indiens, un jour que le Pere lui parloit à la fenêtre, il laissa tomber adroite-

ment son petit sac dans la chambre. Le Missionnaire qui crut voir en cela plus de surprise que de dessein, le lui remit entre les mains. Le Gentil revint un autre jour, & sans que personne s'en apperçût, il cache sa bourse ou son petit sac dans l'ouverture qui est entre la muraille & le toit, & se retire. Peu de jours après il prend le Catéchiste à partie, & redemande son sac avec trente pieces d'or qui étoient, disoit-il, dans sa bourse. Au mot de pieces d'or le Catéchiste s'apperçut de la friponnerie du Gentil, & sans reconnoître le sac, il lui répondit que ne l'ayant confié à personne, il n'en devoit demander compte qu'à lui-même. Le Gentil se mit alors à se plaindre, à crier, & à faire retentir toute la ville de la calomnie. L'affaire fut portée au Palais: comme on y connoît notre désintéressement, & que la plupart d'entr'eux le donnent pour exemple à leurs *Gouroux*, on n'avoit garde de nous croire capables d'un larcin. Le calomniateur désespéré de voir son stratagême inutile, se jette & se roule par terre en présence du Prince, comme si une espece de folie lui avoit troublé l'esprit, & qu'il eût senti de vives douleurs. En même

temps le pere du prétendu fou se plaint que le Missionnaire a enforcélé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des Princes qui étoit là présent, découvrit le stratagème : » Aujourd'hui » même dit-il, j'ai mangé des fruits du » jardin des Peres, & je me porte bien. » Que veut dire cet insensé ? »

Plus on trouvoit de tranquillité au Palais, plus le feu s'allumoit dans la ville. Le nombre des Dasseris croissoit de jour en jour par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte & les lettres du *Gourou* appelloient à la poursuite de la cause commune. Le Pere Duchamp & le Pere Ducros, qui étoient alors dans l'Eglise, apprenoient à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire : les faux freres venoient donner des conseils timides ; les soldats y paroissoient par troupes, & les Dasseris assemblés en grand nombre s'avançoient les armes à la main, au son de leur tambour & de leur cor, pour venir abattre notre Eglise. Ils furent arrêtés à la porte de la ville par ordre du Prince, à qui ces voies séditieuses déplaisoient d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas qu'un Missionnaire de Maduré fût, il y a quelques années, si maltraité.

té, dans une émeute de Dasseris, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. Cependant le Prince parut enfin se rendre & nous fit prier de nous retirer. Ses officiers vinrent porter cette parole, escortés d'une multitude de soldats qui remplirent la cour de la maison & de l'Eglise. Le Pere Duchamp répondit qu'il ne pouvoit se retirer, ni pour notre honneur, puisque nous étions accusés, ni pour celui du Prince, à qui l'émeute du Peuple & de l'armée faisoit violence, & qui ne nous donnoit ce conseil que parce qu'il craignoit pour nous. On fit encore diverses propositions, & l'on pressa plus que jamais les Peres de se retirer. Comme on ne gagnoit rien, quelqu'un, à ce qu'on rapporte, dit au Grand Prévôt : « Que ne lui faites » vous sauter la tête ? » Cependant le Pere n'entendit pas ces paroles, & il ne croit pas qu'on doive absolument y ajouter foi.

Il arriva par une suite inévitable de la persécution suscitée contre le Missionnaire, que l'orage tomba sur les Chrétiens. Les Dasseris se réunissoient hors de la ville pour faire parade de leur nombre & de leur force, tandis que l'un d'entr'eux, la clochette à la main,

achevoit d'ameuter la populace contre les fideles. C'est alors que, soit par l'ordre du Prince qui craignoit ces mouvemens populaires, soit parce qu'il les favorisoit sous main, on publia dans la ville à son de trompe la destitution des emplois & l'exil de tous les Chrétiens, on les déclara infâmes & déchus de leur caste, avec défense à tous les ouvriers & artisans de les servir; on jeta de la boue dans leurs maisons, & on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la capitale venoit de faire, les villes du second ordre & les villages le firent à son exemple. Quoique généralement parlant, l'Indien soit timide, & aime la vie, je ne sçai si la mort seroit pour eux une épreuve plus difficile, car sans parler de la caste, dont ils sont extrêmement jaloux; la famine désoloit le pays, & c'étoit les condamner à mourir lentement de misere.

Pour peu qu'on connoisse l'Inde & l'esprit asiatique, on ne fera pas plus surpris de voir des chûtes en une conjoncture pareille, que de voir Israël se couronner de fleurs aux fêtes de Bacchus, sous la persécution des Rois de Syrie. Jérusalem opposa les Machabées

au torrent de la séduction. Je n'ose leur comparer la générosité de plusieurs de nos Chrétiens, qui ont tout quitté, patrie, emploi, caste, fortune puisqu'il ne s'est point agi de répandre leur sang. Mais Dieu a par-tout ses ames choisies, & *Ballabaram* n'en a pas manqué dans ces temps de tribulations. Trois freres qui avoient quitté leurs biens & leur patrie durant la persécution de *Devandapallé*, perdirent de nouveau ce qui leur donnoit de quoi vivre. L'un d'eux nommé Paul, en a depuis reçu la récompense. Je ne me souviens pas d'avoir vu mourir personne avec autant de desir & plus d'assurance de l'autre vie, qu'il en a fait paroître. Quelques Brames ont paru sans rougir dans les assemblées, où on les exterminoit de la caste, comme les Juifs bannissoient les premiers Chrétiens de la Synagogue, & ce n'est qu'avec peine que ces Brames ont obtenu dans la suite d'être réhabilités. Un *Golla*, Chef de caste, dans le pays de *Ballabaram* & au de-là, soutint avec fermeté une pareille épreuve. Le Chef d'un village fut réduit, en quittant sa patrie & son rang, à gagner sa vie en coupant des fagots dans la forêt & a conservé jusqu'à la mort, à

la faveur de la pauvreté qu'il a choisie, toute la pureté de sa foi. Le *Mathan*, ou le lieu de la résidence que le Révérend Pere Supérieur de la Mission bâtiſſoit alors à *Vencatiguiry*, capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit plusieurs, qui y ont formé une Chrétienté de confesseurs de Jesus-Christ : plusieurs allerent chercher de l'emploi chez les Princes voisins. Le reste, à la réserve de ceux qui sont tombés, s'est dispersé en différens pays, Dieu l'ayant peut-être permis, pour répandre en des lieux, où il n'est pas connu la vérité de sa doctrine, & la gloire de son nom. Quant à ceux qui ont témoigné de la foiblesse, on peut dire que plusieurs ont plutôt craint de paroître Chrétiens, qu'ils n'ont cessé de l'être; telles sont la plupart des femmes auxquelles on n'a eu guere à reprocher d'avoir pris aucun signe de Gentilité. Il a été question pour les hommes de se marquer le front avec de la terre blanche ou du vermillon, comme presque tous ceux qui vivent à la solde du Prince, ou qui ont de l'emploi; ces sortes de marques n'étant pas exemptes de superstition, nous ne les souffrons pas aux Chrétiens. A cela près, l'idolâtrie n'a

pas été leur crime, la promptitude du repentir a fait connoître qu'ils n'avoient pas commis cette faute sans remords. Mais peut-être ferois-je mieux d'oublier ces foibles Néophytes, qui, pour avoir rougi de l'Evangile au temps de la tentation, sont indignes de toute excuse.

Sur ces entrefaites le Révérend Pere Supérieur qui se pressoit de finir l'Eglise de *Vencatiguiry* arriva pour soulager les autres Missionnaires. Il y eut entre les trois Peres un combat de générosité, à qui resteroit pour voir la fin de cet orage. La déférence pour le Supérieur le termina. Il resta seul, & les Peres allerent prendre soin des autres Eglises. Quoique les attroupemens ne fussent plus les mêmes, & que le feu parût amorti, on parloit encore de venir massacrer le Missionnaire, jusqu'à désigner pour cela un jour que le Prince devoit aller à la campagne. Les meubles de l'Eglise, les livres, & les autres effets avoient été la plupart transportés ailleurs, & on se préparoit à tout événement. Grace à Dieu le calme revint, & notre Eglise est plus affermie que jamais.

Une maladie populaire, dont Dieu a

affligé cette ville, a été regardée du peuple & des Grands, comme une punition de la persécution faite aux Chrétiens. Dans le fort d'une affliction si générale, un Dasserî vint à l'Eglise : » C'est pour cette Eglise, dit-il, qu'on » a voulu renverser, que Dieu » nous punit. Mais la ville périra, & » l'Eglise subsistera ». En même-temps il mit de la terre dans sa bouche pour marquer sa douleur, & se retira.

La disette générale qui dura près de trois ans, & divers événemens qui suivirent de près cette persécution, persuaderent encore davantage que le ciel étoit irrité, & vengeoit sa cause. Un Brame des plus animés contre les Chrétiens, mourut & fut mangé des chiens, ce qui passe pour la dernière infamie dans sa caste, où l'on a accoutumé de brûler les cadavres. Le *Gourou* du Prince fit une perte considérable dans sa famille. Un Chrétien qui avoit été Catéchiste, & que la corruption des mœurs, plus que toute autre chose, avoit fait apostasier, se mêla de sorcellerie. Un chef de village, que le Démon tourmentoît, attribuant cette possession à quelque sortilège, le fit prier de l'en délivrer. Celui-ci le promit, & s'étant

transporté avec toute sa famille dans le village du possédé, il se mit en devoir de chasser le démon. Le démon sortit en effet du corps du possédé, mais ce ne fut que pour entrer dans celui de l'exorciste, qui, dans le moment même, s'écria d'un air effaré : « J'ai réussi, mais il m'en coute la » vie ». Peu après il perdit toute connoissance : après avoir demeuré trois jours en cet état, il expira. Malgré l'horreur qu'ont les Indiens, plus que toutes les autres Nations, de laisser un cadavre dans le village, ils furent si effrayés, que personne n'osa en approcher : ainsi le cadavre resta deux jours sans sépulture. Enfin les deux femmes qu'il entretenoit, obtinrent, à force de prières, qu'on creusât une fosse, où elles furent obligées de le porter elles-mêmes. Le lendemain on trouva le corps déterré, dont la chair étoit en pieces, & les membres dispersés de tous côtés.

Puisque je parle de possession du démon, je joindrai au fait que je viens de rapporter un événement singulier dans le même genre, qui s'est passé tout récemment dans la Mission de *Maduré* ; je l'ai appris du Missionnaire qui

m'a succédé dans l'Eglise de *Pouchpaquiry*, & qui a vu l'homme dont il est question.

Les Danois établis à *Trinquebar*, sur la côte de *Coromandel*, ont des Ministres Luthériens entretenus par le Roi de *Danemark*, pour pervertir les nouveaux fideles; au moyen d'une Imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du nouveau Testament en *Malabare*, avec quelques autres livres de leur composition. Les Missionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fideles le préservatif, soit en excommuniant & brûlant publiquement le nom de ceux qui se sont laissés séduire; comme le Révérend Pere *Beschi*, Italien, a fait la dernière fête de Pâques en présence de dix mille Chrétiens, soit en réfutant par de sçavans écrits les erreurs des Hérétiques, comme le même Missionnaire les a réfutées en habile Théologien, & en maître de la langue, qu'il possède mieux que la plupart des Indiens. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main, n'est pas un petit obstacle à notre zèle; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi faire les dépenses qu'on fait pour eux. Parmi ceux que la séduction ou l'intérêt avoit

entraînés dans le parti hérétique, un homme avec sa femme alla voir un exorcisme qui se faisoit par des Gentils dans la ville de *Tanjaour*; le démon sortant du corps du possédé, entra dans celui de la femme hérétique. L'exorciste en fut très-surpris, & en demanda la raison au malin esprit. « C'est, répondit-il, que celle-ci est mon bien aussi-bien que l'autre ». Le mari effrayé de l'aventure, reconnut sa faute, & touché d'un vif repentir, il conduisit sa femme à notre Eglise d'*Elacourichi*, où, prosterné à terre & fondant en larmes, il demanda pardon à Dieu de sa faute, après quoi il prit de cette même terre détrempée de ses pleurs, & l'ayant mise sur la tête de sa femme avec une foi vive, elle fut dans le moment délivrée de la possession du démon. C'est un fait public & constant. (1)

Tandis que le Missionnaire, qui étoit venu d'*Elacourichi*, me faisoit le récit de cet événement, une persécution qui s'é-

(1) Nous avons cru devoir conserver ces récits de possessions, & parce qu'ils sont rapportés avec des preuves qui ne permettent pas d'en douter, & parce qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Evangile & dans l'Histoire Ecclésiastique.

soit élevée à *Trichirapali*, mettoit toute la Mission du Maduré en danger. Un homme du palais, *Modely* de caste, & substitut du *Dalavai*, ou Général des troupes, alla un jour avec des soldats dans un village de Chrétiens pour y brûler l'Eglise. Je ne me rappelle pas ce qui l'empêcha d'y mettre le feu, comme il l'avoit résolu. Mais, pour ne pas s'en retourner en vain, il se saisit du Catéchiste, le maltraita cruellement, & le chargea de fers. Peu de jours après, quelques Dames s'étant intéressées dans cette affaire, le Catéchiste fut mis en liberté. Cette démarche du *Modely* n'étoit rien moins qu'une colere passagere : on vit bientôt que c'étoit le fruit du dessein que le *Dalavai* avoit pris avec lui, de renverser la Religion Chrétienne dans le Royaume de *Trichirapali*. Car, peu de temps après, il brûla un village tout Chrétien, avec l'église qui y étoit bâtie. Une petite fille périt dans l'incendie. Ceux dont il se saisit, après bien de mauvais traitemens, eurent les oreilles coupées. On enleva de l'église la statue de sainte Barbe, que le *Modely* fit suspendre à la porte de la ville de *Trichirapali*, ou, comme on l'appelle dans le pays, de *Tirouchinnapallé*, pour en

Tome XIII.

faire un sujet d'opprobre à notre sainte Religion. Après qu'elle y eut été exposée quelques jours, un *Brame*, favori du Roi, & par-là même redouté, prit notre parti, mit à l'abri des outrages de la populace l'image de la Sainte, & fit craindre aux auteurs de cette violence, son pouvoir sur l'esprit du Prince. Le salut nous est venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'est ici plus contraire à la Religion que la caste des *Brames*. Ce sont eux qui séduisent l'Inde, & qui inspirent à tous ces peuples la haine du nom Chrétien. Pour un qui nous tend la main, on en trouve mille qui nous eussent volontiers poussés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inspiré de nous défendre, sinon par la miséricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, & nous en ramène? *Qui deducit ad inferos & reducit.*

Les choses en étoient là, lorsque je reçus des lettres, par lesquelles nos Peres recouroient à la protection du *Nabab*, ayant peine à croire que l'amitié d'un *Brame* pût être de longue durée, & tout étant à craindre, si quelque intérêt temporel l'unissoit à nos ennemis. Je me rendis pour ce sujet à *Velour*, où le Pere Aubert, Missionnaire de *Carvepondy*,

se rencontra avec moi. Le sujet qui l'amenoit, étoit une autre persécution qui concernoit son église. Comme il n'est personne dans la Mission qui ait autant de rapport & d'accès que lui auprès des Seigneurs Mores ; que c'est particulièrement ce Pere, qui, dans les affaires difficiles, en a toujours été écouté favorablement, je remis entre ses mains l'affaire de *Tirouchinnapallé*, pour laquelle il oublia le sujet qui l'emmenoit, & ne pensa à son église particulière, que lorsqu'il eut obtenu les lettres dont la Mission du sud avoit besoin.

Carvepondy est la premiere église que les fondateurs de la Mission de *Carnate* ont bâtie. Comme elle est dans un terrain qui dépend des *Brames*, quoique sujet au *Nabab*, elle est, plus que toute autre église, exposée à leur persécution. Ils n'ont cessé, depuis trente ans, d'inquiéter les Missionnaires, & bien qu'ils en aient été punis quelquefois par les Mores, Seigneurs de cette contrée ; comme ils n'ont pas cessé d'être les ministres de satan, ils n'ont jamais perdu de vue le dessein de ruiner & notre église, & la Chrétienté qui en dépend.

Cette dernière année, un *Reddi*, créature du Gouverneur d'*Outremalour*,

ayant eu en chef le village de *Carve-
pondy*, vint rendre visite au Missionnaire.
Comme il parut à la porte de la cham-
bre avec ses *Brames*, sans se faire an-
noncer : « vous me faites honneur, leur
» dit le Missionnaire, mais vous m'en
» auriez fait davantage, si vous m'eussiez
» fait avertir de votre arrivée ». La
visite se passa assez bien, & le *Reddi*
sortit avec un air content. Mais les
Brames releverent malignement cette
parole du Pere, & ayant aigri son es-
prit, il revint une seconde fois, non
pas pour faire civilité, mais pour de-
mander au Missionnaire, avec une espece
d'insulte, de quelle autorité nous oc-
cupions ce terrain, & de qui nous le
tenions. Le Pere lui fit voir la patente
du grand *Nabab*, ou Viceroi du *Carnate*,
que celui-ci rejeta avec dédain comme
une chose dont il se mettoit peu en
peine. Le Missionnaire jugea aisément à
ce mépris qu'il étoit soutenu. Aussi le
Reddi ne tarda-t-il pas à nous faire une
guerre ouverte. Il nous fit signifier, avec
des menaces pleines de fierté & d'or-
gueil, une défense de toucher ni aux
fruits, ni aux arbres, ni aux légumes
de notre jardin. Comme on ne fit pas
grand cas de cette défense, il envoya

ses gens pour cueillir nos fruits. Ils montoient déjà sur les arbres, lorsqu'on leur envoya dire de se retirer, les avertissant que si le *Reddi* demandoit honnêtement des fruits, on lui en donneroît, comme il sçavoit bien qu'on en donnoit volontiers à tout le monde; mais que sa maniere d'agir étoit contre tout usage. Le *Reddi*, encore plus irrité, vint lui-même avec des soldats, fit défense aux Catéchistes, & aux autres Chrétiens logés dans la résidence, d'en sortir, même pour aller puiser de l'eau, les menaçant, avec des sermens exécrationnels, que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds & les mains. En sortant, il ferma la porte de l'enclos, & y apposa le sceau, selon l'usage du pays, afin qu'on n'en pût sortir.

Ce procédé étoit trop insensé, pour qu'on s'en inquiétât. Le Missionnaire ouvrit la porte, & se retira au village le plus voisin, où il y avoit quelques maisons de Chrétiens, dans le dessein de continuer sa route le lendemain vers *Arcade* ou *Velour*, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le village, qu'il vit arriver le Pere Vicary, Missionnaire de *Pinne-*

pondy, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit. C'étoit une rencontre heureuse, & ménagée sans doute par la Providence, afin que l'absence du Missionnaire n'enhardît point le *Reddi* à rien entreprendre contre sa maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, & du départ de l'autre, qu'il demeura tranquille jusqu'à la première lettre qu'il reçut. Le Pere Aubert jugeant plus à propos de suivre l'ordre naturel, afin de n'offenser personne, s'adressa d'abord au Gouverneur de *Carvepondy*, qui étoit à *Arcade*.

La lettre qu'il en obtint ne fit qu'aigrir davantage le *Reddi*, & le porter à faire de nouvelles vexations. Le More Gouverneur d'*Outremalour*, n'avoit procuré le village au *Reddi*, son homme de confiance, que dans le dessein de l'usurper & de se l'approprier; de sorte que le *Reddi* se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son Gouverneur immédiat. Le Pere Vicary eut donc de nouvelles bourasques à essuyer: le *Reddi* renouvella les premières défenses, à cela près qu'il n'osa plus mettre le sceau à la porte. Il fit le tour de sa maison avec sa troupe, criant de toutes ses forces d'un air triomphant, que s'il ne venoit pas à bout de renverser la maison ou l'église,

comme il l'avoit entrepris, on pouvoit le traiter de *Parias*, ou qui pis est, de *Prangui*. Il vouloit être entendu du Missionnaire, qui parut n'y pas faire attention, mais qui informa aussitôt le Pere Aubert du succès qu'avoient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du *Nahab Bakerhalikan*, une lettre avec deux députés pour le Gouverneur d'*Ou-tremalour*, l'affaire changea de tribunal; c'étoit pour ménager tout le monde qu'on suivoit les degrés de subordination, car du reste notre avantage ne s'y trouvoit guere. Le protecteur du *Reddi* devenoit son Juge, & le même Gouverneur qui avoit autrefois tenu le Pere Mauduit en prison durant quarante jours, sembloit être moins notre Juge que notre Partie; aussi ne fit-il que lier la plaie, sans y apporter aucun remede.

Le *Nabab*, instruit de ce qui se passoit, prit le parti de renvoyer le Pere Aubert à son église, dans un de ses palanquins, avec une escorte de soldats. « Je vous donne de plus, ajouta-t-il, un » de mes soldats à votre choix, pour » vous servir de sauve-garde, & de » meurer dans votre maison comme » dans son poste naturel. Il est en votre » disposition, & je ne ferai son Maître

» que pour lui payer sa solde ». N'y a-t-il pas lieu de bénir le Seigneur, que les Mahométans, ennemis jurés du nom Chrétien, en soient devenus l'appui ? L'arrivée du Missionnaire dans son Eglise déplut fort au Gouverneur d'*Outremalour*. Il se joignit au *Reddi* pour nous perdre. Comme le *Nabab* de *Velour* a un Supérieur, qui est le *Nabab* d'*Arcade*, dont la dignité répond à celle de Viceroy du Carnate, il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il parloit même de lui donner trois mille pieces d'or, s'il livroit le Missionnaire à leur discrétion. Le *Reddi*, de son côté, parcouroit les villages voisins, & en assembloit les Chefs. « Je vais, leur dit-il, détruire l'église & la maison du Missionnaire. Les Mores feront du bruit, mais il est rare qu'ils punissent de mort. On les apaise aisément avec de l'argent. Il ne s'agit de votre part que de contribuer au paiement de l'amende, & nous sommes sûrs du succès ». Les Chefs des villages refuserent d'entrer dans une affaire si odieuse ; & nous, nous eûmes lieu d'être contents du train qu'elle prenoit à *Arcade*.

Dosthalican, qui en fut le premier instruit, (c'est le neveu & le successeur

désigné du Viceroy,) nous renvoya au *Nabab*, en disant que, s'il s'en mêloit lui-même, il feroit couper la tête au *Reddi*. Ce Seigneur a dit, en quelque occasion, à des Européens, qui me l'ont rapporté, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit Chrétien, & qu'au culte des images près, il approuvoit tout ce que notre Religion enseigne.

Le *Nabab* avoit été prévenu par M. Pereyra, son Médecin, & par *Chittijorou*, le favori & le Ministre du Viceroy, qui venoit de nous donner un terrain pour bâtir une église dans la ville d'*Arcade*; comme il se trouva présent, il appuya fortement nos intérêts, de sorte que le Gouverneur d'*Outremalour*, qui étoit dans l'antichambre, ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation à porter contre nous, sinon que nous faisons par-tout des disciples. « Aimez-vous mieux, lui répondit le Vice- » Roi, servir le diable que le Dieu des » Chrétiens, qui, après tout, est le vôtre » & le mien? Depuis trente ans, ajouta- » t-il, que les *Saniaffi* sont dans le pays, » a-t-on reçu aucune plainte de leur conduite? Vivez en paix avec eux, & que je n'entende plus parler de cette affaire. Le Gouverneur d'*Outremalour* fut à peine

revenu chez lui , qu'il reçut une corbeille de fruits de la part du Missionnaire ; il prit occasion de ce présent pour se réconcilier avec nous, & c'est ainsi que l'affaire se termina.

Il n'y avoit pas long-temps que le Vice-Roi du *Carnatte* nous avoit donné une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de Chrétiens persécutés pour la Religion, avec cette différence qu'il s'intéressa pour eux à la simple priere des Chrétiens, sans attendre que les Missionnaires lui en parlassent. La chose se passa dans le district de *Pouchpaquiry*, dont j'étois alors éloigné de deux journées. J'appris à mon retour la victoire en même-temps que l'épreuve des Confesseurs de la Foi, qui au sortir des fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où le concours des Chrétiens me donna lieu de les distinguer de la foule, & de faire honorer leur constance.

Il y avoit une fête d'idole dans le village d'*Ariendel*. Parmi les cérémonies ordinaires de cette fête, une des plus remarquables est le mariage qu'on y fait de la Déesse avec un jeune Indien de caste *Parias*, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'idole. Et

si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, & que personne n'y peut trouver à redire. Il y a dans chaque village un homme de service, appelé *Totti*, qui est chargé des impositions publiques, & entr'autres de celles-là, dans les lieux où l'idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, & alors ils partagent ensemble & le service & les droits qu'ils perçoivent dans le village. C'est à la faveur de cette société que la famille dont je parle se dispensoit depuis plusieurs années de toute action publique qui étoit mêlée de superstition, laissant à leur confrère Gentil le soin des cérémonies idolatriques. L'année dernière, le Gentil se brouilla avec cette famille, & lorsqu'il fut question de la fête dont je parle, il répondit que ce n'étoit pas son tour, & qu'on n'avoit qu'à s'adresser à son associé. Sa vue étoit de brouiller la famille Chrétienne, ou avec le village, ou avec les Chrétiens. Ceux qui composoient cette famille ne balancerent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le Chef du village disputoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le bracelet à l'idole, ils répondirent constamment qu'ils ne

reconnoissoient pas leurs fausses divinités. La dispute s'échauffoit par le concours des voisins & par la fermeté des prosélytes , lorsque le *Brame*, Intendant de ce canton , passa dans son palanquin. Il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement & de leurs contestations. A peine lui eût-on répondu que ces Indiens refusoient de donner le bracelet à l'idole , & qu'ils parloient de leurs divinités avec le dernier mépris , que , transporté de colere , il jetta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux , qui heureusement évita le coup , après quoi il les fit saisir & mettre aux fers. Deux d'entr'eux s'étoient échappés dans le tumulte , & voyant le tour que prenoit cette affaire , étoient allés en donner avis aux Missionnaires.

Les Chrétiens de la caste des Parias qui sont à *Arcade*, furent informés d'abord de ce qui se passoit , & ne tarderent pas à prendre des mesures pour secourir leurs freres : comme ils ont soin la plupart des éléphants & des chevaux de l'armée , ils appartiennent en quelque sorte au Vice-Roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de sa Cour : « C'est » une affaire que j'ai à cœur , répondit

» le Vice-Roi ; puisque c'est vous qui
 » m'en parlez , je ne puis la remettre en
 » de meilleures mains ; je vous en aban-
 » donne le soin ». Celui-ci s'en fit inf-
 truire à fond par le Catéchiste , & voulut
 ensuite l'entendre parler de la Religion
 Chrétienne en présence de ceux qu'il
 avoit assemblés. Il se fit montrer nos
 chapelets , il loua l'usage de la priere &
 du jeûne , & donna de grands éloges aux
 Chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître
 cette estime que les Mores ont de notre
 sainte Religion , c'est la vie exemplaire
 que menent les Chrétiens qui sont dans
 leur armée. Quand ils demeurent dans
 la ville , ils ont leurs églises ; mais quand
 l'armée marche , afin de pouvoir conti-
 nuer leurs assemblées & leurs prieres en
 commun , selon ce qui se pratique dans
 cette Mission , ils ont au milieu de leurs
 tentes une tente particuliere , qui est
 comme une église ambulante ; elle est
 dans le camp ce qu'étoit le Tabernacle
 de l'Alliance au milieu d'Israël.

Pour revenir à l'affaire d'*Ariendel* ;
 l'Officier More envoya ordre au *Brame*
 d'élargir les deux freres Chrétiens , &
 de venir rendre compte de sa conduite.
 Ces Chrétiens étoient le plus étroite-
 ment resserrés ; on leur avoit enclavé

les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre qu'ils ne pouvoient ni traîner ni mouvoir : durant neuf jours que dura leur prison , ils y furent attachés nuit & jour sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déjà chassé leur famille de la maison , enlevé les bestiaux , & mis le sceau à la porte. Le *Brame* ayant appris que ces prisonniers avoient le chapelet au col , & faisoient leurs prieres à l'ordinaire , entra en fureur ; il ne parloit plus que de leur trancher la tête : quoique la chose passât son pouvoir , ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays ; mais nos Chrétiens répondirent avec fermeté , que quand on avoit une fois connu & embrassé la Loi chrétienne , qui étoit la seule véritable , il n'étoit pas possible de l'abandonner. Le Pere Aubert , Missionnaire de *Carvepondy* , traitoit , par le moyen du Catéchiste , de l'élargissement des profélytes avec le Gouverneur de *Tirouvattourou* , auquel le *Brame* persécuteur étoit subordonné , lorsque les ordres vinrent de la Capitale , qui firent entièrement cesser cette persécution.

Jusqu'ici , Monsieur , je n'ai eu l'hon-

neur de vous entretenir que de nos peines & de nos combats. Pour changer de matiere & finir ma lettre par ce qu'elle peut avoir de plus intéressant, je joins ici une prophétie Indienne, qui prouve ce que dit saint Paul, que Dieu n'a pas laissé les Gentils sans témoignage, & qui, en établissant parmi eux la connoissance du Rédempteur, justifie dans celle de Jacob le sens de ces paroles, *ipse erit expectatio gentium*, il fera non-seulement la ressource, mais l'attente des Gentils. C'est un monument tiré des livres anciens: la prédiction y est si précise, & les caracteres du Rédempteur si marqués, qu'on ne peut douter de la liaison qu'elle a avec les saintes Ecritures, ni méconnoître la source où ils l'ont puisé. C'est le Révérend Pere Supérieur de la Mission qui m'a fait remarquer ce texte, & la lecture que nous en avons fait ensemble nous a fait convenir de la justesse de ses rapports. Voici le texte, auquel je joindrai la réflexion que ce Pere m'a écrite depuis sur ce sujet.

Dans le livre du Poëme nommé *Barzachastram*, troisieme volume, qui a pour titre *Arannia parvam* ou Aventures de la Forêt. Après un long détail des désordres & des malheurs qui seront le

partage du *Caliougam*, qui est, selon les Indiens, le quatrième âge du monde, & celui où nous vivons : *Marcandeyoudou* sage Indien, adressant la parole à *Darma Rajou*, l'un de leurs plus grands Rois, s'exprime de la manière suivante, qui est la traduction littérale des propres paroles qu'on trouvera au bas de la page.

« (1) C'est alors, je veux dire à la fin
 » du *Caliougam*, qu'il naîtra un *Brame*
 » dans la ville de *Sçambelam*. Ce sera
 » *Vichnou ièsou*. Il possèdera les divines
 » écritures & toutes les sciences, sans
 » avoir employé pour les apprendre
 » que le temps qu'il faut pour pronon-
 » cer une seule parole. C'est pourquoi

(1) Appoudou Caliougantiamouna Sçambalam ane gramamouna Vichnou ièsoudou Brammanou janminchi voua mata matramoulo sacala veda chastramoulou neritchi Sarva Baoumodou anipintsou coui appoudou ievariki sçaxiam gani Vichnou ièsoudou Branimanou goudou coni Brammana fametamouga boulocamouna Santcharam seffi adarma vrourtini naratche mlexioulanou samharinchi appoudou sattia durmam nilpi appoudoua Brammhanoudou achva meda iagamoulou tcheffounou appoudou a Vichnou ièsoudou boumi anta Brammhalakou dunanga itchi intalo atanikir vakam moussulitanam vatfounou andou chata yanamounacou poi tapassouna oua-

On lui donnera le nom de *Sarva Baou-*
moudou (celui qui sçait excellemment
 toutes choses); alors ce qui étoit impos-
 sible à tout autre qu'à lui, ce *Vichnou*
iesou Brame, conversant parmi ceux
 de sa race, purgera la terre des pé-
 cheurs, y fera regner la justice & la
 vérité, offrira le sacrifice du cheval,
 & soumettra l'univers aux *Brames*.
 Cependant, lorsqu'il sera parvenu au
 temps de la vieillesse, il se retirera
 dans le désert pour faire pénitence;
 & voilà l'ordre que ce *Vichnou Sçarma*
 établira parmi les hommes. Il fixera
 la vertu & la vérité parmi les *Brames*,

dounou a Vichnou charma nirnaïam tchessè
 prakaram Brammanoulou fattia darmanoula
 varnachrava darmamoulou kchatria vessia sçou-
 dra jutoulou vari vari mariadala vartiupoutsou
 oundounou appoudou croum iouga pravecham
 aounou a Rama prabouvou chata samasta Vana-
 moulou facala descamolou poujalou galigui
 Brammalou pouniatmoulai iegnadi cratouvou-
 lou tapassoulou cheffi fattia darmamoula narat-
 chi veda chastramoulou prakassintchi cala varou-
 chalou sampournamoulouga courichi samasta
 daniadoulou païtoulou pandi aoulou Sampour-
 namouga palou pitiki facala desçalou Sanbrama-
 mouga Santochamouga oundounou.... idi croula
 iouga adi vartamanam.

» & contiendra les quatre castes dans
» les bornes de leurs loix, c'est alors
» qu'on verra renaître le premier âge.
» Ce Roi suprême rendra le sacrifice si
» commun parmi toutes les Nations,
» que les solitudes mêmes n'en seront
» pas privées. Les *Brames* fixés dans le
» bien ne s'occuperont que des céré-
» monies de la Religion & des sacri-
» fices, ils feront fleurir parmi eux la
» pénitence & les autres vertus, qui
» marchent à la suite de la vérité, &
» répandront par-tout la clarté des di-
» vines écritures. Les saisons se succe-
» dant avec un ordre invariable, les
» pluies en leur temps inonderont les
» campagnes, la moisson à son tour
» fera régner l'abondance. Le lait cou-
» lera au gré de ceux qui le trairont, &
» la terre étant, comme dans le pre-
» mier âge, enivrée de joie & de prof-
» périté, tous les peuples goûteront
» des délices ineffables».

Voici la réflexion que fait là-dessus le Révérend Pere Supérieur. Il est dit plus haut, dans le livre cité, que chacun des quatre âges est composé de trois mille ans, qu'à la fin du *Caliongam* qui en est le quatrième, *Vichnou* se revêtant de la nature humaine, naîtra sous la

forme d'un *Brame* appelé *Yasoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux ; qu'il en exterminera les pécheurs, &c. Nous sommes à présent dans la 4830^e année du *Caliougam*, selon le calcul Indien ; si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a 1830 ans qu'il est fini, & que le Rédempteur, dont il est ici parlé sous le nom d'*iachoudou*, est venu. De plus, il est à remarquer que le mot hébreu *iesouah* par une *s* douce, se prononce à-peu-près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au sacrifice *Achva meda*, qui signifie le sacrifice du cheval, les Indiens ne pourroient-ils pas s'être mépris au sens du mot ? L'hébreu *iasah Salvabit* ayant bien du rapport à *Assvām*, qui signifie cheval en langue *Samouferoutam*, ils auroient, par une erreur de langue, substitué le sacrifice du cheval à celui du Rédempteur ; de même, par une méprise plus grossière, ils auroient dit, comme quelques-uns, la naissance de *Vichnou* en cheval ; je dis comme quelques-uns, car le livre est sans équivoque, & loin de donner lieu de prendre le change, il dit formellement, comme il paroît par le texte, qu'un *Brame* appelé *iachou*, qui sera *Vichnou* lui-même,

étant né, &c. que s'il reste quelque obscurité touchant le nom de Jésus, du moins n'y en a-t-il pas dans la prédiction d'un Libérateur qui fera Dieu; car les Indiens par *Vichnou* entendent Dieu.

Je joins à la réflexion de ce Révérend Pere quelques remarques, dont la première est l'antiquité du livre que je conclus du texte même. L'auteur, un peu au-dessus du texte cité, donne douze mille ans aux quatre âges en commun. Les trois premiers étant fabuleux, il est aisé de conclure, selon le style propre du mensonge, ou selon le style Indien, qu'on a voulu faire les quatre âges du monde égaux; & trois où quatre *Brames*, à qui j'ai fait lire ce texte, n'ont pas douté que l'Auteur ne supposât trois mille ans pour chaque âge en particulier. Le quatrième qu'ils appellent *Caliougam*, dont l'époque me paroît être ou la naissance de Noë ou le déluge, le calcul Indien ne différant de la Vulgate que de 814 ans par rapport à ce dernier, & beaucoup moins des Septante: le *Caliougam*, ou quatrième âge, compte, dis-je, aujourd'hui, comme il a été remarqué plus haut, 4830 ans. Si cela est ainsi, le livre ne

ſçauroit avoir moins de 1800 ans d'ancienneté, & précède par conféquent la naiſſance de Jeſus-Chriſt; car ſ'il étoit poſtérieur à cette époque, comment l'Auteur, qui auroit compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du *Caliougam*, eût-il pu ne lui en donner que trois mille ans, & prédire, comme un événement éloigné, une naiſſance miraculeuſe, qui devoit cependant arriver dans les bornes du même âge?

Quant au nom du Rédempteur promis, je lis dans le texte *ieſoudou* & le traduit par *ieſu*. En voici les raiſons. Le Révérend Pere a déjà remarqué le rapport du *cha* doux des Indiens avec l'*f* des Hébreux. Pour ce qui eſt de la première ſyllabe, le caractère qui exprime *ia*, n'eſt diſtingué d'*ie* que par un fort petit trait, que le copiſte néglige quelquefois, comme a fait celui-ci. Car dans les mots *iewariki* & *iegnan*, qui ſont dans la même feuille, le caractère *ie* n'eſt nullement différent de la première ſyllabe de *iaſoudou*, ou comme j'ai lu, *ieſoudou*. Pour me décider là-deſſus, j'ai fait lire le texte au plus habile de nos *Brames* Chrétiens, & l'ayant fait répéter deux & trois fois, il

a toujours lu *iesoudou*. Il faut remarquer que *dou* est dans cette langue la terminaison commune aux noms propres masculins, & que *iesoudou* n'est pas plus différent de *iesou* que Tiberius l'est de Tibere ; chaque langue ayant ses terminaisons particulières. De sorte que le mot *iesoudou* doit être traduit dans les langues Européennes , *iesou* , ou *iesu*. Car si on donnoit aux Indiens comme nom d'homme , le mot *iesou* , ou l'hébreu *iesouah* à traduire en leur langue , ils diroient , sans aucun doute , *iesoudou*. Le nom du Rédempteur étant une fois établi , voyons - en les caractères.

Le lieu de sa naissance est la ville ou bourg de *Chambelam*. Je n'ose appuyer sur le rapport qu'il peut y avoir de *Balam* ou *Belam* (car la prononciation approche autant du second que du premier) avec Bethléem. La rencontre des noms pouvant être un effet du hasard. Mais dans une chose qui se soutient par tant d'autres convenances, les moindres rapports entrent en preuve. Ici le sens des mots est d'accord avec le son , & ce qui pourroit manquer d'une part , est suppléé de l'autre. Bethléem signifie maison de pain , & *Chambelan* est dans l'Inde le pain ou la vie des soldats , des serviteurs ,

& de toutes personnes qui sont à gages. L'étymologie de ce mot pourroit être *Chamba* ou *Chambali*, qui sont des especes particulieres de riz, & l'on n'ignore pas que le riz est le pain des Indiens. Le *Thelougou*, dit *Samba*, mais le *Thamioul* ou *Malabar* n'a point de caractère qui différencie le *sa* du *cha*. J'ajoute qu'il est surprenant que les Indiens, qui, dans les différentes métamorphoses, ou fabuleuses incarnations, n'ont aucun monument qui montre qu'elles ayent été prédites, soient si exacts à circonstancier celle-ci, que le nom, la caste, le lieu de la naissance, les œuvres, tout y soit clairement établi. La gentilité qui se fait des Dieux à son choix des héros que la mort a moissonnés, ne sçauroit s'en faire de ceux qui doivent naître, & une prédiction si précise ne peut venir que d'une source étrangere.

Vichnou iésu. Il a été dit plus haut que les Indiens par *Vichnou* entendent Dieu. On ne veut pas dire que tous les caractères qu'ils font de *Vichnou*, conviennent à Dieu. *Vichnou* est évidemment une monstrueuse production de l'idolâtrie. Mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages, les Indiens lui donnent les vrais caractères de la divinité, quoi-

qu'ils ne se suivent pas, & il n'est pas hors de vraisemblance que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la Gentilité auroit depuis profané, comme les noms de *Paramessouaroudou*, Seigneur suprême, & *Jagadissouaroudou*, Maître du monde, qui sont des noms de Routren. *Vichnou*, auquel sont attribuées toutes les fabuleuses incarnations au nombre de dix, est, selon le systême qui a le plus de cours, le second Dieu de la Trinité Indienne.

Sarya Baoumoudou. La manière dont il est dit qu'il possédera toutes les divines Ecritures & toutes les sciences sans les avoir apprises, est singulière. (J'ai traduit le mot *Vedam*, par divines Ecritures, parce qu'ayant demandé quelquefois à des *Brames* ce qu'ils entendoient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendoient la parole de Dieu). *Ramoudou*, ou *Ramen*, la plus fameuse incarnation de *Vichnou*, passe par tous les ordres de la Grammaire, & les sciences lui coûtent plusieurs années. Il n'y a que celui-ci de qui l'on puisse dire comme du vrai Rédempteur; comment sçait-il toutes choses, lui qui n'a point appris les lettres humaines?

Conversant parmi ceux de sa race. Il y a parmi les *Brames*. Ceci est aisé à appliquer dans le systême de ceux qui veulent que les *Brames* soient de la race d'Abraham. S'il n'y avoit à cela d'autre objection à faire que l'éloignement des lieux, on pourroit y répondre que cela n'est pas plus difficile pour eux, que pour les Lacédémoniens, qui se disent dans les Machabées enfans d'Abraham, & cette parole du texte cité, il donnera toute la terre aux *Brames*, répondroit assez bien au prétendu Royaume temporel, que les Juifs attendoient à la naissance du Rédempteur.

Ce qui est dit de la destruction du péché & du règne de la justice & de la vérité, est le caractère le plus clair qui soit dans cette Prophétie. Il répand sa lumière sur tous les autres, & spécifie la vraie rédemption. Ce qui est ajouté au sujet du Sacrifice institué par le Rédempteur est tout-à-fait conforme à la prédiction du Prophète Malachie, *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, & in omni loco sacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda* : Du couchant jusqu'à l'aurore mon nom est grand parmi les nations, & l'on m'offre dans tous les lieux de

la terre un sacrifice & une oblation sainte. Le texte Thelougou porte à la lettre : par lui toutes les nations , ou tous les pays , jusqu'aux solitudes même , auront le sacrifice. *Poujalou* est le mot dont nous nous servons pour exprimer le saint Sacrifice de la Messe. La pénitence & toutes les vertus qui fleurissent : la clarté des divines Ecritures répandue par-tout , ne sont-elles pas une image de la prospérité de l'Eglise ; les fausses rédemptions qui sont le sujet de la plupart des métamorphoses de *Vichnou* , se bornent à la destruction d'un tyran ou à de moindres objets. Celle-ci est la seule qui porte avec soi de vrais caractères , & la seule qui ait été attendue , les autres étant après coup.

Asva meda. Sacrifice. C'est ici l'unique article qui coute à déchiffrer. C'est une figure qui n'est point assortie au tableau , & qui le dépare : je ne puis croire qu'elle soit de la même main. Celui qui l'a inférée ne sçauroit avoir fait le reste ; & celui qui par-tout ailleurs fait briller la vérité par la justesse des rapports , n'auroit pas manqué de reconnoître ici les traits du mensonge. Remarquez qu'il est dit immédiatement auparavant *ce qui étoit impossible à tout autre qu'à lui*. Parmi les

quatre choses qui sont contenues dans l'énumération, le sacrifice du cheval en est une : que les trois autres soient à la bonne heure impossibles à tout autre qu'à lui : le sacrifice du cheval ne l'est certainement pas, car il a été fait par plusieurs de leurs Rois. Si l'Auteur parle juste, ce ne peut être ce sens-là. Je crois deviner ce qui a donné lieu à cette erreur, & ma conjecture est assez vraisemblable. Si dans les livres anciens, ou premiers modèles sur lesquels ont écrits les copistes Indiens, il s'étoit glissé un *a* par surprise ou par négligence, on devoit lire *Sua meda*, au lieu de *Affua*. Cette simple correction donne un sens parfait. *Sua meda* signifieroit son Sacrifice. Le Sacrifice du Rédempteur, soit celui qu'il a offert lui-même sur la Croix, & qui caractérise sa Passion, soit celui qui en est l'image, & qu'il offre tous les jours par la main de ses Ministres. Le texte n'auroit plus alors aucune difficulté. Si le rapport de la racine Hébraïque expliqué plus haut plaît davantage, on peut s'y arrêter.

Vichnou charma. Je n'ai point traduit ce mot, ne comptant pas assez sur l'interprétation d'un jeune *Brame*, qui m'a dit qu'on donnoit ce nom aux Pénitens ;

j'aurois pu traduire, ce Dieu Pénitent ;
& cela feroit bien en sa place,

Remma prabbouvou. Roi suprême. J'ai usé, pour le traduire ainsi, des droits que me donne tout le texte, en tirant sa signification de l'Hébreux, n'ayant pu trouver d'abord personne qui me dît l'étymologie ou le sens de *Rama*. *Prabbouvou* signifie dans la langue du pays, Roi, Prince. Dans l'Hébreu *Rama* est la même chose que *excelsus*, grand, suprême ; j'ai été confirmé depuis dans cette interprétation par la réponse d'un sçavant que j'avois fait consulter dans une autre ville, & qui a dit que *Rama* avoit la même signification que *Karta*. *Karta* signifie seigneur, maître, & ne se donne proprement qu'à Dieu, comme au Seigneur suprême. C'est le terme dont usent les Mores pour désigner en langue du pays le vrai Dieu. J'ai oui-dire que *Ram* étoit un mot qui avoit cours dans l'*Indoustan* & autre pays au nord de l'Inde, pour signifier Dieu. *Raïm*, qui n'en est pas éloigné, est en usage parmi les Mores dans le même sens. Son étymologie & sa racine est, à ce qu'il me paroît *Rana esse* ; être ; *Raïm qui est* ; c'est le nom que Dieu se donne dans l'Exode en parlant à Moïse, *Dices ; Qui*

est : misit me. Ego sum qui sum. Tout cela pourroit faire douter si *Rama* n'étoit pas autrefois , comme quelques noms que j'ai cités, un nom du vrai Dieu qui auroit dégénéré depuis l'Apothéose du fameux *Ramen* ou *Rama*, Roi d'*Ayottia*. Le nom de Dieu & celui de Roi , qui ne convient qu'au Messie, se trouveroient réunis dans ces deux termes ; à moins qu'on n'aime mieux, eu égard au texte de l'Écriture , *Vox in Rama audita est* , rapprocher *Rama* de *Chambelam*, & trouver de nouveau Bethléem en appuyant l'un par l'autre.

Je m'apperçois , Monsieur , que j'excede les bornes d'une lettre : il ne faut pas que je me livre davantage à ce défaut , pour lequel je demande votre indulgence. Je suis persuadé que ce monument littéraire fera plaisir au Pere de Tournemine , à qui je souhaite , si vous le permettez , de marquer en cette occasion , mon profond respect , aussi bien qu'au Pere de Coetlogon , à M. le Comte & à Madame la Comtesse de Coetlogon , & à toute votre illustre famille. J'ai l'honneur d'être , avec un très-profond respect, &c.



L E T T R E

*Du Pere Calmette , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus , à Monsieur de
Cartigny , Intendant général des Armées
navales de France.*

A Vencatiguiry , dans le Royaume de
Carnate , le 24 Janvier 1733.

M O N S I E U R ,

La Paix de Notre Seigneur.

Les bontés dont vous m'honorez , & l'intérêt que vous prenez aux Missions que nous avons établies dans cette partie de l'Inde , ne me permettent pas de laisser passer aucune occasion sans vous en marquer ma vive reconnoissance. Depuis trente ans que les Jésuites François ont formé cette Mission du Royaume de Carnate , & qu'ils la cultivent sur le modele de la Mission de Maduré , elle s'étend déjà jusqu'à deux cens lieues , à la prendre depuis Pondichery , qui en est la pierre fondamentale , jusqu'à *Bouccapouram* , à la hauteur de *Massulipatan* ,

qui est le dernier établissement que nous ayons fait. Il y a seize Eglises dans les terres à l'usage des Missionnaires, & deux dans les établissemens qu'ont les François à Pondichery & à *Ariancoupan*. Le Pere Vicary que vous connoissez, & qui m'a souvent prié de vous présenter ses très-humbles respects, travaille avec grand zele dans ces deux Eglises.

Nous sommes six Missionnaires dans le pays des Infideles, deux autres se disposent à y entrer, tandis que dans le Royaume de Bengale il s'ouvre un vaste champ pour y établir une nouvelle Mission : c'est tout le nord de l'Inde ; le Prince d'Orixa nous appelle ; un autre Prince encore plus grand que lui dans l'Indoustan, Raja de caste, & habile Astronome, invite & prie instamment les Missionnaires de Bengale de venir dans ses états, où il souhaite les établir. Il aime les sciences, & l'on peut juger de l'étendue de ses lumieres, par les questions qu'il leur a déjà proposées. Les voici :

1°. D'où vient la différence qu'il trouve entre la longitude de la lune observée, & le calcul fait sur les tables de M. de la Hire, qu'il s'est fait traduire ? Cette différence est de près d'un degré ;

cependant les instrumens avec lesquels il a fait ses observations, sont grands & exacts, & les observations ont été faites avec tous les soins requis. Cette différence se trouve-t-elle aussi pour le méridien de Paris ?

2°. Y a-t-il des Tables qui donnent les mouvemens de la lune parfaitement conformes aux observations ? S'il y en a, quel est l'auteur & quelle hypothese astronomique suit-il ?

3°. Quelle est l'hypothese qu'a suivie Monsieur de la Hire, & par quelle maniere géométrique a-t-il fait ses tables des mouvemens de la lune ?

4°. De quelle maniere observe-t-on en Europe la longitude de la lune, lorsqu'elle est hors du méridien, & avec quels instrumens ?

5°. Sur quel fondement Monsieur de la Hire a-t-il établi sa troisième équation des mouvemens de la lune, & de quelle maniere pourroit-on la réduire en hypothese, & la calculer géométriquement ?

Le Pere Boudier, à qui ces questions s'adressent, est habile lui-même en cette matiere : il a fait à Bengale quantité d'observations, & sur ces observations de nouvelles tables astronomiques, qu'il

croit plus exactes que celles qui ont précédé, fondé sur la différence qu'il a trouvée, de la déclinaison de l'écliptique.

L'arrangement qu'on se propose, est que le Pere Boudier, accompagné d'un autre Missionnaire, que sa foible santé oblige de quitter cette Mission, aille trouver le Prince, & qu'après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la Religion peut tirer d'avantage de la protection de ce Prince, & de la disposition des peuples : car les sciences peuvent être ici comme à la Chine, un des principaux instrumens dont Dieu se serve pour l'édification de son église : ce ne sont pas les sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, mais par le choix de Dieu elles deviennent le canal, & ce n'est gueres qu'à la bouche du canal que les Grands de l'Inde veulent se dé-faltérer.

Si cette ouverture donnoit lieu à l'établissement d'une Mission, nous aurions en quelque sorte bloqué l'Inde ; car tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le nord, les Missionnaires de Bengale gagnant le sud pour nous venir joindre, nous formerions une Mission de cinq cens lieues

d'étendue. Telle est la vigne que Dieu nous donne à cultiver.

Le Roi ayant pris le dessein de former une bibliothèque orientale, M. l'Abbé Bignon nous a fait l'honneur de se reposer sur nous de la recherche des livres Indiens. Nous en retirons déjà de grands fruits pour l'avancement de la Religion, car ayant acquis par ce moyen là des livres essentiels, qui sont comme l'arsenal du Paganisme, nous en tirons des armes pour combattre les Docteurs de l'idolâtrie, & ce sont celles qui les blessent le plus profondément. Telles sont leur philosophie, leur théologie, & sur-tout les quatre *Vedam* qui contiennent la loi des Brames, & que l'Inde est en possession immémoriale de regarder comme le livre sacré, le livre d'une autorité irréfragable & venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des Missionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût possible de trouver ce livre si respecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout, si nous n'avions eu des Brames Chrétiens cachés parmi eux. Car comment l'auroient-ils communiqué à l'Europe, & sur-tout aux ennemis de leur culte, eux qui à la ré-

terve de leur caste ne le communiquent pas à l'Inde même ? C'est un crime pour un Brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la loi à tout autre qu'à un Brame : la raison est que les Brames parmi les Indiens forment l'ordre sacerdotal, & qu'ils regardent le reste des hommes comme des profanes, ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre, en le communiquant, le caractère de respect qu'il impose aux peuples, jusqu'à lui faire des sacrifices, & le mettre au rang de leurs divinités.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la plupart de ceux qui en sont les dépositaires, n'en comprennent pas le sens; car il est écrit dans une langue très ancienne, & le *Samouferoutam*, qui est aussi familier aux sçavans, que le latin l'est parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'est aidé d'un commentaire, tant pour les pensées que pour les mots, qu'ils appellent *Maha Bachiam*, le grand commentaire. Ceux qui font leur étude de cette dernière sorte de livre, sont parmi eux les sçavans du premier ordre. Tandis que les autres Brames font le salut, ceux-ci leur donnent la bénédiction.

Jusqu'à présent nous avons eu peu

de commerce avec cet ordre de sçavans : mais depuis qu'ils s'apperçoivent que nous entendons leurs livres de science & leur langue *Samouferoutam*, ils commencent à s'approcher de nous ; & comme ils ont des lumieres & des principes, ils nous suivent mieux que les autres dans la dispute, & conviennent plus aisément de la vérité, lorsqu'ils n'ont rien de solide à y opposer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils se rendent à cette vérité connue ; car de tous les temps Dieu a choisi les simples & les foibles, pour confondre la sagesse & la puissance du siecle ; cependant nous ne cessons point de combattre, & de disputer avec eux ; mais sans aigreur & avec tous les ménagemens que permet & qu'ordonne la vérité ; persuadés que le fruit de la parole ne se borne pas au nombre de ceux qui sont dociles aux vérités de l'Evangile qu'on leur prêche : une des parties les plus essentielles aux progrès de la foi, est la gentilité décréditée, réduite au silence dans la dispute, forcée en mille occasions de convenir de son erreur, obligée de se cacher dans ses pratiques secretes, & diminuée sensiblement dans les lieux où nous avons

des églises & des Chrétiens. Nous ne recueillons pas toujours la meilleure partie de ce que nous avons semé; cette portion de la moisson est réservée pour le temps, où, si Dieu leur fait miséricorde, le gros de la nation s'ébranlera, & les peuples s'inviteront les uns les autres à venir par troupes dans le lieu saint selon l'expression du Prophète Isaïe : *Venite, ascendamus ad montem Domini, & docebit nos vias suas, & ambulabimus in semitis ejus.*

C'est dans ce sens qu'un Ecclésiastique Missionnaire de la Chine, étant venu à Pondichéry, disoit ces paroles que je n'oublierai jamais, quand un Missionnaire ne feroit que bâtir une église dans un lieu où Dieu n'est pas connu, il a fait déjà un très-grand bien & ne doit point regretter ses travaux. Nous n'en sommes point bornés-là, par la grace dont Dieu accompagne la prédication de sa parole : nous avons des Missionnaires dans le Carnate, qui comptent près de dix mille Chrétiens dans leur district. Les Missions les plus anciennes & celle que leur voisinage de Maduré approchent le plus de la source, sont les plus nombreuses. Il y en a de nouvellement établies, dont les commencemens sont beaucoup espérer, & dont la Chrétien-

té est très-fervente, entr'autres celle de *Bouccapouram*, dont j'ai déjà parlé.

Dieu pour marquer que l'église de l'Inde est son ouvrage, ne la laisse pas sans miracles non plus que sans contradictions : grace de miracles constante & assez ordinaire, sur-tout dans le pouvoir qu'ont les Chrétiens de chasser les démons du corps de ceux qui en sont possédés. Il n'est pas rare de voir ici plusieurs de ces malheureux Indiens tourmentés par le malin esprit d'une si cruelle manière, que leurs membres en sont tous disloqués. Dès qu'ils se sont fait porter dans nos Eglises, leur guérison est certaine, & le démon n'a plus d'empire sur eux. Il y a peu de gens qui ajoutent foi aux possessions, bien qu'on en voye un si grand nombre dans l'Evangile, & qu'il soit naturel de croire que les démons ont sur les Idolâtres un pouvoir qu'ils n'ont pas sur le peuple fidele. Peu d'années d'expériences nous rendent dociles sur cet article, & ce qui se passe si souvent à nos yeux, nous console infiniment, & nous attache de plus en plus à une Mission, où Dieu se manifeste d'une façon si singulière.

J'ai parlé des églises qui sont à l'usage

des Missionnaires. Il y en a plusieurs autres auxquelles nos Chrétiens donnent ce nom & qui leur servent, dans les villes où ils sont en grand nombre, pour s'y assembler tous les jours, & sur-tout les jours de fêtes. Un Cathéchiste après la priere y fait une instruction : on y récite les prieres qu'on a coutume de dire pendant le saint Sacrifice de la Messe, on accommode les affaires, on apaise les différends, on met en pénitence, & l'on exclud même des assemblées ceux qui ont fait des fautes scandaleuses. Il y a peu de jours que j'ai permis à des Chrétiens de ce district, de bâtir une pareille chapelle : c'est ce qui se pratique sur-tout dans la caste des Parias, qui est la plus vile, & en même-temps celle qui a fourni le plus de Chrétiens, Dieu voulant que les pauvres soient aujourd'hui, comme autrefois, la première pierre de son Eglise. *Pauperes evangelizantur.* C'est parmi ceux-ci que le Gouverneur Mahométan de *Velour* s'est fait une compagnie de soldats, où il ne veut que des Chrétiens : il les méconnoît s'ils manquent d'avoir leur chapelet au col.

Voilà, Monsieur, en abrégé l'état présent de nos Missions dans le Royau-

me de Carnate. Je pourrai peut-être dans la suite entrer dans un plus grand détail , connoissant comme je fais , combien vous êtes sensible à l'agrandissement du Royaume de Jesus-Christ dans ces terres infidelles & désirant , autant qu'il m'est possible , de vous donner des marques du profond respect avec lequel je suis , &c.

L E T T R E

*Du Pere Calmette , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus , au Pere Delmas ,
de la même Compagnie.*

A Ballapouram , ce 17 Septembre 1735.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

L'intérêt que vous prenez à la propagation de la foi dans ces terres infidelles , & le zèle avec lequel vous y contribuez chaque année par les secours que vous me procurez , ne me permettent pas de vous laisser ignorer une

partie des bénédictions que Dieu daigne répandre sur nos foibles travaux.

Je commencerai par vous faire connoître le Catéchiste qui est entretenu de vos libéralités : il se nomme Paul, & c'est celui de tous mes Catéchistes, à qui Dieu a donné de plus grands talens, pour défabuser les Indiens de leurs folles superstitions, & faire entrer dans leurs cœurs le goût des vérités Chrétiennes. Sa conversion à la foi a quelque chose de singulier, & elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta le beau-pere du Prince de *Cotta-cotta* à visiter notre Eglise de *Crichnabouram*, dans l'espérance d'y trouver sa guérison. Il s'y rendit avec sa fille nommée *Vobalamma*, qui n'avoit encore que huit ans. Ce Seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes avec le Missionnaire, & la semence Evangélique commençoit déjà à germer dans son cœur ; mais elle fut bien-tôt étouffée par la violence des passions, & par les embarras du siecle. Cependant, elle ne fut pas entièrement perdue, elle fructifia dans le jeune cœur de la Princesse, & prit de nouveaux accroissemens, à mesure qu'elle avançoit en âge.

Ayant appris qu'un Orfèvre Chrétien avoit apporté des bijoux dans l'intérieur du Palais, elle profita du moment qu'elle eut la liberté de lui parler, pour lui demander par écrit les prières que récitent les nouveaux fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, & elle eût bien voulu aller à l'église pour y recevoir les instructions du Missionnaire; mais l'usage établi chez les Princes, ne permettant pas aux personnes du sexe de sortir du Palais, ni de parler aux étrangers, sembloit lui en avoir fermé toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'Esprit de Dieu lui inspira; ce fut de convertir à la foi quelqu'un de ceux qui faisoient le service dans le Palais, & c'est sur Paul, qui devint ensuite mon Catéchiste, qu'elle jeta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la Religion Chrétienne, selon le peu de lumières qu'elle avoit acquises dans son enfance : les desirs de son cœur suppléerent à l'étendue de ses connoissances; on sçait assez que lorsqu'il s'agit de persuader, c'est ce langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussi-tôt qu'elle se fut assurée du véritable desir que Paul avoit d'embrasser la foi, « Allez, lui dit-elle, allez ap-

» prendre la loi de Dieu de la bouche
» même du Missionnaire , & ne reve-
» nez point qu'il ne vous ait baptisé.
» Sur-tout retenez bien tout ce qu'il
» vous dira ; plus vous aurez de con-
» noissances , plus vous ferez en état
» de m'instruire ». Paul exécuta les
ordres de la Princesse ; les premières
semences de la foi qu'il avoit reçues d'elle ,
se fortifierent à mesure que l'instruction
répandoit plus de lumière dans son
esprit ; il reçut enfin le baptême.

A peine fut-il de retour au palais
qu'il se signala par son ferme attachement
à la foi. Le Prince lui ordonna d'ap-
porter des cocos pour la collation. Le
Profélyte n'étoit pas , ce semble , obli-
gé de faire expliquer un ordre , qui ne
renfermoit rien d'illicite : il part sur
le champ ; mais un moment après , se
ressouvenant que le Prince les offroit
quelquefois à son Idole . il revint sur
ses pas , & lui demanda s'il ne les des-
tinoit pas à cet usage ? « Que t'im-
» porte , dit le Prince , que ce soit
» pour l'Idole ou pour moi ; fais ce que
» je t'ordonne. Il m'importe si fort , re-
» pliqua le Néophyte , que si vous me
» refusez l'éclaircissement que je vous
» demande , je ne puis vous obéir. Le

» Prince ayant voulu en ſçavoir la rai-
» ſon, c'eſt dit-il, que n'adorant qu'un
» ſeul Dieu, le créateur du ciel & de la
» Terre, il ne m'eſt pas permis de con-
» tribuer en rien au culte des Idoles ».
Il ſembloit que cette réponſe eût dû irri-
ter le Prince; cependant Paul n'en con-
ſerva pas moins ſes bonnes grâces.

Vobalamma de ſon côté continuoît
de ſ'inſtruire des vérités de la Religion.
Dans les ſaints empreſſemens qu'elle
avoit de recevoir le baptême, elle com-
municoit à Paul, ſon Inſtructeur, diffé-
rens projets qu'elle formoit, où le zèle
avoit plus de part que la diſcré-
tion. « Comme l'églife n'eſt qu'à trois
» lieues d'ici, lui dit-elle un jour, ne
» pourrions-nous pas y aller & revenir
» dans une nuit ſans être aperçus? Il
» n'y auroit qu'à trouver un moyen de
» deſcendre par les murs de la citadel-
» le, & revenir par le même chemin ».
Paul n'eut garde d'entrer dans un pareil
projet, qui ne pouvoit ſ'exécuter ſans
expoſer l'honneur de la Princeſſe & ſa
propre vie. Avec de ſi ſaintes diſpoſi-
tions pour le Royaume de Dieu, *Voba-*
lamma ſe fortifioit de plus en plus dans
la foi, & ſoupiroit ſans ceſſe après le
moment, qui devoit lui procurer la

grace qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur.

Cependant, on s'apperçut au Palais, que la jeune Princesse ne prenoit nulle part aux cérémonies Idolâtriques, & que son cœur étoit entierement tourné vers la Religion Chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la distraire de cette inclination, en lui proposant un mariage; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé, & qu'elle vouloit demeurer Vierge jusqu'à la mort. Exemple aussi rare dans l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution; mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit, s'adressa à Paul, & promit que si la Princesse consentoit à devenir son épouse, la cérémonie des noces ne seroit pas plutôt finie, qu'il lui permettroit d'aller à l'église pour y recevoir le baptême. Sans cette condition Paul ne se seroit jamais chargé de lui en porter la parole. La Princesse témoigna d'abord la crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut: cependant, la promesse qu'on lui faisoit

de lui laisser le libre exercice de sa Religion, joint au respect qu'elle avoit pour ses parens, la détermina à donner son consentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faisoit la Princeesse, & des idoles, & des vanités du siècle : lui-même n'avoit garde de déguiser ses sentimens : dans toutes les occasions qui se présentoient, il rendoit publiquement témoignage à sa foi, & il ne craignoit pas, même en présence du Prince, de faire voir le ridicule des faux dieux, & du culte qu'on leur rendoit. Une conduite si pleine de zèle, lui attira enfin l'indignation du Prince; mais un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une fête payenne, qui étoit celle du Dieu du Palais, on portoit l'idole en triomphe, & on la promenoit par toute la Ville. Paul étoit à la Salle des Gardes, lorsqu'elle y passa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, & chacun fit le *Namascaram*. (C'est la marque de vénération qui se donne dans une pareille occasion.) Paul, bien qu'on l'eût averti plusieurs fois, loin de donner ce signe de respect, fit voir au contraire par sa contenance, combien il méprisoit les Dieux que toute la Ville

adoroit. Le Prince en fut aussi-tôt informé, & Paul qui avoit tout à craindre de son ressentiment, ne balançoit pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il s'étoit préparé par la tribulation, & par ces premiers essais, aux fonctions de zèle, il quitta le service du Prince, pour servir un plus grand Maître, & se rendit à l'église, où il devint mon Catéchiste.

Peu de temps après la retraite de Paul, on célébra au Palais le mariage de *Vobalamma*; le dernier jour de la cérémonie, on sortit hors de la ville avec tout l'attirail de palanquins & de chevaux : Paul se rencontra par hasard sur la route. Dès que la Princesse l'aperçut, elle le fit approcher. Comme elle n'avoit consenti à son mariage, que dans l'espérance de recevoir aussi-tôt après le baptême, ainsi qu'on le lui avoit promis, à la vue de son prosélyte, elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit, & les bien-séances même de cette journée. « Me » voici, dit-elle, hors du Palais ; » l'occasion ne peut être plus favorable, » il faut que tu me mènes à l'Eglise, & » que le baptême termine cette cérémonie ». Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche ;

elle les pressa , elle les conjura , mais inutilement ; & la suite ne fit que trop voir que sa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bien-tôt au palais la promesse qu'on lui avoit faite , & chaque jour on éludoit sous divers prétextes ses représentations les plus vives. Enfin , ses parens se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avoit si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voie de la persuasion , ils la mirent à une épreuve très-délicate , dont on ne peut bien connoître la rigueur , à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme si elle eût mérité de déchouer du rang & des privilèges de sa caste ; on la fit manger à part , sur-tout aux jours de fêtes , aux repas de cérémonie ; & en d'autres occasions , où la parenté rendoit plus sensible la honte & la confusion dont on vouloit la couvrir. *Vobalamma* se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir ; elle témoigna même de la joie , de ce que par ce moyen on rendoit public son attachement à la loi Chrétienne.

Accoutumée par ces fortes d'épreuves , à fouler aux pieds le respect humain , elle employoit une partie de son temps à instruire les dames du palais des vérités

rités de la Religion. Mais il semble que Dieu ait voulu, ou punir ceux qui s'opposoient à son bonheur, ou hâter sa récompense, car il la retira de ce monde l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvoit, elle renouvela ses instances auprès de son époux, elle se jeta à ses pieds, & le conjura avec larmes d'envoyer quelqu'un à l'Eglise, afin qu'on vînt lui administrer le saint Baptême. Mais de si grands sentimens, & de si saints desirs dans cette Princesse, suppléerent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinoit de lui refuser, & elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien, dont S. Ambroïse fait l'éloge, d'être regardée comme Chrétienne avant le baptême, & d'entrer par la voie d'amour dans la société des élus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort, fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours; quelques dames du palais, ses parentes, ont reçu depuis le baptême avec leurs enfans, & toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre sainte Religion. Le Prince même a paru souhaiter qu'on bâtit une Eglise dans la Ville où il fait sa résidence.

Le Catéchiste Paul qui avoit la confiance de cette vertueuse Princeſſe , après avoir élevé une nouvelle Chrétienneté vers *Vavelipadou* au nord de *Ponganour* , vint demeurer dans l'Egliſe de *Ballapouram* , où il a eu bonne part aux événemens dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les *Dafferis* exciterent une rude perſécution contre les Chrétiens de cette contrée. Le champ du Seigneur frappé de ſtérilité , ne payoit que par des ronces & des épines , les travaux & les ſueurs des ouvriers Evangéliques , lorsque Dieu voulant manifester ſon empire ſur les cœurs , ſoumit à ſa Loi un Chef de ces *Dafferis* , & fit ſervir à ſa gloire le principal instrument de la perſécution. Les *Dafferis* ſont ſingulièrément dévoués à *Vichnou* , Divinité Indienne , dont ils ſe diſent les eſclaves. Dans le ſens de la gentilité qui me paroît le plus fondé ſur les Livres , & ſur l'idée des ſçavans , cette idole eſt le Dieu de la mer , les *Dafferis* ſont comme ſes tritons ; ils ont toujours une conque à la main , qui eſt une eſpèce de cor fait de coquille de mer , qu'ils enchaffent , & qu'ils ornent aſſez proprement. *Timaia* , c'eſt le nom du chef

des *Dasseris*, s'étoit distingué, comme Saul, dans le temps de la persécution, allant de maison en maison chercher les Chrétiens, pour les citer au *Gourou** du Prince. Il fut frappé tout-à-coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans; les Médecins, après avoir épuisé tous leurs remedes, la jugerent incurable : plusieurs même l'attribuerent à la magie & au sortilege, ce qui est assez commun dans ces terres infidelles. Un Chrétien de ses parens lui persuada d'aller chercher le salut de son ame, auprès de celui qui peut, quand il le veut, donner aussi la santé du corps. *Timaia* le crut; il livra ses idoles, & tous les nœuds magiques dont on l'avoit chargé, & alla demeurer dans la maison du Catéchiste, jusqu'à ce qu'il fût instruit. Son mal diminua à mesure que la foi entroit dans son cœur, & au bout de vingt jours il fut rétabli dans une santé parfaite.

Le bruit d'une guérison si surprenante, attira moins d'attention, que le renoncement qu'il venoit de faire à ces folles divinités. Ses parens en furent très-irrités. Son frere sur-tout, que des intérêts

(1) Pere spirituel.

temporels avoient aliéné de la loi , se déclara son ennemi. Il ameuta les *Dassers* , & fit arrêter le Catéchumene devant la Salle des Gardes : les *Dassers* s'attrouperent autour de lui , le chargerent d'injures , le menacerent de le traîner au Tribunal du *Gourou* , & tâcherent d'intéresser dans leur cause les Officiers & les Soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agissoit d'une affaire de religion , renvoyerent le soir même *Timaia* dans sa maison. Il vint droit à l'Eglise pour remercier Dieu de sa prompte délivrance , & le Missionnaire charmé du témoignage qu'il venoit de rendre publiquement à sa Foi , ne différa pas de le baptiser avec sa femme & ses enfans.

Son frere voulant s'attirer la protection des Gentils dans la poursuite du procès qu'il avoit intenté au Néophyte , prit le dessein de confondre la cause des dieux avec la sienne , & l'accusa d'avoir livré les Idoles. Cet article étoit délicat , & capable d'exciter un nouvel orage contre les Chrétiens ; mais comme le Néophyte , toujours ferme dans la confession de sa foi , éluda toutes les questions qui lui furent faites ; il porta seul tout le poids de la rage qu'ils

avoient dans le cœur , & qu'ils déchargèrent sur lui par toute sorte de mauvais traitemens & d'outrages. Le Missionnaire envoyoit de temps en temps quelqu'un de ses disciples pour le consoler & affermir son courage ; le Catéchiste y alla à son tour ; il étoit connu , & l'on vomit contre lui les plus grossières injures. Il les écouta d'un air froid & tranquille , sans faire paroître la moindre émotion. Lorsqu'ils eurent fini , « notre » Religion , dit le Catéchiste , nous apprend qu'il y a beaucoup de mérite » à souffrir pour le nom de Dieu les » affronts & les injures ; si quelqu'un de » vous vouloit bien continuer , ou du » moins répéter ce qu'on vient de me » dire , je lui promets une bonne récompense ». Cette réponse les surprit étrangement ; les uns en rirent , d'autres en témoignèrent leur admiration ; tous changerent de langage , & le renvoyèrent avec honneur.

Léon (c'est le nom que *Timaia* reçut au baptême) ne fut pas le seul qui honora l'Eglise de Jesus-Christ par la confession de sa foi : sa femme nommée Constance , ne marqua pas moins de fermeté. Elle se rendit plusieurs fois , avec ses enfans , auprès de son mari ,

pour animer sa constance & partager ses affronts. Ces choses se passoient à l'insçu du Prince aux portes de la ville, où, selon la méthode des premiers siècles, se rendent les jugemens, tantôt par maniere d'arbitrage, tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux Capitaines des portes, & des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la cabale y décide, & le meilleur appui de la Justice sont les clameurs & les présens.

Ainsi l'innocence étoit-elle opprimée & la Religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon, lorsque Dieu prit sa défense, & le délivra des mains de ses persécuteurs. *Bairé Gavoudou*, oncle du Prince, étant malade, fit appeller le Missionnaire pour recevoir sa bénédiction, la regardant comme un moyen de recouvrer la santé, qu'il attendoit inutilement de tous les remèdes. Ayant appris que le Pere s'approchoit de la ville, il envoya au-devant de lui des officiers de sa maison, & des soldats, pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le Missionnaire entra par la porte de la ville où se passoit la scene dont je viens de parler. Il tourna la tête, comme s'il eût

eu dessein de remarquer ceux qui y étoient assemblés, & continua sa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette cabale. Ils craignirent que le Missionnaire, qui prenoit le chemin du palais, n'allât porter ses plaintes au tribunal du Prince, & comme ils avoient à se reprocher l'irrégularité de leur procédé, ils se séparèrent à l'instant, & laissèrent toute liberté de se retirer au Néophyte, qu'ils avoient retenu deux jours & deux nuits.

La visite que le Missionnaire rendit au Prince, se passa avec toute la bien-séance convenable : on l'introduisit dans un salon, où le Prince s'étoit fait transporter. On le fit asseoir sur un tapis devant le Prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvoit souffrir d'autre situation. Le Missionnaire l'entretint d'abord d'un seul Dieu, de la rédemption des hommes, de la nécessité du salut ; & parce qu'on affuroit que le démon avoit part à sa maladie, il lui donna un Evangile de saint Jean, qu'il reçut avec respect, à dessein de le porter toujours sur lui. Les douleurs que souffroit le Prince, & l'empressement de ses officiers à le soulager, interrompoient souvent le discours ; c'est pourquoi le

Missionnaire, jugeant qu'il ne falloit pas rendre trop longue cette premiere visite, se leva pour prendre congé. Il fut conduit dans son retour avec la même suite qui l'avoit accompagné.

Le lendemain le Pere l'envoya visiter par un Catéchiste. Le Prince le reçut avec d'autant plus de bonté, qu'il se trouvoit beaucoup mieux : il lui dit que s'il recouvroit la santé, il viendrait en rendre hommage au Dieu que nous servons, & qu'il iroit l'adorer dans notre Eglise tous les huit jours. Peu de temps auparavant, un de ses domestiques qui s'étoit converti, lui ayant demandé la permission de quitter ce jour-là son travail pour assister à la Messe, il le lui permit de bonne grace, & ajouta qu'il n'avoit garde de s'opposer à une œuvre si sainte.

On n'avoit pas fait connoître au Missionnaire le danger où étoit le Prince, ni la cause de ses douleurs, qu'on ne regardoit pas comme mortelles; c'est pour cela qu'il s'étoit contenté de préparer les voies de sa conversion, dans la confiance, que par lui-même, ou par ses Catéchistes, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il n'en eut pas le temps, le troisieme jour le

Prince se trouva plus mal ; on lui donna tant de remèdes purgatifs , qu'il tomba dans l'agonie & perdit toute connoissance. Il n'avoit point chez lui d'idoles , & il commençoit à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas consommé , par sa miséricorde , ce que les hommes ont laissé imparfait , nous ne pouvons qu'adorer la profondeur de ses jugemens. La bénédiction de Dieu ne s'est point éloignée de sa maison ; car depuis sa mort , une famille entière de ses domestiques a reçu la grace du baptême.

Le Néophyte Léon ne jouit pas longtemps du calme où on l'avoit laissé. Des *Dasseris* s'étant unis à quelques-uns de ses parens , le déclarerent déchu de sa caste , épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reste de la caste n'adhéra point à ce jugement , loin de se rebuter , ils concerterent de nouveaux projets pour le perdre. Léon qui étoit exactement informé de tout ce qui se tramoit contre lui , prit le parti de céder , par un exil volontaire , une maison & des biens , qu'il craignoit de ne pas pouvoir allier avec son salut ; il se retira dans la principauté de *Ponganour* , où , quelques mois après , une mort chrétienne le mit en possession ,

comme il est à croire, de la récompense que méritoient ses souffrances & la fermeté de sa foi.

Après cette perte, Constance, femme du Néophyte, eut à soutenir de nouvelles épreuves. La ville de *Ponganour* fut détruite par les Mores; ainsi obligée de conduire ses enfans d'exil en exil, elle tomba dans une affreuse misère. Il n'eut tenu qu'à elle de la prévenir, ou d'y remédier, en se réunissant à ses parens; mais elle eut risqué sa foi, pour laquelle elle avoit mieux aimé tout perdre. Contente de sa pauvreté & de son indigence, pourvu qu'elle conservât ce précieux trésor, elle exhortoit sans cesse ses enfans à la persévérance, & mourut enfin dans son exil, après leur avoir fait promettre de ne jamais s'écarter de la voie qui avoit conduit leur pere au ciel, & qui devoit bientôt l'y conduire elle-même.

Le beau-frere de Léon avoit reçu avec lui le baptême. Un asthme habituel ne lui permettant plus de vaquer aux affaires temporelles, il se tenoit près de l'Eglise, où il assistoit tous les jours au saint sacrifice de la Messe. Après avoir passé une année dans tous les exercices de la piété chrétienne, une mort de

prédestiné couronna sa ferveur. Sa maladie s'étant beaucoup augmentée, il lui fallut retourner au village de *Candavaram*, où étoit son domicile. Quoiqu'il fût le seul Chrétien, tant de sa maison que de son village, il fit peindre des croix sur les murs de sa chambre, afin que de quelque côté qu'il jettât les yeux, il se rappellât les douleurs de la passion de Notre-Seigneur. C'est dans les plus saintes dispositions qu'il reçut les derniers Sacremens. Le Catéchiste ne pouvant pas toujours être auprès de lui, il avoit chargé ceux de sa maison de lui dire de temps en temps: Souvenez-vous de Jesus-Christ; & lorsqu'il eut perdu connoissance, ces seules paroles suffisoient pour rappeler sa raison.

Bien des gens ont peine à croire en Europe les maléfices, les sortilèges, les possessions, & tout ce qui est du ressort de la magie: une année passée au milieu de ces Nations idolâtres, les auroit bientôt persuadés. Il y a des vérités qui ne sont pas moins à la portée du peuple que des sçavans, & il est encore plus difficile de croire, que des événemens capables de réduire les plus grands ennemis de la foi, soient dans ceux qui les

éprouvent de pure imagination, ou foiblesse d'esprit.

Dans une caste, où il n'y avoit jamais eu de Chrétiens, & où les femmes se distinguent par leur retenue & leur modestie, une d'entre elles a été appelée à la foi avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumière, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parens. Celui-ci pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la magie & aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies dont la longueur & les symptômes font conclure constamment aux Médecins Indiens qu'elle n'est pas naturelle, & que le seul remède qu'on y puisse apporter, est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeler un Brame; car vous sçavez, mon Révérend Pere, que les Brames ne sont pas moins les dépositaires & les interprètes de la Magie que de la Loi. L'*Adarvanam*, qui est le quatrième *Vedam*, enseigne le secret de mettre en œuvre la magie & de la dissiper, ce qui s'appelle le sacrifice de mort,

le sacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame, pour avoir employé ce sacrifice contre une personne de grande autorité. Il avoit manqué apparemment à quelqu'une des paroles & des cérémonies prescrites ; car alors le démon en fait, dit-on, porter la peine au Sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva il y a vingt-cinq ans, lorsque *Ballapouram* fut assiégée par l'armée de *Maïssour*. Un Brame crut rompre par la vertu magique l'entreprise de l'ennemi, & rendre sa patrie victorieuse. Il se retira durant le siège à *Gouribonda*, ville voisine, & dans le temps qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées par l'*Adarvanam*, le démon le saisit & le tua sur l'heure. Ceux qui l'avoient aidé dans le sacrifice eurent le même sort. Je parlois de ce fait, comme par maniere de doute, à un Brame qui a ses biens à *Gouribonda*, il me nomma aussitôt le Sacrificateur, & me raconta les autres circonstances de cet événement.

Pardonnez-moi cette digression, mon Révérend Pere, je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avoit appelé, après ses invocations ordinaires, aperçut une fente en forme de ziczac sur la muraille. Aussi-tôt, comme s'il

eût été faisi d'une espece d'enthousiasme, « j'ai découvert, dit-il, la cause » des maux que vous souffrez. *Chao-* » *houdou*, le dieu des serpens, s'est logé » dans ce mur pour vous visiter : ne » vous étonnez pas s'il trouble votre » repos, quels honneurs lui avez-vous » rendu? Dressez au pied du mur un » petit autel, & brûlez-y tous les jours » de l'encens ». Elle le fit ; mais au lieu d'un démon qui l'agitoit, elle se vit tourmentée d'une légion entiere. Elle eut recours encore une fois aux formules magiques, & fit appeller un autre enchanteur, qui ne réussit pas mieux que le premier. Le démon présentoit toutes les nuits à son imagination troublée les plus effrayantes scenes, dont le tourment la desséchoit, & l'épuisoit à un point qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Il y avoit six mois qu'elle languissoit, lorsqu'elle s'adressa au Missionnaire. On n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la Foi Chrétienne, & dès le jour même elle se fit instruire. Ce qui persuade que c'étoit une véritable possession, c'est que de temps en temps son visage changeoit prodigieusement de couleur, & que d'autre fois elle avoit les plus violens saisissemens,

qui suspendoient toute fonction de ses sens, sans cependant lui ôter la connoissance. C'est dans ces symptômes, où l'on craignoit pour sa vie, que le Missionnaire l'ayant fait transporter à l'église, lui administra le saint Baptême. Quoiqu'elle fût assise, elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes, jusqu'aux paroles de l'exorcisme que ses yeux s'éclaircirent, & que ses forces revinrent. Elle s'aida elle-même pour le reste de la cérémonie; & lorsque le Missionnaire sortit de l'Eglise, elle s'avança pour lui dire qu'elle se portoit fort bien. La suite confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné) se montra à tous ceux qui avoient été témoins de ses souffrances, & ne ressentit plus la moindre atteinte de son mal. Son mari & sa fille en furent si frappés, qu'ils embrassèrent la Foi.

Parmi les Dieux du pays, il y en a un d'une espece singuliere, qui tortille au sommet de la tête quatre ou cinq flocons de cheveux en maniere de corde, & se fait adorer sous le nom de *Gourounadoudou*. La crainte de l'irriter lui fait rendre les mêmes honneurs qu'aux autres Dieux. Un jeune homme, d'une

caste distinguée dans cet Etat , parce que c'est celle du Prince de *Ballapouram* , se mit au-dessus de cette crainte , & se fit couper deux ou trois fois ces flocons de cheveux , sans pourtant pouvoir les empêcher de se dresser de nouveau. Le démon voulut sans doute punir le jeune homme du mépris qu'il avoit marqué. Il tomba dans une foiblesse extrême , & son esprit baissoit considérablement chaque jour ; mais il n'eut pas plutôt demandé & reçu le baptême , qu'il recouvra les forces du corps & toute la vigueur de son esprit , & ses cheveux qu'on coupa de nouveau en présence du Missionnaire , ont toujours cru dans leur ordre naturel. Cet événement , joint à la conduite chrétienne & édifiante que le Néophyte a tenu depuis ce temps-là , a fait une grande impression dans tout son village.

Un autre Gentil qui est au service du Prince , & dont la caste n'a jamais donné de Chrétiens , amena sa femme à l'église : il attribuoit au démon une maladie qui la tourmentoit depuis plusieurs années. Elle étoit sujette à des mouvemens convulsifs de tout le corps , avec d'affreuses contorsions de bras , où il n'y avoit rien de naturel. L'eau bénite que lui

jetta le Missionnaire, l'eut à peine touchée, qu'elle tomba dans une convulsion des plus violentes. Mais ce fut la dernière qu'elle éprouva, & elle recouvra en peu de temps la santé qu'elle avoit perdue depuis six ans. Elle, son mari & deux enfans adoptifs demanderent & reçurent le baptême.

Depuis environ deux ans, plusieurs *Lingnistes* ont renoncé à leur infame idole, & ont embrassé la Foi. C'est de toutes les castes, celle qui est la plus éloignée de la Religion Chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une idole, qui est le signe caractéristique de la caste, & qu'on doit toujours porter sur soi. Un Orfèvre considéré dans cette caste, parce qu'il avoit la surintendance des ouvrages du palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de si violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes, que son amitié & son propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'église du vrai Dieu. Elle se fit instruire avec sa fille des vérités de la Foi, elles jetterent l'une & l'autre le *Lingan*, & le temps d'épreuves étant expiré, elles furent admises au baptême.

Pour ce qui est du mari, ses accès devinrent beaucoup moins fréquens & moins violens, il se trouva tranquille pendant d'assez longs intervalles, pour qu'on pût l'instruire; il écoutoit volontiers la lecture qu'on lui faisoit des livres qui traitent de la Religion; il recevoit, avec les civilités ordinaires, le Missionnaire, & ceux qui venoient le visiter de sa part. Enfin, sa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avoit donné autant de temps & de liberté d'esprit qu'il en falloit pour connoître la vérité, & se mettre en état de recevoir le baptême: grace plus utile pour lui que la santé, & même d'autant plus précieuse, qu'il risquoit moins de la perdre.

Cependant les nouvelles Chrétiennes furent bientôt exposées à la tentation, elles eurent à effuyer les plus durs reproches du *Gourou* Linganiste, & à soutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler, & les engager à reprendre le *Lingan*. Mais la fermeté de ces ferventes Néophytes le déconcerta, & le réduisit enfin au silence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation, si elles eussent paru tant soit peu foibles dans la Foi, au lieu que par

cette profession publique qu'elles en ont faite avec tant de courage, elles se sont procuré une paix profonde, que le *Gourou* n'osera plus troubler.

Je pourrois vous rapporter, mon Révérend Pere, un grand nombre d'exemples semblables de la fermeté de nos Néophytes, mais les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à *Ballapouram* pratiquoit depuis plusieurs années la loi Chrétienne au milieu de la Gentilité : elle s'en étoit fait instruire par les nouveaux Fideles, avec qui elle avoit eu de fréquentes conversations, & elle avoit trouvé le secret, sans déplaire à son mari, de ne participer ni au culte qu'on rendoit dans sa famille aux faux Dieux, ni aux idolâtries. Cependant elle tenoit sa conversion secrète, & différoit à recevoir le baptême, jusqu'à ce qu'elle eût marié son fils aîné. Les difficultés que font toujours naître des parens Infideles, l'obligeoit de garder avec eux certains ménagemens. Mais son habileté & son zèle lui firent abréger ce terme. Dieu lui inspira de travailler à la conversion de quelques-uns de ses parens : elle se donna tant de

mouvemens pour y réussir, que le Missionnaire la propoſoit ſouvent pour modèle à ſes Catéchistes. Après avoir fait adminiſtrer le baptême à quatre d'entre eux, elle ſe crut ſuffiſamment appuyée, & le reçut à ſon tour à l'inſçu de ſon mari, & avec un de ſes enfans, auquel elle procura la même grace. On lui donna le nom de Marguerite.

Peu après qu'elle eut été baptiſée, un de ſes freres étant tombé dangereuſement malade, elle ſçut, nonobſtant la défiance & les précautions de ſes parens Idolâtres, introduire pluſieurs fois dans ſa maiſon un Catéchiste, qui, après l'avoir diſpoſé au baptême, le lui adminiſtra avant ſa mort. Son mari en fut inſtruit, & il ſe douta qu'elle avoit embrasſé la Religion Chrétienne. Dans la crainte que cette démarche de ſa femme, ſi elle étoit véritable, ne lui attirât diverſes contradictions de la part de ſes parens Idolâtres, il voulut ſ'en aſſurer; & pour cela, auſſi-tôt après les obſèques de leur frere, il lui ordonna de l'accompagner à la fuite des Gentils chez un Prêtre des idoles. Celui-ci leur diſtribua des fleurs offertes au démon: Marguerite, à qui il en préſenta comme aux autres, les refuſa conſtamment. Son

mari qui l'observoit, dissimula son mécontentement jusqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'après de vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avoit fait en pleine assemblée, il lui déclara qu'il ne pouvoit y avoir dans sa maison un Dieu pour sa femme & un autre Dieu pour lui. « Il est » aisé de nous mettre d'accord, répon- » dit Marguerite, allez-vous-en à l'église » des Chrétiens comme moi, & nous » n'aurons plus qu'un même Dieu, qui » est le seul véritable. Tu veux encore » me séduire, repliqua le mari, mais il » n'en sera pas ainsi; car il faut abso- » lument que tu quittes une voie que » le monde réproûve, & qui ne me » convient pas. C'est à quoi je ne con- » sentirai jamais, répondit Marguerite ». A ces paroles, le mari transporté de fureur, tire son sabre & la menace de lui trancher la tête. Marguerite, se mettant à genoux, lui dit qu'il étoit le maître, & qu'il pouvoit frapper. Deux Chrétiens du voisinage ayant accouru au bruit, se mirent en devoir de l'arrêter. « Hé! de quoi vous embarrassez- » vous, leur dit Marguerite, que ne » le laissez-vous faire? » Le mari ne passa pas outre, & il lui eût été difficile de

ne pas se laisser fléchir à tant de douceur & de modération ; il eut même honte de son emportement ; & prenant un ton radouci , « quelque chose que » j'aie pu faire , lui dit-il , en as-tu été » tant soit peu ébranlée ? Comment » veux-tu que nous vivions ensemble ? » tu peux te retirer à l'église des Chrétiens que tu as indignement préférée à ta famille. Quand vous m'avez reçu chez-vous , répondit Marguerite , vous avez assemblé les parens ; qu'ils soient témoins de notre séparation , comme ils l'ont été de notre alliance ; déclarez-moi Chrétienne en leur présence , & que ce soit à ce titre que vous me renvoyiez , alors j'irai me loger auprès de l'église : jusques-là , je regarde vos discours , comme tant d'autres que vous ont fait tenir certaines querelles domestiques , que je suis accoutumée à vous pardonner ».

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de tout cet entretien au Missionnaire. Par cette épreuve , soutenue avec tant de fermeté , elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagemens , & de faire une profession ouverte de sa foi , qu'elle avoit tenue renfermée pendant quelque-temps dans

son cœur. Vous sçavez, mon Révérend Pere, que dans les premiers siècles de l'Eglise, souvent la seule présence des Chrétiens rendoit muets les oracles; c'est ce qui est arrivé à notre Néophyte : un jour qu'on consultoit les interprètes du démon, qui sont les oracles des Indiens, elle étoit assise à un coin de la chambre : l'interprète ne la connoissoit pas, encore moins sçavoit-il qu'elle fût Chrétienne : cet Interprète, ou plutôt le Démon par sa bouche, dit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer tant qu'elle seroit présente, & ordonna qu'on la fît retirer.

Il arrive dans l'Inde, ce qui arrivoit aux premiers temps de l'Eglise naissante, que l'Esprit de Dieu se communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du siècle. Les Armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde, pour lever le tribut, ont parmi eux une chrétienté nombreuse & édifiante, qui donne lieu à beaucoup de conversions & de baptêmes. Il y a dans chaque armée un nombre considérable de familles Chrétiennes. Ces bons Néophytes se sont choisi un Chef qui leur tient lieu de Catéchiste. Tous les Dimanches ils ornent une vaste tente en

forme d'Eglise : les Chrétiens s'y assemblent pour réciter les instructions & faire leurs prières , & ils s'en acquittent avec tant d'affiduité & de zèle , que le Missionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'ils imposoient à ceux qui manquoient une seule fois de s'y trouver.

Un Officier Maratte ayant été délivré du démon par un reliquaire , qu'un Chrétien lui avoit fait mettre au col , a conservé depuis tant de vénération pour cette église ambulante , qu'aux fêtes considérables il fait des offrandes d'encens , & d'huile pour le luminaire ; & comme les Loix du Pays ne lui permettent pas d'entrer dans les tentes du peuple d'un rang si inférieur , il se tient à quelque distance vis-à-vis la tente , jusqu'à ce que les prières soient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifiants de nos Néophytes , que j'ai choisi entre plusieurs autres semblables , je dois vous entretenir des nouvelles Eglises que nous élevons dans ces terres idolâtres. Il y a sept ou huit ans que nous en avons bâti une assez belle à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrain , le Pere Gargam qui
avoit

avoit entrepris ce saint édifice , trouva matière à exercer sa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il eut à effuyer de délais , de variations , de froideurs , & de rebuts du côté du Palais. Il vint à bout de tout par sa douceur & par sa persévérance.

Un jour que le Prince sortit pour la promenade , le Pere l'attendit à son retour , & lui présenta sa supplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire ; mais le Missionnaire , qui avoit pris le parti de ne pas le quitter , qu'il n'en eût reçu une réponse positive , marcha toujours à ses côtés. Enfin , après avoir passé beaucoup de temps à visiter ses écuries , il entra enfin dans la salle d'audience , où il fit asseoir honorablement le Missionnaire , & lui fit faire diverses questions par un Brame. Il est à croire que ses réponses satisfirent le Prince , car la concession du terrain fut le fruit de cette conversation , & des Officiers furent envoyés à l'heure même , pour marquer l'emplacement de l'Eglise.

A peine eut-on commencé l'édifice , que le Prince rendit visite au Missionnaire. Il n'avoit encore pour logement qu'une misérable cabane faite de feuillages. » Je suis confus , dit-il au Prince ,

» de vous recevoir dans un lieu si peu
» convenable. S'il est convenable pour
» vous, répondit poliment le Prince,
» il l'est aussi pour moi ». Il demanda
ensuite ce que représentoit une image
qu'il apperçut ; quand on lui eut dit que
c'étoit l'image de la Sainte Vierge, il
s'inclina aussitôt, & lui donna des mar-
ques d'une profonde vénération.

Dès ce jour-là même, il prit de l'af-
fection pour le Missionnaire, & pour la
nouvelle Eglise qui étoit son ouvrage.
Il venoit deux ou trois fois chaque mois,
& quelque fois plus souvent, visiter le
Pere ; il prenoit plaisir à lui entendre
parler de la Religion, pour laquelle il
paroissoit plein d'estime & de respect. On
avoit tout à espérer de la pénétration
de son esprit, & de la droiture de son
cœur. Mais ce furent ces qualités-là
mêmes qui abrégèrent ses jours ; car
quelque-temps après il fut empoisonné
par des Brames, dont il éclaircit de
trop près la conduite. On ignore dans
quels sentimens il mourut ; il en avoit
assez appris pour fixer sa croyance, &
tourner son cœur vers celui dont il ve-
noit d'admettre la Loi sainte dans ses
terres. Ce Prince dont on connoissoit
les lumières & l'expérience, gouver-

noit absolument ce petit Etat , quoique son frere en fût alors , comme il l'est encore maintenant , le véritable Seigneur.

Pendant trois ou quatre ans , cette nouvelle Chrétienté devint florissante sous la protection de l'un & l'autre Prince , & elle s'augmentoît de jour en jour par les bénédictions que Dieu répandoit sur la prédication Evangélique. Mais les nouveaux établissemens ne sont pas long-temps tranquilles , & le démon suscite toujours quelque orage. Il profita d'un temps de guerre pour ruiner notre Eglise. Les Mores ayant formé le Siège de *Vencatiguiry* , le Prince qui se vit attaqué du côté où est l'Eglise , envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou* , beau-frere du Prince , & *Rangapa Naioudou* , frere du Prince Cangondy , que des divisions de famille avoient obligé de se retirer à *Vencatiguiry* , voulurent être de ce détachement , afin de satisfaire la haine secrete qu'ils portoient au Christianisme. Ils allerent bien au-delà des ordres du Prince ; car ils abattirent les toits de l'Eglise & de la maison , renverserent une partie des

murs, pillèrent ce qui étoit à leur bien-
séance, & brûlèrent tout le reste.

Dieu vengea bientôt les intérêts de
son Eglise ainsi profanée & détruite. Il
commença par le Prince : sa Ville fut
pareillement détruite, & il ne put con-
server sa citadelle, qu'en payant un tri-
but excessif. Les deux chefs qui l'avoient
saccagée, & tous ceux qui avoient con-
tribué à sa ruine, furent punis d'une
maniere encore plus éclatante, ainsi que
je le dirai bientôt.

Quand l'armée des Mores se fut reti-
rée, nous sollicitâmes souvent, & tou-
jours inutilement, le rétablissement de
notre Eglise : enfin on nous proposa un
autre terrain au voisinage de la Cita-
delle. Cet emplacement nous mettoit à
couvert des inconvéniens de la guerre,
mais il nous exposoit trop à la vue des
remparts, & rendoit inutiles les pre-
mieres dépenses que nous avions faites ;
d'ailleurs, au travers de toutes les diffi-
cultés qu'on nous faisoit, nous apper-
çûmes des vues intéressées, qui nous
empêcherent de l'accepter. Il fallut donc
attendre un temps plus favorable. Au
bout de deux ans, le Missionnaire ayant
fait présenter au Prince un type d'é-
clipse, on lui accorda la permission de

bâtiſſon Eglife dans le premier emplacement où elle étoit avant ſa deſtruction.

Peu de jours après que le Prince eut accordé ce même emplacement, il vint rendre viſite au Miſſionnaire dans ſon Eglife ; toute ruinée qu'elle étoit. Il avoit à ſa ſuite un grand nombre d'Officiers & de Brames : ceux-là ne ſont d'ordinaire que de ſimples auditeurs , au lieu que ceux-ci, par les queſtions qu'ils font, ou par leurs réponſes aux queſtions qu'on leur fait , donnent plus de lieu à la diſpute , & plus de facilité à l'inſtruction.

Depuis que leur *Vedam* , qui contient leurs livres ſacrés , eſt entre nos mains , nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui ruinent l'idolâtrie ; car l'unité de Dieu , les caractères du vrai Dieu , le ſalut & la réprobation , ſont dans le *Vedam* ; mais les vérités qui ſe trouvent dans ce livre, n'y ſont répandues que comme des paillettes d'or ſur des monceaux de fable , car du reſte on y trouve le principe de toutes les ſectes Indiennes , & peut-être le détail de toutes les erreurs qui ſont leur corps de doctrine.

La méthode que nous obſervons en diſputant avec les Brames , eſt de les faire convenir d'abord de certains prin-

cipes que le raisonnement a répandit dans leur Philosophie ; & par les conséquences que nous en tirons , nous leur démontrons sans peine la fausseté des opinions qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent , sur-tout dans une dispute publique , se refuser à des raisons puisées dans leurs sciences mêmes , & beaucoup moins à la démonstration qui s'ensuit , lorsqu'on leur prouve par les textes mêmes du *Vedam* , que les erreurs qu'ils viennent de rejeter font partie de leur Loi.

Une autre voie des controverses , est d'établir la vérité & l'unité de Dieu , par les définitions ou propositions tirées du *Vedam*. Comme ce livre est parmi eux de la plus grande autorité , ils ne manquent pas de les admettre ; après quoi la pluralité des dieux ne coûte rien à réfuter. Que s'ils répliquent que cette pluralité , ce qui est vrai , se trouve dans le *Vedam* , on en conclut la contradiction manifeste de leur Loi , qui ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce Prince nous écoutoit volontiers , & ne se lassoit point de nous faire des questions intéressantes sur la Religion. Il nous eut donné lieu d'espérer sa conversion , si les Princes de l'Inde n'étoient ,

par bien des raisons, trop éloignés du Royaume de Dieu, pour se rendre sitôt à la vérité. Il est toujours & utile pour eux de la leur annoncer, & glorieux à l'Evangile de triompher de l'idolâtrie devant ses plus zélés défenseurs & ses plus fermes appuis.

Le Missionnaire ne songea plus qu'à réparer son Eglise & son logement, mais la difficulté étoit de trouver du bois pour en fabriquer les toits, car le pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame & deux Catéchistes au Prince du *Drougam*, dont *Vencatiguiry* est un démembrement, pour lui demander la permission d'en couper dans ses forêts. Ce Prince, qui, pour le distinguer des cadets, dont *Vencatiguiry* fait la portion héréditaire, est appelé le Grand Prince, reçut avec bonté les envoyés du Missionnaire, & leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite en détail de la doctrine Chrétienne; c'est la première fois que la Loi de Dieu a été annoncée à cette Cour, où l'on continue de nous témoigner de l'affection. Depuis ce temps-là ce Prince a voulu être instruit par le Catéchiste de plusieurs usages des Chrétiens, & a fait prier le Missionnaire de venir donner sa bénédiction à son palais

& à sa famille ; c'est dans ces termes qu'il l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux principaux instrumens, dont le démon s'étoit servi pour la destruction de notre Eglise. Leur crime ne fut pas long-temps impuni. Il paroît que Dieu livra *Gopala Naioudou* à un sens réprouvé : il s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince, & il fit faire secrètement des fers pour l'enchaîner, aussi-tôt qu'il l'auroit en sa puissance. Il croyoit déjà toucher au moment où il seroit maître de sa personne & de son Etat ; car ayant rencontré un Catéchiste, il lui parla en des termes menaçans, comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le Prince informé de ses menées secrètes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il avoit fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice, mais toute sa famille fut emprisonnée, & ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtiment ; un de leurs chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même ; les autres furent condamnés à une grosse amende, & après l'avoir payée ils s'exilèrent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frere du Prince

de Cangondi , avoit déjà éprouvé un sort plus funeste. La haine qu'il portoit au Christianisme étoit héréditaire dans sa famille ; il en donna encore des marques peu de jours avant son malheur. Ayant fait venir un pauvre Chrétien aveugle , il le pressa de renoncer à la Religion Chrétienne , dont il parla dans les termes les plus méprisans , & en vomissant d'affreux blasphêmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avoit de vraie Religion que celle qu'il avoit embrassée , ni de véritable Dieu que le Dieu des Chrétiens ; que leurs *Gouroux* en étoient les Ambassadeurs ; que pour lui , il avoit trouvé le chemin du Ciel , & qu'il ne l'abandonneroit jamais. Ce Seigneur irrité d'avoir eu si peu de pouvoir sur l'esprit d'un pauvre mendiant , & ne croyant pas qu'il fût de la bienséance de le maltraiter , se fit un jeu encore moins décent du triste état de son aveuglement ; au lieu de le laisser retourner dans la ville , par le chemin qu'il avoit coutume de tenir , & où il se conduisoit par habitude ; il lui indiqua un faux chemin , qui l'engagea parmi les chevaux du Palais , & il se fit un divertissement barbare de l'embarras où se trouva ce malheureux.

Peu de jours après il alla voir un de ses parens à *Cadapa Nattam*, citadelle des Mores, limitrophe de *Vencatiguiry*. C'est-là que Dieu le conduisoit pour l'envelopper dans le massacre que je vais rapporter. Le Prince de *Ponganour* étoit toujours en guerre avec ses voisins; après avoir pillé plusieurs bourgades, & surpris une citadelle du *Nabab de Colalam*, il tomba sur *Cadapa Nattam*, qui dépend du *Nabab Darcatte* le plus puissant de ces quartiers de l'Inde. Il vouloit tirer vengeance d'un Maratte qui étoit au service du Prince son pere, & qui, après avoir livré aux Mores la principale forteresse de son Etat, s'étoit retiré dans cette citadelle.

Les troupes de *Ponganour* furent d'abord repoussées avec perte, mais elles revinrent à la charge avec tant de furie, qu'elles prirent la ville cette nuit-là même, & le lendemain la citadelle. Les prisonniers de conséquence, parmi lesquels se trouva *Rangapa Naioudou*, furent conduits à *Gondougallou*, place frontiere, où le Prince étoit resté. Le Maratte, qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fiere, & répondit en des termes arrogans. Le Prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du ca-

d'avre en lui insultant, & en le foulant aux pieds.

On fit avancer ensuite *Rangapa Naioudou* : « Quel sujet vous ai-je donné de vous plaindre de moi, lui dit le Prince ? » Et en effet, ils n'avoient jamais eu de guerre ensemble, & si Dieu ne l'avoit pas déjà condamné, on ne voit pas pourquoi il fut exclu de la grace qu'un Brame sçut obtenir. Le Gouverneur de *Cadapa Nattam* avoit été blessé dans l'action, il fut amené à son tour avec son fils qui n'avoit que dix ans. Il conjura le Prince de se contenter de la mort du pere, & d'épargner le fils, qui étoit dans un âge si tendre. Le Prince fut inexorable, & le fils fut massacré aux yeux de son pere. Enfin, trente-sept personnes, distinguées par leur naissance ou par leurs emplois, périrent de la sorte : on voulut que le Gouverneur fût témoin de cette tragique scène, & il ne fut décapité que le dernier.

Le Prince fit apporter toutes ces têtes, sur lesquelles, en se moquant, il jetta des fleurs comme par maniere de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenses de l'éléphant sur

lequel il faisoit son entrée, tandis que ceux qui le précédoient, par un jeu également cruel, jettoient les autres têtes en l'air, & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la salle des gardes, & on les suspendit le lendemain près de la ville entre deux colonnes.

Il en coûta cher au Prince pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colere. L'armée des Mores, promptement rassemblée, & les Princes tributaires réunis, ayant formé un corps d'armée considérable, entrèrent dans le pays de *Ponganour*. Le Prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite, avant que de partir, il fit tenailler celui dont les conseils l'avoient précipité dans ce malheur, & il gagna sa principale forteresse dans les montagnes; mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos sur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quelque temps, & le mit ensuite aux fers, où il est encore.

Cependant la ville de *Ponganour* fut prise après quelques jours de résistance.

Le Palais du Prince fut détruit, la ville brûlée, & les murs renversés. Nous eûmes part à la défolation commune, & notre Eglise ne fut pas épargnée. Les Mores, après avoir mis la Principauté sur la tête d'un enfant du Prince, & avoir établi le Brame *Sommappa* pour général de l'Etat, donnerent la paix à tout le pays, & se retirèrent.

Le Missionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, visiter la Chrétienté de *Ponganour*, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un Chrétien la plus propre à servir d'Eglise, & il fit proposer une entrevue au Brame administrateur. Celui-ci fit l'honneur au Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On s'entretint d'abord de sciences, & ensuite de Religion. On convint assez de l'unité de Dieu, & *Sommappa* ajouta ce que disent communément les Brames, *Kechavova, Chivova*. C'est *Kechavoudou* ou *Chivoudou*. Le premier est un nom de *Vichnou*, le second de *Roudroudou*. « En voilà deux, reprit » le Pere; depuis tant de temps que » vos Docteurs disputent ou lisent des » livres, n'ont-ils pu décider encore » lequel des deux est le vrai Dieu? Si

» la chose vous est si obscure , ne pou-
» vez-vous pas dire : j'ignore *Vichnou* ,
» & je ne sçai quel est *Chivoudou* , mais
» je reconnois un Dieu créateur. Quand
» on est né dans une secte , la préven-
» tion aveugle si fort , qu'on n'examine
» pas même les termes ; car ce *Kecha-*
» *voudou* , que vous avez nommé le pre-
» mier , signifie le *Chevelu* , & rien de
» plus. Est-il bien vrai , demanda le
» Brame , que le sens de ce terme soit
» celui que vous dites ? Oui , répliqua
» le Pere , je l'ai lu dans vos livres les
» plus autorisés : *Kechaha* , cheveux ;
» *Kechikan* , chevelure ; *Kechavoudou* ,
» le chevelu. Si vous lui donnez des
» cheveux vous lui ôtez la nature
» divine , qui est pur esprit , comme
» vous en convenez vous-même par
» les termes de *Niranjana* , *Niracara* ,
» *Akaiaga* , &c. , c'est-à-dire , qui est
» sans membres , sans figure , sans corps » .
A la fin de cet entretien , le Pere de-
manda un terrain dans l'enceinte de la
ville , pour y bâtir une maison , & le
Brame le lui accorda.

Cette maison fut bientôt construite ;
& ne tarda pas à enfanter de nouveaux
Chrétiens. Il y a parmi ces Néophytes
une famille , dont l'aîné , toujours atta-
ché à ses Idoles , est Capitaine. Le reste

de la famille, qui habite une maison séparée, a connu & embrassé la vérité. Ils n'eurent pas plutôt reçu le baptême, que leur foi fut éprouvée. *Bali Naiondou*, leur aîné, dont ils dépendent par les loix du sang & du service, fit un repas à l'honneur de ses ancêtres, lequel, parmi les Gentils, est toujours précédé de cérémonies superstitieuses, & y invita ses freres. L'un lui fit réponse que sa Religion ne lui permettoit pas de participer aux cérémonies des Gentils; un autre lui déclara que si l'on s'abstenoit de telle & telle cérémonie, il s'y trouveroit, sinon qu'il étoit inutile de lui en parler. Tous refuserent ainsi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille se tira d'une épreuve encore plus délicate. Le Brame administrateur, suivi d'une partie des troupes, étant allé visiter une des places de guerre, leur fit donner à dîner. Le jeune prosélyte s'aperçut que les mets étoient déposés aux pieds de l'Idole. Comme on le pressoit de s'asseoir, il répondit qu'il jeûnoit ce jour-là, & il jeûna en effet, car il ne fit qu'une collation, ce qui est le jeûne de l'Inde. Lorsqu'il fut de retour à son poste, le Capitaine ameuta contre lui quelques

foldats , sur ce qu'il avoit quitté le culte des Dieux , pour embrasser une Religion qui leur est entièrement opposée. L'un d'eux l'ayant menacé de l'épée. « En toute occasion , répondit-il , je » sçaurois bien me défendre , mais » une mort soufferte en témoignage de » ma foi , est trop précieuse pour la re- » fuser ».

Quelques jours ensuite le Brame *Sommappa* honora le Missionnaire d'une seconde visite ; il étoit accompagné de douze Brames , & de près de cent personnes. Il fit tomber lui-même le discours sur la Religion , & pendant une bonne heure que dura l'entretien , on traita plusieurs matieres importantes , & toujours à l'avantage de la Loi Chrétienne. Un de leurs systêmes est que l'ame est universelle , & ils supposent qu'elle est la même dans tous les corps , selon cet axiome tiré de leur Théologie : *Charivam binnam paramatmamekâm* , c'est-à-dire , que le corps est différent , & que l'ame est une. Ils expliquent , selon ce systême , la différence de l'homme d'esprit & de l'idiot , du sçavant & de l'ignorant , par la comparaison d'un bon & d'un mauvais miroir : l'objet , quoique toujours le même , est représenté

nettement dans l'un, & confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet, elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis : » ne tenez-vous pas, dit le Pere, » un Paradis & un Enfer, l'un qui est la » récompense des Justes, & l'autre qui » est la prison des Pécheurs ? Ils convinrent de cet article. Voilà donc deux hommes, reprit le Pere, un Juste & un Pécheur qui meurent en même-temps ; le corps est réduit en cendres ; comment l'ame, si elle est une dans les deux, peut-elle en même temps avoir le Paradis & l'Enfer pour son partage ? Seroit-ce que vous reconnoissez après la mort une division dans l'ame universelle ? Le Brame *Sommappa* répéta ce raisonnement, pour en faire sentir la force à l'assemblée ; il ne laissa pas de faire une instance : » Il y en a qui tiennent, dit-il, qu'il n'y a pas d'autre Enfer, ni d'autre Paradis, que la douleur & la joie qu'on éprouve dans le monde. Sans m'arrêter, répondit le Missionnaire, à un sentiment qui sappe le fondement de toute Religion, vous ne pouvez pas le tenir, vous autres Brames, puisque le contraire se trouve formellement dans le

» *Vedam*, où il est dit : si vous me par-
» donnez mes péchés, j'irai prendre
» possession de la gloire : & ailleurs, en
» parlant de ceux qui ont tout aban-
» donné pour se consacrer à Dieu, ceux-
» là, dit-il, vont au Paradis de *Brama*
» pour y jouir de l'immortalité. Vous
» supposez donc un lieu hors de ce
» monde, où les Justes reçoivent la ré-
» compense de la vertu ». Le Brame ne
répliqua rien, & après quelques honnê-
tetés il se retira.

La nouvelle Chrétienté de *Boucca-
pouram* s'est fort accrue depuis deux
ans, & entr'autres elle s'est augmentée
de la famille des *Reddis Tommavarou*,
qui sont en partie fondateurs de l'Eglise
de *Madiggoubba*. Il y a plusieurs années
que le Chef de cette famille étant vio-
lemment tourmenté du démon, fut en-
tièrement guéri aussi-tôt qu'il eut reçu
le baptême, que le Pere le Gac lui ad-
ministra; cependant il ne survécut pas
long-temps à cette grace. Quoiqu'une
mort si prompte soit une épreuve dans
l'Inde pour des Prosélytes, ils n'en fu-
rent pas moins attachés à la foi. Depuis
ce temps-là, cette famille s'est aug-
mentée jusqu'à près de deux cens per-
sonnes, & est devenue extrêmement

riche. On y conserve encore l'usage que nous inspirons aux Chrétiens, sçavoir, de ne consentir au mariage de leurs filles, qu'à condition que leurs gendres se fassent Chrétiens, comme aussi de faire baptiser les filles des Gentils, qui entrent dans leur maison. Leur fidélité à observer cet usage, leur a attiré diverses persécutions qu'ils ont surmonté par leur fermeté.

Ces *Reddis*, dont je parle, demouroient à *Alomourou*, qui est de la dépendance d'*Anantapouram*; on les défera aux Marattes, comme étant puissamment riches. *Madou Raioudou*, Brame Maratte, qui étoit à la tête d'un camp volant, alla assiéger la ville; les *Reddis* qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du Prince, dont le gouvernement étoit foible, prirent le parti de se défendre, & faisant des habitans autant de soldats, ils soutinrent le siège pendant trois mois: durant ce temps-là il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur armée. Cependant le Chef des *Reddis* Chrétiens se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les besoins de la Citadelle. Le Prince lui donna des armes en récompense de sa bravoure, & le fit

conduire en triomphe par la ville sur son propre éléphant ; mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit , il abusa lâchement de sa confiance , & le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

Aussi-tôt que le *Reddi* fut de retour à *Alomourou* , il assembla ses freres , & après leur avoir rapporté la criante & honteuse vexation que leurs richesses leur avoient attiré de la part de leur propre Prince , ils prirent de concert la résolution d'abandonner le pays , & de retourner à *Bouccapouram*, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile ; la multitude de leurs bestiaux , leurs effets , leur argent , & plus que tout cela , un grand nombre de petits enfans rendoient la marche périlleuse & embarrassante. Ils prirent le temps de la nuit pour se dérober à la vigilance de leur ennemi ; leur marche se fit heureusement dans le plus grand silence , & nul de leur suite ne fut surpris.

Quelque temps après leur départ , le Prince d'*Anantapouram* en étant informé , leur envoya des députés pour les engager à rester dans ses Etats ; mais cette négociation ayant été inutile , il en envoya d'autres avec une compagnie de

Soldats , pour appuyer la négociation ; ces seconds députés arriverent trop tard , & les *Reddis* n'étoient plus sur les terres du Prince. Ils avoient promis à Dieu en partant d'*Alomourou* , que s'ils échappoient à la vigilance de leurs ennemis , & que s'ils obtenoient un établissement dans le lieu où ils se retiroient , ils y bâtiroient une Eglise à leurs frais. Ils continuerent paisiblement leur route , qui étoit de quatre-vingt lieues , & cette nombreuse famille arriva à *Bouccapouram* sans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une ferme du domaine , & leur accorda ensuite d'autres villages , dont le plus considérable est voisin de l'Eglise d'*Aricatla*.

Cette nouvelle Eglise , qui est à une journée de celle de *Bouccapouram* , est l'ouvrage d'un fervent Chrétien nommé Pierre *Ponnapati*. Il se trouva à *Bouccapouram* lorsqu'on y construisoit l'Eglise : il étudia attentivement les principes de la Religion Chrétienne , & s'étant rendu à la vérité dès qu'il l'eut connue , il reçut le baptême. Quand il fut de retour dans sa ville , il eut à essuyer toute sorte de contradictions , soit de la part de sa famille , soit de la part de *Pappi Reddi* , qui en étoit Gouverneur. Il songea d'a-

bord à gagner sa famille , & il y réussit par ses ferventes exhortations , & par les leçons d'un Catéchiste qu'il avoit amené avec lui. Il eut plus de peine à fléchir le Gouverneur ; cependant il en vint à bout , & obtint son consentement pour l'établissement qu'il vouloit former , & son agrément pour faire venir un Missionnaire.

Le Pere Gargam qui fut appelé , se rendit à *Aricatla* pour conférer avec le Gouverneur ; cette ville est d'environ cinq à six mille habitans. Le démon , auquel ce Gouverneur bâtissoit actuellement un Temple , craignit un concurrent aussi redoutable que le Dieu des Chrétiens. Les Brame qui l'avoient déjà ébranlé , firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire , aussi le Pere le trouva-t-il tout-à-fait-changé , & aux marques d'estime près , il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Pere voyant l'inutilité de ses raisons & de ses démarches , demanda au Gouverneur pourquoi il l'avoit fait appeller , & s'il étoit permis à un homme de son rang de se jouer d'un Missionnaire qui venoit dans son pays en qualité d'Ambassadeur du vrai Dieu ; que ce seroit un sujet de triomphe pour les ennemis de son culte ,

& qu'un semblable accueil retomboit sur le grand Maître qui l'avoit envoyé. « Ce » grand Dieu , ajouta-t-il , nous ordonne » de secouer la poussiere de nos souliers » contre ceux qui refusent de nous recevoir » ; & comme il se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre , le Gouverneur tout effrayé l'arrêta , & changeant de langage , il donna son consentement de bonne grace ; il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame *Ramanna* , le principal auteur de cette opposition , qu'il se chargea de présider à la construction de l'Eglise.

Ces deux Eglises étant proche l'une de l'autre , s'entresoutiennent pour l'accroissement de la foi. Celle de *Bouccapouram* eut bientôt plus de deux cens Chrétiens : & par l'arrivée des *Reddis* , venus de *Maddiggouba* , celle d'*Aricatla* se trouve une Eglise toute formée. Elle commence déjà à donner des Profélytes. La curiosité ayant attiré à la nouvelle Eglise un Orfevre Liganiste , il disputa long-temps avec le Brame & le Catéchiste. Le Pere de la Johannie jugeant par ses discours , qu'il goûtoit les vérités Chrétiennes , entreprit sa conversion. Dieu bénit son entreprise , l'Orfevre mit ce jour-là son *Lingan* à ses pieds. Un

si prompt changement est dans l'ordre des conversions de l'Inde, une espèce de miracle; car de tous les Gentils, il n'y en a point de plus éloignés du Christianisme, que ceux qui sont de cette abominable caste. Regis (c'est le nom que ce Néophyte reçut au baptême), s'est souvent distingué par la fermeté, avec laquelle il a soutenu les diverses persécutions domestiques, qui ne manquent gueres aux nouveaux Chrétiens.

La conversion d'un autre Liganiste a quelque chose de plus singulier. Un Gentil qui ayant attendu des Catéchistes, avoit pris quelque teinture des vérités de la Religion, s'avisa de parler de la doctrine Chrétienne au Liganiste, en termes méprisans, & d'un ton railleur: « ils sont admirables, disoit-il, » ces Chrétiens, ils font le procès à » tous nos Dieux, & il les traitent » d'hommes, de pierres, d'animaux; ils » veulent qu'on se borne dans le mariage à une seule femme, qu'on ne » touche point au bien d'autrui », &c. Le Liganiste l'écouta tranquillement, & quand il eut achevé de parler, « vous » me dites-là des choses surprenantes » lui répondit-il; il faut que ces Missionnaires soient de grands hommes, » puisqu'ils

» puisqu'ils prêchent une Religion si
 » pure, & si conforme à la droite rai-
 » son : je vous suis obligé des connois-
 » sances que vous m'en donnez, & je
 » vais de ce pas à l'Eglise pour m'en
 » faire mieux instruire. Et en effet, il
 » se fit présenter au Missionnaire, lui
 » remit son Idole, écouta les instruc-
 » tions & reçut le baptême.

A *Bouccapouram* un enfant de huit ans, qui étoit Chrétien, se trouvant dans une salle publique, où les principaux du lieu étoient assemblés, l'un d'eux se mit à railler sur la Religion. Le jeune enfant repliqua sur le même ton : après quelques altercations de part & d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu, répondit l'enfant, » est le Créateur de tout l'univers ; il » est un pur Esprit, & je ne puis vous » le montrer, mais je vous montrerai » bien le vôtre : » il prit en même temps une pierre, sur laquelle il barbouilla une face humaine, puis l'ayant posée gravement à terre, & avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la poussa loin de lui, « en disant ; voilà les » Dieux que vous adorez ». Tout le monde applaudit à la saillie du jeune enfant, & le mauvais plaisant se

retira couvert de honte & de confuſion.

Une troupe de Maçons, dont les chefs ſont Chrétiens, bâtiſſoient la chauffée d'un étang à *Mondicallou*. Un *Dafferri*, venu de *Ballapouram*, leur ayant apperçu le chapelet au col, crut que ſon titre de *Samaiacadou*, ou de chef des *Dafferis*, lui donnoit le droit d'inquiéter par tout les ennemis de ſes Dieux : il leur chercha querelle, & après bien des menaces, il leur défendit de puiser de l'eau. « Comment, dit l'un d'eux, c'eſt » nous qui travaillons à cet étang, & » vous nous empêcherez de nous y dé- » ſaltérer ? » Il alla à l'inſtant porter ſa plainte au Gouverneur qui eſt parent du Prince. Celui-ci fit appeller le *Dafferri*, & les fit diſputer enſemble. La concluſion fut que le Gouverneur, irrité contre le *Dafferri*, le chaffa de ſa préſence, & qu'il préſenta le Béthel au Chrétien, ce qui, dans cette circonſtance, étoit pour lui une aſſurance d'aſſection & une marque d'honneur.

Les mêmes Chrétiens ayant été employés par un Brame, Miniſtre d'Etat, à réparer la chauffée d'un autre étang, en la chargeant de terre pour l'affermir, enterrent à deſſein un nombre de petites Idoles, que les Gentils ont coutu-

me d'y placer. Le Brame étant venu examiner l'ouvrage : « je ne vois plus, » dit-il, nos Dieux, qu'en avez-vous » fait ? Je ne comprends pas bien ce que » vous me demandez, répondit le chef » des Chrétiens : à la vérité j'ai re- » marqué en cet endroit un amas de » pierres, que j'ai trouvé propres à forti- » fier la chaussée : mais des Dieux, je n'en » ai point vu. C'étoit cela même, reprit le » Brame, que tu devois respecter : igno- » rois-tu que ce sont nos Dieux ? Je m'y » connois autant que personne, dit le » Maçon, puisque c'est mon métier, » & vous pouvez m'en croire, c'étoit » certainement des pierres. Mais puis- » que vous voulez que ce soient des » Dieux, ils sçauront bien reprendre » leur place ». Un autre Brame lui ayant apperçu un chapelet, dit au Brame, Ministre : « A quoi vous amusez- » vous ? Ne voyez vous pas que » c'est un Chrétien, & ignorez-vous » quel est le mépris que les Chrétiens » font de nos Dieux ? « La chose en demeura-là, & on ne les inquiéta point.

Je finis, mon Révérend Pere, cette longue lettre, en vous apprenant la mort du Pere Lavernhe, que l'excès de ses travaux ont consumé en trois ou

quatre ans passés dans cette Mission. Il joignoit à une grande piété, un zèle qui ne lui permettoit pas de se modérer dans les exercices les plus fatigans & les plus ruineux, d'une Mission par elle-même si dure & si pénible. Il est le premier des Missionnaires qui ait fait faire les exercices de saint Ignace aux Catéchistes & aux Chrétiens. Son Eglise étoit une de celles où il s'administroit le plus de baptêmes. Le soin qu'il prenoit à convertir les Infideles, & à former les Néophytes; ses fréquens voyages, le concours des fêtes, & l'ardeur dont il animoit les fonctions de son ministère, terminèrent bientôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à Pondichéry, où les remèdes ne purent dissiper la langueur qu'il avoit contractée : elle servit à le disposer à une mort précieuse, par les sentimens de prédestiné qui le sanctifièrent jusqu'au dernier soupir & qui laisserent après lui une odeur de vertu qui subsistera long-temps dans cette Mission. J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du treizieme Volume.

T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

- *LETTRE du Pere Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere *** de la même Compagnie.* Page 5
Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 15 , p. 209.
- *LETTRE du Pere Turpin , Missionnaire.* 81
Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 15 , p. 392.
- *LETTRE du Pere Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere *** , de la même Compagnie.* 90
Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom 15 , p. 1^{re}.
- LETTRE du Pere Le Gac , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , à M. le Chevalier Hébert , Gouverneur de Pondichéry.* 141
Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 16 , pag. 163.
- LETTRE du Pere Barbier , Missionnaire aux Indes.* 187
Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 16 , p. 397.

- *LETTRE du Pere le Caron, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Mesdames ses Sœurs, Religieuses Ursulines.* 196
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 16, pag. 121.
- *LETTRE du Pere le Gac, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry.* 222.
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 16, pag. 236.
- LETTRE du Pere Barbier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere * * *, de la même Compagnie.* 262
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 16, pag. 366.
- *LETTRE du Révérend Pere Brown, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Madame la Marquise de Benamont.* 302
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 30, pag. 321.
- LETTRE du Pere Ducros, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. l'Abbé Raguet, Directeur de la Compagnie des Indes.* 320
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 18, p. 1.
- LETTRE du Pere Calmette, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur le Marquis de Coetlogon, Vice-Amiral de France.* 341

T A B L E. 463

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 21 , pag. 1.

*LETTRE du même , à M. de Cartigny ,
Intendant général des Armées navales
de France. 390*

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 21 , pag. 449.

LETTRE du même , au Pere Delmas. 400

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 23 , p. 105.

Fin de la table du treizieme volume;







